

6e Année - No 9

Septembre 1913

NOTRE ROMAN COMPLET:

# RACE contre RACE

Par PAUL de GAROS.

# La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.

*M. Léguin*



Les ruines de Pompeï, au fond le Vésuve. (Voir intérieur)

**Sommaire.** La purée septembrale. Le jeu de Hockey. Les grandes cathédrales, Reims et Nîmes. Le violon à travers les âges. Le plus ancien livre du monde. Combats de géants. Les cris des poissons. L'âge de pierre en Europe. La couronne de fer. Les grandes catastrophes terrestres, les volcans. Un peu de tourisme, en Afrique centrale, au Japon, en Albanie, etc. Poésies diverses.

**POIRIER, BESSETTE & CIE**  
Edit.-Propriétaires  
200, Boulevard St-Laurent,  
Montréal.



# UN BUSTE IDEAL !

## à la portée de toutes jeunes filles et jeunes femmes dépourvues de ce charme



Augmentation de 5 pouces obtenue en 34 jours seulement au moyen du Transformateur de Mme Henri Rivod.

Le moyen reconnu comme le **PLUS EFFICACE** pour développer et raffermir la poitrine, c'est de faire usage du **TRANSFORMATEUR** de Mme Henri Rivod.

Des milliers de personnes peu favorisées par la nature ont obtenu, grâce au Transformateur de Mme Henri Rivod une superbe poitrine alors que tous les autres traitements avaient échoué.

Parmi ces nombreux exemples voyez celui que représente la gravure ci-jointe et qui vous montre le développement d'un buste obtenu en 37 jours (augmentation de 5 pouces).

Le **TRANSFORMATEUR** est un procédé **INFAILLIBLE** parce que c'est le plus **SERIEUX** et que son efficacité, prouvée par des milliers de preuves, l'est encore chaque jour par de nouveaux résultats merveilleux.

Ecrivez sans retard en envoyant le coupon ci-contre à l'adresse indiquée si vous voulez bénéficier du prix de faveur de 1 dollar.

**\$1.00** Ce coupon et **\$1.00** vous donne droit a mon **\$1.00**

**"TRANSFORMATEUR"**

**SPECIALISTE HENRI RIVOD, Boîte Postale 2105, MONTREAL.**

Sous pli veuillez trouver la somme de \$1.00 pour envoi de votre **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** complet

NOM ..... Rue .....

**\$1.00** VILLE ..... **\$1.00**

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyez 10c pour tous frais à

**SPECIALISTE HENRI RIVOD,**  
Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.  
Toute correspondance absolument confidentielle.

**THE CANADIAN ADVERTISING Limited**

---

**AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE**

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada **grat**is sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

**REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.**

**Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous— il y va de votre intérêt.**

**C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal**



**W. Legault,**

(Enregistré)

Horloger,  
Bijoutier et  
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.  
Toutes réparations, celles des montres est un spécialté de l'établissement.  
Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.  
**PRIX MODERES**  
**548 Parc Lafontaine, Montréal.**



Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

**A TORONTO**

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.

**Quatre Trains Express par Jour**

9.00 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

**MONTREAL, TORONTO et L'OUEST**

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

**MONTREAL-NEW-YORK**, via D. & H. Co.—7.20 a.m., 8.50 a.m., 10.00 a.m., 11.05 p.m., 11.25 p.m., 11.40 p.m.

**MONTREAL-BOSTON - SPRINGFIELD** via C. V. Ry.—8.31 a.m., 8.30 p.m.

**MONTREAL - OTTAWA** — 8.00 a.m., 8.10 a.m., 8.40 p.m., 8.05 p.m.

**MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOXVILLE**—8.00 a.m., 8.16 p.m., 8.15 p.m.

aTous les jours, bTous les jours, excepté le dimanche, cDimanche seulement.

**BUREAUX EN VILLE:** 122 rue St-Jacques, Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

# Richelieu & Ontario Nav. Co.

*Du Niagara à la Mer.*

*Excursions de Vacances*

En établissant le projet de vos promenades cette année, comprenez-y un voyage sur un de nos magnifiques vapeurs modernes.

Visitez les chutes du Niagara, Toronto, les Mille-Iles, Québec, et la merveilleuse rivière Saguenay qui coule au coeur des Laurentides.



Vue du Cap Trinity prise à bord d'un vapeur sur la rivière Saguenay

## HOTELS

'Manoir Richelieu' Murray Bay, Qué.

'Hôtel Tadoussac' Tadoussac, Qué. Plages populaires comme lieux de rendez-vous.

Aucune crainte de fièvre des foies ou de malaria.

Pour brochures et plus amples détails, s'adresser à **M. Foster Chaffe** Passenger Traffic Manager Montréal.



### LA SANTE PAR L'EXERCICE



Un bon apéritif est chose excellente avant les repas et l'exercice est encore le meilleur apéritif, par exemple une petite séance de pugilat pour déterminer le choix des places auprès des dames invitées.



# La Revue Populaire

<b>ABONNEMENT:</b> Canada et Etats-Unis: . <b>Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts</b> Montréal et Etranger: <b>Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts</b>	<b>Parait Tous les Mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; Cie.</b> Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. <b>AVIS AUX ABONNES</b> La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
<small>Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.</small>		

## La Purée Septembrale

**S**EPTEMBRE est le premier mois d'un trio bien mal nommé: Septembre, octobre et novembre signifiant 7e, 8e et 9e mois alors que ce sont en réalité les 9e, 10e et 11e de l'année.

Comme les coquettes, ces mois ne veulent pas avouer leur âge mais la faute n'en est pas eux; lors du remaniement de l'ancien calendrier romain — lequel commençait en mars—l'erreur a été faite avec la même insouciance qui l'a fait maintenir depuis.

Entre nous soit dit, le calendrier ne s'en porte pas plus mal... et nous non plus. nous y sommes habitués et ce ne serait certes pas sans protester que nous verrions aujourd'hui les choses remises dans l'ordre logique.

Admettrions-nous que l'on appelât "novembre" le présent mois?

Rabelais s'en voilerait la face! Lui qui désignait le vin sous le nom pittoresque de "purée septembrale" devrait trouver une autre appellation pour le jus vermeil des raisins... s'il n'était toutefois pas mort depuis longtemps.

C'est, en effet, généralement au mois de septembre que se font les vendanges dans els pays où l'on peut cultiver la vigne; époque de réjouissance et qui paye large-

ment le vigneron, de toutes ses peines si toutefois la précieuse récolte a pu échapper aux multiples causes de destruction qui n'ont pas manqué pendant les mois précédents.

C'est en premier lieu la grêle toujours à redouter au cours des orages; ce sont des maladies causées par d'imperceptibles ennemis comme le phyloxéra; c'est le mildew, le black-root, etc., etc.; la purée septembrale est maintes fois en danger avant d'illuminer d'un éclat de rubis les flacons de celui qui la récolte et le nez de celui qui la boit...

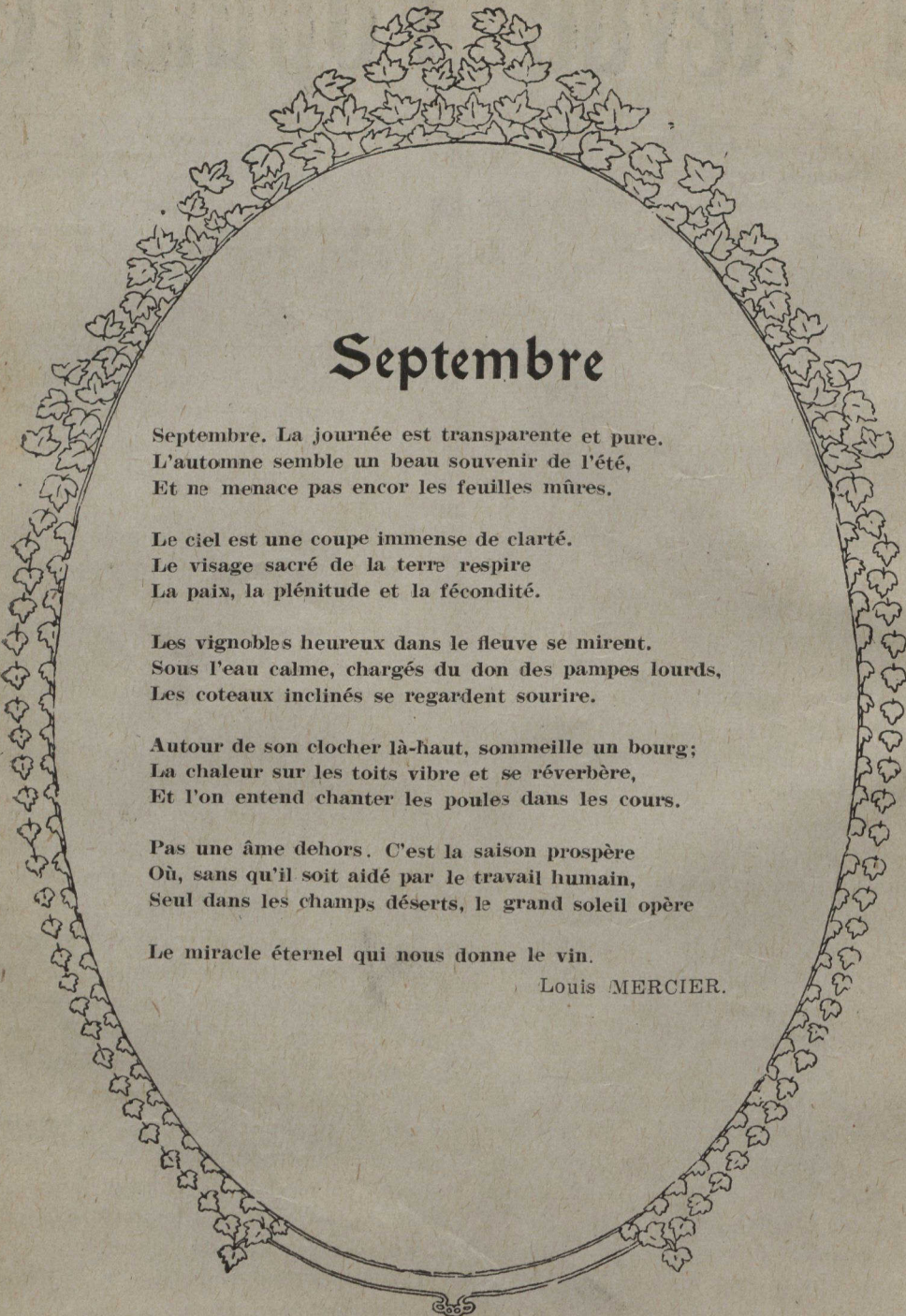
Hélas! purée savoureuse d'un rouge de sang ou d'un jaune d'or, comme tout ce qui est bon tu as bien des ennemis et la pire de tous c'est le progrès!...

Eh oui! on veut aller vite et sûrement aujourd'hui; attendre pendant de longs mois une récolte problématique ne cadre pas avec notre impérieux besoin de richesse rapide. Jadis c'étaient du soleil, de l'esprit et de la bonne humeur en bouteille que la purée septembrale, aujourd'hui c'est une mixture louche, peu coûteuse quoique se vendant cher, un mélange d'alcools nocifs ou fermente parfois le crime et où sombre toujours la santé.

Comme le bon Rabelais, la purée septembrale est bien morte...

**Roger Francoeur.**





## Septembre

Septembre. La journée est transparente et pure.  
L'automne semble un beau souvenir de l'été,  
Et ne menace pas encor les feuilles mûres.

Le ciel est une coupe immense de clarté.  
Le visage sacré de la terre respire  
La paix, la plénitude et la fécondité.

Les vignobles heureux dans le fleuve se mirent.  
Sous l'eau calme, chargés du don des pampes lourds,  
Les coteaux inclinés se regardent sourire.

Autour de son clocher là-haut, sommeille un bourg;  
La chaleur sur les toits vibre et se réverbère,  
Et l'on entend chanter les poules dans les cours.

Pas une âme dehors. C'est la saison prospère  
Où, sans qu'il soit aidé par le travail humain,  
Seul dans les champs déserts, le grand soleil opère

Le miracle éternel qui nous donne le vin.

Louis MERCIER.





# LE JEU DE HOCKEY

Par Le Chercheur

Mesdemoiselles! Ne passez pas ces lignes écrites pour vous; ne tournez pas ces pages d'un doigt dédaigneux: elles vous intéressent tout particulièrement.

Ce sport élégant, gracieux, mouvementé, cet exercice athlétique parfait, qui ne demande pas un effort musculaire exagéré, mais exige de la vivacité d'esprit, de l'entrain, une sorte de "gaieté" collective,—car une équipe qui dormirait, et ne se donnerait pas tout entière et joyeusement au jeu, serait battue d'avance,—convient admirablement à vos aptitudes et à votre caractère.

Du reste, nous n'inventons rien, et si, chez nous, il existe de nombreux groupes de jeunes gens amateurs de la crosse et de la balle, en Angleterre, pas une école de jeunes filles qui ne possède plusieurs équipes de hockey, jouant entre elles et surtout d'école à école avec une activité tout à fait profitable à leur santé.

Le hockey utilise merveilleusement les bras et les jambes et de la façon la plus avantageuse, car il ne demande ni longs préparatifs, ni terrains exceptionnellement aménagés.

On peut jouer au hockey à peu près partout, et presque toujours. C'est plutôt un sport d'hiver; mais on s'exercerait dès les premiers jours de l'automne, dès ce

mois de septembre même, on continuerait jusqu'à la fin du printemps, qu'il n'y aurait aucun inconvénient, au contraire.

Voici les conditions nécessaires pour jouer au hockey suivant les règles:

Le terrain d'abord. Que nous faut-il? Un espace plat, gazonné, d'une centaine de verges sur cinquante.

On trace au blanc un rectangle, ayant 90 verges sur 45. Les grands côtés forment les lignes de touche; les petits, les lignes de but.

Le but, au lieu d'être comme dans le foot-ball en avant de la ligne, est placé en arrière et en forme de petit réduit où il faudra envoyer la balle... si l'on peut!

Du milieu de la ligne de but on trace un demi-cercle à 13 verges de rayon qui délimite le cercle d'envoi et où se tient le gardien de but. A 23 verges de la ligne de but, une ligne transversale derrière laquelle sont les deux "arrières". A 23 verges encore la ligne du centre.

A mi-chemin, se placent les trois "démis"; et près de la ligne de centre, les "avants" au nombre de cinq et qui sont dénommés extrêmement, centre-gauche, centre-droit, extrême-droit.

Par ce détail des emplacements qu'occupent les partenaires on voit que chaque équipe réunit onze joueurs.



Au risque de faire crier à l'hérésie par les purs du hockey nous dirons très bas que pour s'amuser et s'entraîner, ces chiffres ne sont nullement fatidiques. On pourrait être moins... ou davantage que l'on ne s'en porterait pas plus mal.

Mais pour la partie classique et sportive, le chiffre est de onze joueurs par équipe.

Le terrain trouvé et agencé—ce n'est pas difficile! — avec quoi et comment jouer?

L'objet essentiel du jeu est une balle en liège à l'intérieur, recouverte d'un cuir très dur et mesurant  $2\frac{3}{4}$  pouces de diamètre. Son poids réglementaire est de 5 onces  $\frac{1}{2}$ .

Cette balle est actionnée à l'aide d'une canne,—en anglais stick—en français crosse, nom qui appelle une parenthèse : le hockey qui nous revient d'Angleterre n'est-il pas le très vieux jeu français, jeu breton surtout, de la crosse, perfectionné sans doute et régularisé, mais qui est du terroir. En le reprenant, ne rentrons-nous pas simplement dans notre bien?

La crosse varie de longueur et de poids, entre 1 livre et 1 livre  $\frac{1}{2}$  suivant la force du pratiquant et le jeu qu'il a à fournir dans l'équipe. La tête de la crosse est en frêne recourbé, épaisse de bois pour donner du poids en allégeant au contraire le manche fait en jone garni à la poignée de fil, de liège, de cuir ou de velours pour assurer le prix. Le prix d'une crosse va jusqu'à 3 dollars.

Insistez pour obtenir de votre fournisseur la tête "bulger", qui vous donnera toute satisfaction.

La tenue du joueur est, à volonté, une chemise ou un maillot de laine, culotte courte, bas de laine et chaussures, lacées très souples, en cuir imperméable pour lutter contre la rosée du gazon.

Des crampons de cuir garnissant la semelle assurent la sécurité dans la course.

Les joueurs équipés sont possesseurs d'un terrain.

Les deux "one" ont tiré au sort le haut ou le bas du terrain—on changera à la mi-temps—la partie va commencer: de bonnes équipes vont vous faire voir ce que c'est que du beau jeu de hockey, jeu courtois, élégant, exempt de toute brutalité, même de maledresse pouvant gêner l'adversaire, car c'est une tradition: ici on tient moins à gagner qu'à prouver sa supériorité par l'emploi de moyens excessivement corrects.

Le hockey est une école d'urbanité.

De grandes précautions sont dictées par les règlements; de plus grandes encore sont prises par les joueurs.

C'est ainsi que la balle ne doit jamais être poussée qu'avec la crosse, et seulement avec le côté aplati, destiné à cet usage.

Pour frapper la balle, la crosse ne doit jamais dépasser la hauteur de l'épaule. Le joueur, même dans l'ardeur de la partie ne doit jamais "charger", pousser l'adversaire avec une partie quelconque du corps, non plus que le toucher avec la crosse, le gêner soit en mettant le pied sur la balle, soit en la marquant, soit de toute autre façon.

La crosse seule sert pour agir sur la balle dans l'attaque comme dans la défense.

Coup de pied, coup de main sont interdits.

Vous pouvez tout au plus arrêter la balle avec une partie quelconque du corps; mais c'est tout. Cependant le gardien de but, peut dans son cercle d'envoi, donner des coups de pied.

C'est l'ultime défense du camp, et dans ce cas-là on se sert de tout, n'est-ce pas?



Quand un team se trouve chez l'adversaire, ayant dépassé la ligne du centre, on ne doit jouer la balle en commençant qu'à la condition d'avoir devant soi au moins trois joueurs opposés sous peine de hors-jeu ou "off side", ce qui amène de nombreuses combinaisons.

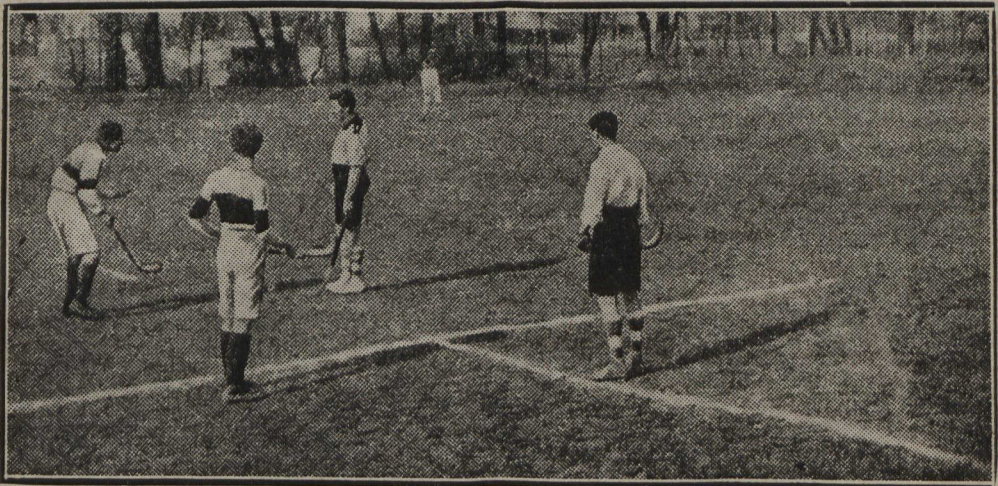
Toute faute est pénalisée d'un coup franc accordé au camp adverse; la balle est posée par un de ses équipiers à l'endroit où la faute a été commise et il la frappe à son gré sans que personne l'ap-

trois fois la crosse adverse et l'un des deux frappe la balle sans qu'aucun autre équipier puisse la jouer avant eux.

La balle une fois touchée sera en jeu.

L'engagement est à faire: 1o au début de la partie, à la mi-temps, après chaque but, la balle posée au milieu du terrain, à égale distance du but et des lignes de touche;

2o Lorsqu'un joueur du camp attaquant aura envoyé la balle au-delà de la ligne de but, la balle posée sur la ligne 23 verges,



**Engagement au commencement de la partie.**

proche à moins de 5 verges. Cet équipier chargé du coup franc a le droit de toucher une seule fois la balle, après quoi tout le monde peut la jouer.

Certains cas amènent un engagement ou bully. La balle étant à terre, un joueur du camp rouge, par exemple, se met à cheval sur la transversale imaginaire passant par le point où elle se trouve et la position du jeu.

Un joueur "bleu" en fait autant. Au signal de l'arbitre les deux joueurs frappent trois fois la terre, et alternativement

en face de l'endroit où elle a franchi la ligne de but;

3o Lorsque le camp défendant aura commis une faute grave telle que d'avoir poussé ou gêné un joueur, ou de s'être laissé entraîner à une brutalité. Il y a alors pénalité. Dans l'intérieur du cercle deux joueurs ont seuls le droit de toucher la balle.

Deux pénalités découlent de la non-observation de cette règle: si l'un des joueurs du camp attaqué entre dans le cercle avant la sortie de la balle, un but



est accordé à ses adversaires; au contraire si l'attaquant commet la faute, il s'ensuit un coup franc;

4o En cas d'arrêt du jeu pour une cause quelconque: engagement à l'endroit où se trouvait la balle au moment de l'interruption de la partie.

Lorsque la balle sort du terrain par l'une des lignes de touche, un joueur du camp opposé à celui qui l'a fait sortir la prend et, placé sur la ligne, à l'endroit de la sortie, il la remet dans le jeu en la faisant rouler avec la main, les autres joueurs se tenant à 5 verges au moins.

Quand c'est le défendant qui a commis la faute il y a lieu à un coup de coin ou corner. La balle est posée dans un angle du terrain du côté de la sortie et il s'ensuit un coup franc.

Le travail sur le terrain est très judicieusement divisé. De la stricte obéissance aux règles dépend le succès. Chacun a sa tâche qui consiste surtout à n'accomplir que celle-ci, à faciliter la besogne pour ses coéquipiers sans s'en mêler et à se sacrifier pour le bien commun sans préoccupation aucune de triomphe personnel.

Un coup brillant qui fait perdre la partie n'est pas un beau coup. Aux "avants" incombe le soin de l'attaque et de conduire la balle au but en s'attachant par des passes subtiles à dérouter les combinaisons adverses.

Les "avants" doivent s'efforcer d'être plus légers, plus vites que leurs adversaires et préparer la défense possible des "demis" en cas de retour de la balle.

Ces "demis" servent d'intermédiaires entre la ligne d'attaque et le rempart du camp représenté par le gardien du but.

Les avants agissent, les demis protègent, le gardien de but sauve le camp par ses arrêts, ses renvois.

Le gardien de but est le moins favorisé de l'équipe. Il a l'unique mais lourde tâche de défendre son cadre de bois et à empêcher la balle de passer.

Lorsque son équipe est victorieuse, on ne lui sait guère gré de sa longue attente, de son attention patiente, car durant toute l'action, il n'a pas cessé de suivre le jeu de tous ses yeux, de façon à être prêt à sauver son camp.

Lorsque son équipe est vaincue, c'est sur lui que retombent toutes les récriminations. Il faut donc placer dans les buts des athlètes dans toute l'acceptation du mot ayant du courage et de l'adresse pour arrêter n'importe comment des balles rapides, de la décision et un sang-froid imperturbable pour parer aux cas les plus désespérés.

Une partie dure généralement deux mi-temps de 35 minutes. L'équipe qui a fait le plus de but a gagné.

Deux arbitres, dont le rôle est très important, se partagent le terrain, pour mieux surveiller la partie.

Ils sont munis d'un sifflet qui leur sert à signaler seulement les fautes qu'ils veulent pénaliser, et non pas toutes les fautes. En effet, l'arbitre est le directeur du jeu, et il doit passer sur les fautes légères, si les efforts des joueurs méritent d'être récompensés, en laissant suivre sa tactique au but attaquant.

Par contre, il empêche le camp défendant d'être écrasé injustement en sifflant toutes les causes de l'attaque. L'arbitre est tout-puissant dans sa moitié de terrain; et chacun a le droit de jouer tant que l'arbitre n'a pas sifflé, tout le monde doit s'arrêter au coup de sifflet.

L'arbitre a le droit et le devoir de diriger la partie de toute façon, aussi bien pour assurer la beauté du jeu que sa loyauté. Il doit donc être à la fois sévère



et impartial et surtout très compétent pour faire respecter son autorité.

Enfin c'est lui qui, d'accord avec son collègue, annonce le commencement de la partie, la mi-temps et la fin.

Voilà les règles du hockey.

Voilà les dispositions prises pour bien jouer; mais ce qu'il faut voir pour goûter ce jeu magnifique, c'est une partie entre équipes bien entraînées, vraiment homogènes et sincèrement dévouées.

Le terrain est constamment sillonné par les joueurs qui, en suivant la balle, s'envolent littéralement comme une nuée d'oi-

seaux. On les croit ici, ils sont là-bas; la balle court, revient, roule, bondit, tandis que des crosses jamais menaçantes ne la quittent pour ainsi dire pas.

Si le hockey est passionnant, on peut s'y livrer avec frénésie sans la moindre crainte, car il n'épuise pas. Il reste un jeu, et c'est pour cela que nous le verrions d'un oeil favorable pratiqué par les jeunes filles, soit entre elles, soit en équipes mixtes, ce qui ne manquerait pas d'ajouter une note charmante au gracieux spectacle de toute une jeunesse s'ébattant dans la prairie.



## LA CHASSE

(Impression d'Hiver)

Dans la sombre forêt les trompes retentissent  
Et font gémir au loin l'écho de la vallée;  
L'aboi des chiens éclate et les chevaux hennissent,  
Car le cerf est tombé sur l'herbe ensanglantée.

Les chasseurs, débouchant des sentiers d'alentour,  
Galopent à bruit sourd sur la terre gelée;  
Depuis l'aube ils ont fui le manoir et ses tours  
En poursuivant la bête à travers la coudrée.

Tandis que, de nouveau, le son triste du cor  
Par les grands bois dolents soupire et pleure encor,  
La meute avec ardeur se rue à la curée.

Et la chasse écarlate, en un sillon de feu,  
S'éloigne doucement et se fond peu à peu  
Parmi le clair-obscur bleuté de la soirée.

René-Mary CLERFEYT.





— o —

## REIMS

— o —

**L**A tradition rapporte que saint Sixte occupa le premier le siège métropolitain de la ville de Reims, vers 290, et que la cathédrale aurait été bâtie sur l'emplacement d'un temple païen que saint Nicaise avait consacré à la Mère de Dieu en 401, cinq ans avant d'être martyrisé par les barbares.

A la fin de ce siècle, lorsque toutes traces de ces mauvais jours furent effacées, des événements qui, par leur importance, préjudèrent en même temps à la gloire et à la grandeur du siège métropolitain de Reims, s'y accomplirent : en 496 Clovis vint y recevoir le baptême des mains de l'archevêque saint Remy et, plus tard, ses fils y furent oints de l'onction royale ; de ce jour Reims devint la cité sainte, et les voûtes des cathédrales qui se sont succédées depuis resplendirent de la beauté des cérémonies qui s'y déroulèrent, lorsque au milieu d'étincelants cortèges, de poursuivants d'armes et de rois d'armes portant solennellement les couronnes, les épées et

les sceptres, celui en qui des milliers de sujets mettaient leur espérance venait y recevoir la couronne royale, tandis que la lumière raréfiée qui tombait des vitraux gothiques semblait concentrer sur lui seul ses prodigieuses gemmes.

N'ont-elles pas vu sacrer : les fils de Clovis, puis Théodebert Ier, Théodebald, Dagobert Ier, Dagobert III, Chilpéric II, Thierry IV, Louis le Débonnaire par le pape Etienne IV, Philippe Ier, Louis VII par Innocent II, Philippe-Auguste, Louis VIII, Louis IX en présence du roi d'Angleterre, Philippe III le Hardi, Philippe IV, Louis X le Hutin, Philippe V le Long, Charles IV dit le Bel, Philippe VI, Charles VII et, au moment où ce dernier recevait l'onction royale, la Pucelle se jeter à ses genoux, lui embrasser les jambes et pleurer à chaudes larmes.

On assure qu'elle lui dit : "O gentil roi, maintenant est fait plaisir à Dieu qui voulait que je fisse lever le siège d'Orléans et que je vous amenasse en votre cité de



Reims recevoir votre Saint-Sacre, montrant que vous être vrai roi et qu'à vous doit appartenir la couronne de France." Pp. Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, et enfin, en 1825, Charles X.

N'ont-elles pas conservé aussi le souvenir des douze conciles qu'elles ont abrités, des décisions qui y furent prises, et des pontifes Calixte II, Innocent II et Eugène III qui présidèrent ceux de 1059, 1139, 1140; de l'office qu'y célébra, en 1049, le pape Léon IX et des hommes éminents qui la gouvernèrent: Henri de France, frère de Louis VII; le prince Guillaume aux Blanches Mains, chancelier de France, oncle de Philippe-Auguste, qui fut, en 1175, le premier cardinal connu en France, et en 1449, Jean Juvénal des Ursins, qui fit réhabiliter Jeanne d'Arc.

Les prérogatives attachées dès l'origine à l'église de Reims rendirent ses archevêques puissants: au Xe siècle, ils reçurent du roi des Francs la dignité de comte et le droit de battre monnaie; puis le privilège de sacrer les rois leur fut conféré en 999 par une bulle du pape Sylvestre II, qu'Alexandre III confirma par un bref en 1179; cette même année, Louis VII régla lui-même le cérémonial du sacre et érigea le comté en duché et en province du royaume.

Vers 822, sous le règne de Louis le Débonnaire, l'archevêque Ebbon fit réédifier la basilique de Saint-Nicaise, et son successeur Hincmar se plut à en faire un monument d'une grande magnificence.

En 1210, à l'époque où l'architecture gothique allait atteindre sa plus sublime et sa plus complète expression, un formidable incendie le réduisit en cendres ainsi que la ville, l'archevêque Albéric de Hum-

bert conçut alors le projet de réparer ce désastre; l'année suivante, il posait la première pierre de l'édifice que nous considérons aujourd'hui comme l'un des plus complets du siècle qui a donné à la France tant de chefs-d'oeuvre.

L'éminent architecte Jean d'Orbais en établit le plan général et en commença les travaux qu'il dirigea de 1211 à 1231; ceux-ci étaient suffisamment avancés en 1215 pour permettre à l'archevêque de consacrer les basses oeuvres avant de partir pour la Terre Sainte. Quelques années après, en 1232, l'office était célébré dans le chœur, tandis que le maître d'oeuvre, Jean Loup ou Leloup, posait la première pierre du portail.

À la mort de cet architecte, survenue en 1247, Gaucher de Reims prit en main la direction des chantiers, et en 1255, Bernard de Soissons, son successeur, édifia l'admirable nef qui fut modifiée, au XIVe siècle, par l'agrandissement du chœur; trop petit pour contenir les escortes éblouissantes qui accompagnaient les rois aux jours de leur sacre, il fut prolongé de trois travées aux dépens de la croisée et de la grande nef:

Le plan de la basilique forme une croix latine de 140 verges de longueur sur 60 de largeur au transept, et 50 aux nefs; sept chapelles larges et profondes rayonnent autour du chœur, tandis que les basses nefs en sont dépourvues.

Les chapiteaux des piliers qui supportent les voûtes à 38 verges de hauteur sont décorés de sculptures empruntées soit au règne végétal, soit aux différentes corporations; dans cette ornementation, les imagiers champenois se sont élevés à la maîtrise de leur art; le chapiteau des Vendange démontre, en effet, toute la science avec laquelle ils savaient traduire le mouvement de la vie.



Le monument est éclairé par une grande quantité de fenêtres et par quatre roses ornées de magnifiques vitraux, desquels tombe une lumière irisée de mille couleurs, lorsqu'ils s'illuminent des dernières lueurs de soleil couchant.

D'autres merveilles dans lesquelles l'art a traduit les grandes passions de l'âme, ranimé et exalté les passions généreuses, décorent la basilique.

Est-il rien de plus remarquable que les cent vingt-deux statues placées dans les sept rangs de niches superposées qui encadrent à l'intérieur les pieds-droits des portes de la façade, et trouve-t-on dans d'autres édifices plus de diversité que dans la décoration qui a été déployée sur les panneaux et les coinçons qui forment cette immense tenture?

Extérieurement, la façade principale de la basilique est l'une des plus splendides conceptions du XIII<sup>e</sup> siècle. Sa masse présente dans son ensemble un aspect grandiose où la richesse est partout et la surcharge nulle part; le mouvement ascensionnel est majestueux; la statuaire y déborde avec un luxe éblouissant; elle nous démontre combien était grand le génie créateur des artistes du moyen âge qui, avec une imagination sincère, a su faire vivre la pierre dans la multiplicité des détails et dans les deux mille cinq cents figures d'anges, d'hommes et de démons qui peuplent ses pinacles, ses galbes et ses entre-colonnements.

Commencée vers 1350, la partie inférieure, percée de trois ouvertures abritées par d'admirables voussures surmontées de galbes aigus formant une véritable dentelle de pierre, était terminée en 1381; dix ans après, elle atteignait la galerie des rois, et les deux tours régulières qui s'élancent au-dessus de cette galerie à 83 mètres d'altitude, avec leurs ajours et les

quatre tourelles d'angles qui les accompagnent, furent achevées en 1428.

Le monument, qui jouissait d'une renommée universelle depuis le commencement du XV<sup>e</sup> siècle, fut sur le point d'être anéanti par l'incendie. Le 24 juillet 1481, deux ouvriers plombiers, les frères Le-goix, qui réparaient la toiture, ayant commis l'imprudence, leur journée terminée, de ne pas éteindre leur réchaud, celui-ci



Façade de la Cathédrale bâtie sur les plans de Jean d'Arbois au XIII<sup>e</sup> siècle.

communiqua le feu à la basilique et, en quelques heures, les combles avec leur galerie à jour, les cinq clochers du transept et les grands pignons furent détruits.

Le mauvais goût qui régnait au XVIII<sup>e</sup> siècle fut néfaste à la basilique. Sous prétexte d'embellissement, le chapitre dépensa des sommes énormes pour obéir aux exigences de l'époque; il détruisit d'abord



le labyrinthe qui aurait fourni aujourd'hui les plus précieux renseignements sur les architectes du remarquable monument, puis supprima le jubé de Colard de Givry, qui datait du commencement du XV<sup>e</sup> siècle, le Ciborium du XIII<sup>e</sup>, les stalles, la clôture du chœur et acheva cette oeuvre néfaste en démolissant la chaire qu'avaient illustrée les archevêques et en anéantissant une partie des vitraux.

La Révolution continua cette oeuvre: le 2 novembre 1789, la proposition émise à l'Assemblée nationale par le neveu du cardinal-archevêque de Reims, l'évêque d'Autun, Talleyrand, d'attribuer à la nation tous les biens du clergé ayant été votée, le chapitre fut tenu de faire connaître l'état des richesses appartenant à la cathédrale.

L'année suivante, le cardinal-archevêque ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, le curé Diot, de Vendresse, près Sedan, est élu à l'évêché métropolitain et en prend possession le 15 mai, escorté par trois mille hommes armés.

Au fur et à mesure que gronde la tourmente, la cathédrale est en butte au pillage et subit toutes sortes de vicissitudes: le 19 octobre 1791, ordre est donné au directeur du district d'envoyer aux hôtels de la monnaie toute l'argenterie renfermée dans le trésor, puis la basilique est dépouillée de 300,000 livres de fer ouvré, pour être transformé en fusils.

Avec l'année 1793, surgit le pillage complet du trésor; le représentant du peuple brise, sur les marches de la statue de Louis XV, l'ampoule contenant l'huile sainte qui, d'après la légende, avait été envoyée du ciel pour sacrer les rois. Les iconoclastes achèvent l'oeuvre de dévastation en mutilant à coups de marteaux les statues du portail, tandis que d'autres

fanatiques anéantissaient le merveilleux carillon qui pendant plusieurs siècles avait rempli l'air de ses chants d'allégresse.

Transformée ensuite pour les fêtes de la déesse Raison, elle ne fut rendue au culte catholique qu'en 1801.

Témoin d'un passé glorieux par toutes les cérémonies qui s'y étaient déroulées, il était donné à la vénérable basilique d'abriter encore le sacre de Charles X, ce sacre qui fut en quelque sorte comme l'agonie de cette race qui, par malheur, n'avait rien appris de cette époque géante, de ce milieu extraordinaire qui avait accompli les hauts faits de la République et de l'Empire.

Ce prince, fort imbu de sa mission divine, ne jugeait pas, nous dit Henri Bouchot qu'un roi de France et de Navarre dût sur une matière quelconque admettre la supériorité de ses sujets, et sa grande préoccupation est de ne point ressembler à "Buonaparte" dans la cérémonie du sacre qui se prépare à Reims.

Une question se présente à ce propos qui met sens dessus dessous son amour de l'étiquette: Charles X sera-t-il couronné par l'évêque, celui-ci debout, lui, le roi, agenouillé et lui faisant révérence? Plusieurs bons esprits estiment ceci indigne de la souveraineté, Sosthène de La Rochefoucauld entre autres, grand régulateur de préséances et metteur en scène des pompes royales. Le prince, au contraire, se placera-t-il de ses propres mains la couronne au front? Assurément la volonté en eût été la meilleure, mais ce serait copier "Buonaparte" et vous imaginez l'horreur! Alors on choisit un biais, le plus inattendu peut-être de tout ceux qui s'offraient dans l'occurrence.

Le roi viendra à la cérémonie avec la couronne sur la tête, et c'est Hyppolite, le coiffeur de la cour, qui l'aura placée...



Les bas côtés de la basilique sont décorés avec les remarquables tapisseries flamandes offertes par l'archevêque Robert de Lenoncourt et le cardinal de Lorraine : les premières, datées de 1530, retracent la vie de la Vierge, et les secondes, celle du roi Clovis.

Parmi les pierres tombales que renferme le monument, la plus intéressante est celle de l'architecte champenois Hue Libergier, mort en 1263 ; il est représenté tenant dans la main droite une église surmontée de flèches élégantes.

Des travaux entrepris au XIX<sup>e</sup> siècle et continués de nos jours ont rendu au superbe édifice son aspect de solennelle grandeur, en respectant l'admirable unité que le génie des grands artistes du moyen âge avait su lui donner.

Le trésor, bien qu'ayant été dépouillé de la plus grande partie des objets précieux qu'il contenait, possède encore des pièces remarquables d'orfèvrerie ; la plus belle de toutes est sans contredit le grand calice d'or "dit de Saint-Remy," fondu sur le modèle du vase de Soissons ; sauvé de la fonte de 1792 par un décret du district, il fut porté au cabinet des Médailles et Antiques de Paris et fut rendu à la cathédrale par Napoléon III, en 1861.

Le trésor abrite encore la hampe historique du bâton pastoral de saint Gibrien, le peigne liturgique de saint Bernard, la croix reliquaire de saint Jean des Vignes de Soissons, d'admirables châsses du XIII<sup>e</sup> siècle, comme celle de l'archevêque Samson, supportée par un pied de feuillages, et celle de saint Sixte, en forme de rosace hexagonale.

Le XIV<sup>e</sup> siècle y est représenté par le reliquaire de saint Pierre et saint Paul, orné sur la face principale d'une admirable statuette du premier des apôtres et par un Christ en ivoire.

De la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle date le reliquaire de la sainte Epine, offert par Henri II à l'abbesse de Saint-Pierrelles-Dames, Renée de Lorraine, soeur du grand cardinal et tante de Marie Stuart, composé d'un vase oriental en cristal de roche et d'une monture en or émaillé garnie de perles et de pierres précieuses ; sa terrasse émaillée porte un ange d'or aux ailes et à la robe en émail de diverses couleurs qui tient une couronne d'épines, tandis qu'à l'intérieur un autre ange supporte l'épine sacrée.

D'autres reliquaires du XVI<sup>e</sup> siècle enrichissent la basilique, tels celui du saint Sépulture, offert par Henri II, le 27 juillet 1547, jour de son sacre ; le vaisseau de sainte Ursule donné par Henri III, en 1575 ; une croix en cristal de roche du cardinal de Lorraine.

Parmi les chasubles, celle du sacre de Louis XVI en drap d'argent damassé, enrichie de huit perles fines d'une rare beauté.

Enfin l'orfèvrerie française du XIX<sup>e</sup> siècle y figure sous la forme d'un reliquaire offert par le dernier souverain sacré dans la cathédrale, pour contenir les fragments de l'huile de la Sainte-Ampoule recueillis lorsque celle-ci fut brisée, en 1793.

## NIMES

— 0 —

**D**E toutes les villes de France, Nîmes, par l'ensemble des célèbres monuments antiques qu'elle renferme, atteste aujourd'hui encore toute la science et le génie que déployèrent les architectes romains pour léguer à la postérité des édifices remarquables de pureté, de grâce et d'harmonie.



Malheureusement, si la Maison Carrée, le temple de Diane, la tour Magne sont admirables, il n'en est pas de même de la cathédrale dédiée à Notre-Dame et à saint Castor.

Reconstruite dans le style roman après les grandes invasions, sur l'emplacement de la première basilique élevée dans la cité à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, elle fut dotée de privilèges par Charlamagne et Louis le Débonnaire; mais, délabrée et ruinée par le temps, elle fut réédifiée en partie au XI<sup>e</sup> siècle et consacrée par le pape Urbain II, en 1096.

Mutilée lors de la croisade contre les Albigeois, elle eut encore à souffrir de la fureur des calvinistes qui la saccagèrent en 1567, démolirent une partie de la façade, puis massacrèrent un grand nombre de catholiques.

Lorsque les luttes religieuses furent apaisées, de grands travaux furent entrepris pour rétablir l'édifice dans toute son intégrité, et en 1646, l'évêque Hector d'Ouvrier en faisait une nouvelle consécration.

Tel que nous le voyons aujourd'hui, il possède dans sa façade principale quelques débris de monuments antiques, ainsi qu'une partie de la tour carrée et une frise décorée de scènes de l'Ancien Testament qui appartenaient à la construction du XI<sup>e</sup> siècle.

L'intérieur renferme les tombeaux du cardinal de Bernis et du grand orateur sacré: l'évêque Fléchier.

Pendant la Révolution, la cathédrale fut

de nouveau victime des passions déchaînées et, en 1815, les luttes suscitées par la "Terreur blanche" qui était maîtresse de la ville lui réservèrent de nouvelles épreuves.

L'évêché, fondé par saint Baudile, fut



gouverné par l'évêque Sedatus qui siégea au concile d'Arles, en 506, et par trois cardinaux; supprimé en 1801, après avoir joué un rôle prépondérant dans l'histoire de l'Eglise et avoir réuni six conciles, dont celui de 1096 présidé par le pape Urbain II, il ne fut rétabli qu'en 1821.







Bonheur familial.





# RACE CONTRE RACE

## EPISODE DE LA GRANDE GUERRE

PAR PAUL DE GARROS

### I

#### UN COIN D'ALSACE EN 1870

La partie de plaisir, qui a le plus souvent comme but un des vieux châteaux nichés aux flancs des côtes des Vosges, est une des plus pittoresques traditions alsaciennes.

Au jour choisi, parents et amis, jeunes gens et jeunes filles, grands et petits, partent en bande dès le matin, se dirigent vers quelque ruine légendaire qu'ils explorent curieusement, prennent leurs ébats dans la bruyère, s'installent pour déjeuner sur de vieilles pierres moussues et terminent la fête en chantant en chœur de populaires refrains.

Le retour se fait ensuite par groupes plus intimes, et se dessinent des sympathies nées au cours de la promenade. Puis, à la tombée de la nuit, les excursionnistes reprennent place dans la voiture qu'ils ont laissée au pied de la côte, et les villages sont traversés au son de joyeuses chan-

sons qui charment les oreilles des paysans ébahis.

Quelquefois ces réunions charmantes ont comme épilogue des fiançailles imprévues, car le ciel bleu et la belle nature sont de subtils complices de l'amour.

Le 19 juin 1870, M. Anselme Werner, grand négociant en grains à Colmar, recevait, entre sept et huit heures du matin, sous la véranda de sa maison, les parents et les amis qu'il avait conviés à une promenade au château du Hoh Landsberg en l'honneur des vingt et un ans de sa fille Lucie.

Anselme Werner, alors âgé de 56 ans, avait épousé en 1846 une des deux demoiselles Heintz, filles d'un conservateur des Eaux et Forêts et orphelines sans fortune.

Le ménage fut parfaitement heureux et M. Werner fut plongé dans un désespoir affreux lorsque, au bout de dix-huit ans de bonheur, il perdit sa femme qui ne lui laissait qu'une fille âgée de quinze ans.

Il s'adonna dès lors entièrement aux affaires et, poussé par son tempérament ardent et audacieux il se livra à des spéculations de grande envergure, qui furent



presque toujours couronnées de succès. Il passait à juste raison pour être millionnaire.

Bienveillant loyal, généreux, toujours souriant, il ne comptait que des amis.

Auprès de lui, ce matin-là, se tenait Mlle Henriette Heintz, sa belle-soeur, qui se trouvait momentanément en Alsace. De bonnes études lui ayant permis de se consacrer à l'enseignement, Mlle Henriette avait été institutrice dans une famille de Valchamp, où elle avait fait l'éducation de jeunes filles et, lorsque celles-ci avaient été mariées, elle était restée auprès de leur mère qui venait de perdre son mari.

A sa mort, qui survint trois ans plus tard, Mme de Valchamp avait légué à sa chère Henriette un capital de cent mille francs; et ses héritières ayant décidé de garder en indivis le château de Divion, en Eure-et-Loir, avaient prié leur ancienne gouvernante de conserver l'administration et la jouissance de cette terre, sa vie durant.

Mlle Heintz joignait à une instruction très sérieuse un tact parfait, une grande expérience du monde, beaucoup de bon sens et beaucoup d'esprit.

Sa nièce Lucie, qui voltigeait ce jour-là autour d'elle, était, à cette époque, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Son visage du plus pur ovale était encadré de cheveux blonds bouclés, ses yeux gris-bleu étaient très doux, son teint éclatant, son nez d'un modelé exquis, sa bouche mignonne et riieuse. Tout cela formait l'ensemble le plus harmonieux qu'on pût rêver.

Ce matin-là, la jeune fille était vêtue d'une façon charmante qui faisait encore valoir sa gentillesse. Elle portait un chapeau de paille d'Italie orné d'épis d'or et une robe en soie légère à raies blanches et bleues, dont les manches étaient ouvertes

et flottantes selon la mode de l'année.

Les invités du négociant se trouvèrent bientôt réunis.

C'étaient le notaire Falk et sa jeune femme tout récemment mariés, amis intimes de la maison; la gentille Emma Schmidt, camarade de pension de Lucie, puis le cousin Hantz, escorté de son jeune frère Charly et de sa petite soeur Marie.

Hantz Schwartz était, à l'âge de trente ans, tout à la fois chef de maison et chef de famille. Orphelin de bonne heure, il avait eu à surveiller l'éducation de son frère et de sa soeur et il avait su leur créer un intérieur agréable, tout en faisant prospérer le commerce de déchets de coton dont son père, en mourant, lui avait laissé la direction.

Il était gai, indulgent, serviable et jouissait d'une réelle popularité parmi les jeunes gens de son âge.

Il amenait avec lui deux camarades que M. Werner l'avait chargé d'inviter pour renforcer la jeunesse.

M. Hirtzmann, qui paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, était l'associé de M. Werner. Il était veuf et père d'une fille mariée à Paris.

L'autre était le fils unique du chef de la grande banque Fürst, ou Comptoir Muniçois, qui était depuis de longues années en relations commerciales avec M. Werner. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, aux cheveux blonds roux, qui portait la moustache et la barbe taillées à l'autrichienne; il était vêtu d'un costume de chasse et coiffé d'un feutre vert clair.

Associé actif de son père, Robert Fürst était venu souvent déjà à Colmar pour y traiter les affaires du Comptoir. Reçu cordialement par M. Werner, qui l'avait connu enfant il n'avait pas manqué d'être vivement impressionné par le charme et la



grâce de Lucie. Aussi, se trouvant de passage à Colmar, au retour d'un voyage en Italie, s'était-il empressé de se joindre aux excursionnistes.

Fürst parlait le français très correctement, mais avec des intonations qui rappelaient son origine allemande. Sa conversation aux allures un peu rudes était toujours intéressante et témoignait d'une culture étendue.

M. Werner le présenta rapidement à toute l'assistance, puis, prenant la tête du groupe, entraîna tout son monde vers la cour, où la voiture était prête. C'était une longue voiture servant d'habitude pour le transport des sacs de grain, que l'on avait aménagée pour les personnes en y installant des banes et des dossiers en vullige. Trois chevaux vigoureux y étaient attelés.

Les deux domestiques du négociant, Mathiss et Joss, montèrent sur le devant, à côté du cocher avec les paniers de vins et de provisions, et les invités s'installèrent sur deux files face à face.

...Après une petite heure de trajet, ils débarquèrent au village le Wintzenheim, dans la cour de l'hôtel du "Soleil d'Or", dont le propriétaire se dénommait "Gourmet", ainsi que l'indiquait une enseigne majestueuse pendue au-dessus de la porte.

Et aussitôt précédés des domestiques qui portaient les provisions, ils s'engagèrent dans le vallon du Baerenthal.

Le château du Hoh-Landsberg, but de l'excursion, domine au sud le débouché de la vallée de Munster dans la plaine d'Alsace. C'est un énorme quadrilatère, long de cent cinquante mètres, visible de Bâle à Strasbourg. Son origine est inconnue. Il est désert depuis plus de deux cents ans.

On pénètre dans ces ruines grandioses par deux portes, pratiquées l'une dans la face Nord, l'autre dans la face Est du bâtiment. Le visiteur entrant de ce côté et

s'avançant au milieu d'une grande cour centrale laisse derrière lui les logements de la garnison. Il voit à sa droite une grande porte qui donnait accès au corps de logis principal et, perchée sur un roc, la grosse tour carrée du donjon, qui est flanquée d'une tourelle descendant jusqu'au niveau de la cour. Au pied de cette tourelle, se trouve une citerne obstruée par les débris de maçonnerie mais alimentée d'eau en toutes saisons.

À gauche du donjon et formant en quelque sorte talus entre le sol de la cour et la grande muraille de l'Ouest, c'est un fouillis inextricable de décombres d'arbres et de rochers éboulés.

~ C'est à l'ombre des arbres de ce massif que les promeneurs s'installent généralement pour prendre leur repas. Des blocs de pierres rangés en cercle figurent les sièges de cette rustique salle à manger.

Les domestiques, arrivés les premiers, commençaient à prendre leurs dispositions pour le festin, lorsque débouchèrent à leur tour par la porte dest MM. Werner et Hirtzmann et Mlle Heintz, qui avaient pris le chemin le plus court pendant que la jeunesse faisait un détour pour avoir le prétexte de courir dans la bruyère.

Tous les trois, fatigués par leur ascension au grand soleil, s'assirent avec un visible plaisir sur les sièges de pierre.

—Ah! ce n'est pas trop tôt, s'écria M. Hirtzmann en essuyant son front couvert de sueur, je commençais à en avoir assez... Je voudrais, mon cher Werner, profiter de ce que nous sommes seuls pour vous dire un mot d'un projet qui me tracasse depuis quelque temps.

—Qu'est-ce donc, mon cher ami? Parlez vite...

—Je n'ai pas à vous apprendre, poursuivit Hirtzmann, que la maison Fürst est



une grosse puissance financière, qu'elle nous a donné sans marchander son appui lorsque nous avons fait, l'an dernier, notre spéculation sur les blés de Hongrie et quel concours efficace elle peut encore nous fournir, le cas échéant.

—J'apprécie hautement les services que le Comptoir Munichois nous a rendus et j'espère bien que nos bons rapports continueront.

—Vous savez que M. Robert Fürst occupe déjà une place prépondérante dans l'administration du Comptoir dont son père est le directeur. Ce n'est que justice, car ce jeune homme, bien qu'à peine âgé de trente ans, est fort habile pour mener à bien les opérations les plus délicates.

—Or, Mlle Lucie a fait, sur ce garçon, en apparence si calme, une impression extrêmement vive. Cette fois surtout—il y a un an qu'il n'était pas venu à Colmar—j'ai remarqué qu'il était très ému en revoyant votre fille... D'ailleurs, il n'a pas pu s'empêcher de me confier ce qu'il éprouve...

—Je crois donc pouvoir me permettre de vous demander si vous ne verriez pas d'inconvénient à recevoir chez vous M. Robert Fürst et si vous seriez disposé à lui laisser espérer qu'une demande en mariage serait bien accueillie.

Après quelques secondes d'hésitation, M. Werner répondit :

—Je suis convaincu que M. Robert Fürst est, financièrement parlant, un parti brillant. Mais je vous avoue qu'avant de l'avoir comme invité, je n'aurais pas été fâché de savoir qu'il avait des vues sur ma fille... Ceci demande une courte explication.

Comme je vous le disais, il y a un instant, je suis enchanté d'entretenir de bons rapports avec la banque Fürst, mais je ne me considère pas comme son obligé, car

elle fait des affaires avec moi comme avec tout le monde et ne travaille pas pour rien. En tout cas, il n'y a pas lieu de mêler les affaires de banque et les questions de sentiment.

—Je n'ai aucun grief contre la famille Fürst, le jeune homme ne me fait pas mauvaise impression. Mais je vous avoue qu'un mariage en Allemagne ne serait pas mon rêve. Notre éducation, notre mentalité ne ressemblent pas à celles de nos voisins d'outre-Rhin. Pour que je me résigne à une telle union, il faudrait que ma fille la désirât bien vivement.

—D'autre part, on a beaucoup parlé de guerre ces temps derniers. Je suis optimiste et je suis persuadé que les choses s'arrangeront au mieux. Si, cependant, les événements me donnaient tort, je vois difficilement ma fille au bras d'un ennemi de la France.

—Ne comptez donc pas sur moi, mon cher ami, pour intervenir en faveur de votre candidat. Néanmoins, je ferai en sorte de savoir ce que Lucie pense d'un tel projet... Je vous communiquerai mes impressions en temps voulu.

—Si ma soeur était ici, mon cher Anselme, approuva Mlle Heintz, elle aurait parlé comme vous venez de le faire... On ne manie pas les affaires de sentiment comme les affaires commerciales...

—Je n'insiste pas, interrompit M. Hirtzmann piqué. Mais soyez certains que, en me faisant l'avocat de Robert Fürst, j'ai été poussé uniquement par mon amitié pour la famille Werner...

—Chut! fit la vieille demoiselle, voici nos jeunes gens.

Toute la bande joyeuse venait, en effet, d'apparaître, Lucie en tête avec Robert Fürst suivis du cousin Hantz, de Mlle Schmidt et de tous les autres.

Depuis plus d'une demi-heure effective-



ment, le banquier s'était arrangé pour accaparer Mlle Werner. Il avait mis la conversation sur les voyages et s'était efforcé de faire des descriptions attrayantes des différentes contrées qu'il avait parcourues, espérant intéresser la jeune fille, mais celle-ci, nullement charmée et plutôt mal à l'aise de ce tête-à-tête imposé, se contentait de donner aimablement la réplique au jeune homme, tout en faisant des efforts incessants pour se rapprocher des autres groupes.

Hantz suivait de l'oeil ce manège et s'en amusait. Il avait une sincère affection pour sa cousine et l'Allemand lui inspirait une instinctive défiance. A plusieurs reprises il se donna le malin plaisir d'intervenir dans la conversation des deux jeunes gens, à la grande déception de Fürst.

Heureusement, l'arrivée dans la cour du château marquait pour Lucie la fin de cette contrainte. Elle courut rejoindre sa tante qui l'embrassa tendrement en lui glissant à l'oreille :

—Tu parais soucieuse, ma chérie. Qu'as-tu donc ?

—Rien, rien du tout, ma tante, fit la jeune fille en s'efforçant de rire.

—Allons, occupons-nous de nos invités, reprit la vieille demoiselle. Coupe le pâté, moi je me charge des volailles. Mais nous commençons par les saucisses de Strasbourg, qui sont prêtes, d'ailleurs, si je m'en rapporte aux gestes de Mathiss...

Chacun s'installa à sa guise, suivant ses préférences, et les domestiques commencèrent à faire passer les plats auxquels tous ces jeunes estomacs aiguisés par la course matinale dans la montagne firent royalement honneur.

Bientôt, les bouchons de champagne sautèrent, la gaieté devint générale. Cependant, la conversation ne sortait guère des

sujets sérieux : la situation politique, les menaces de guerre en faisaient tous les frais. Personne n'y croyait, à cette guerre, mais tout le monde y pensait et en parlait.

M. Fürst voulut profiter de l'occasion pour soutenir une thèse un peu épineuse, celle des rapports ethniques existant à son avis entre l'Alsace et l'Allemagne du Sud. De la communauté d'origine, il prétendit déduire une communauté de goûts et d'aspirations. Mais il se fit rabrouer de la belle manière par le cousin Hantz.

—Les Alsaciens ressemblent aux Teutons comme le jour à la nuit, s'écria le Colmarien piqué au vif.

Alors, Fürst, tenace, se mit à faire l'apologie de l'unité allemande. Les cerveaux commençaient à s'échauffer.

M. Werner, pour créer une diversion, pria Hantz de chanter quelque gai refrain de table.

Le brave garçon s'exécuta aussitôt et fit entendre, tantôt en français, tantôt en patois alsacien, plusieurs couplets extrêmement drôlatiques.

Sollicité à son tour, Fürst chanta une chanson d'étudiant allemand—chanson à boire, âpre et fantastique.

Grâce à cette heureuse diversion, l'insouciance et la gaieté commençaient à revenir quand la jeune femme du notaire exprima le désir d'entendre le chant national allemand.

Robert Fürst, accédant avec empressement à ce désir, fit, de sa voix puissante, résonner les échos du vieux manoir des accents de la "Wacht am Rhein;" et tout en chantant, il se dressait, superbe, dominateur, comme pour prendre possession du pays.

A peine avait-il fini, que Hantz, se levant à son tour, entonna d'une voix vibrante le chant des Girondins; et tous ces enfants d'Alsace sentirent un patriotique



frisson passer dans leur coeur : devant le danger vaguement révélé par le geste agressif de l'Allemand, ils avaient mieux senti leur attachement à la France. Tous en chœur et de toute leur âme, ils répétèrent le refrain du splendide appel aux armes.

Puis, à ce cri d'enthousiasme, un lourd silence succéda ; et il y eut un instant de gêne.

Ce fut, d'ailleurs, une impression fugitive, car le déjeuner étant terminé, les convives pouvaient s'éloigner ; chacun en profita pour agir à sa guise.

—Je suis sûr, monsieur Fürst, dit Werner pour se montrer aimable, que vous ne connaissez pas ce qu'il reste de l'ancienne salle des gardes du château ?

—Effectivement, monsieur, car c'est la première fois que je viens au Hoh-Landsberg.

—Voulez-vous que je vous montre ça, c'est très curieux... Vous venez avec nous, Hirtzmann?...

—Volontiers.

Pendant que les trois hommes se dirigeaient vers la haute porte surmontée d'une voûte ogivale qui donnait accès au corps principal du logis et au delà de laquelle il suffisait de faire quelques pas à gauche pour pénétrer dans ce qui avait été autrefois la salle des gardes, Hantz s'approcha de Mlle Werner et lui dit :

—Cousine, je vous ai promis, ce matin, de vous apporter des pieds de bruyère cendrée que vous désirez planter dans votre jardin, je n'en ai pas trouvé sur le parcours que nous avons suivi, mais je crois me souvenir qu'il y en a beaucoup au nord-est du château, je vais me mettre en campagne de ce côté. Voulez-vous nous accompagner ?

—Je vous avoue, répondit Lucie, que j'aimerais mieux rester tranquille, car

j'ai un peu mal à la tête et je ne serais pas fâchée de me reposer. Et puis j'ai des devoirs de maîtresse de maison à remplir : il faut que je m'occupe de faire préparer le goûter, de donner aux domestiques les ordres nécessaires pour le retour. Donc, je préfère ne pas m'éloigner pour le moment, je vous rejoindrai un peu plus tard.

— C'est entendu : à bientôt ! conclut Hantz. En tous cas, j'emmène avec moi toute la jeunesse ?

—Bien sûr, répondirent plusieurs voix.

Toute la bande s'envola joyeusement, suivie à quelque distance par le notaire Falk et sa femme, qui étaient trop jeunes mariés pour n'avoir pas toujours quelque confiance à se faire.

Lorsqu'elle les eut vus disparaître par la porte de l'est, Mlle Heintz dit à son tour :

—Eh bien, moi, je vais profiter de ce que ces messieurs visitent la salle des gardes pour y jeter aussi un coup d'oeil ; il me semble bien que je n'ai jamais vu ça. Oh ! je ne m'y arrêterai pas longtemps, je viendrai bientôt te rejoindre.

Tandis que la vieille demoiselle s'éloignait, les domestiques appelés par Lucie levaient le couvert, si l'on peut s'exprimer ainsi, replaçaient dans les paniers les provisions qui restaient et s'éclipsaient ensuite en emportant leur déjeuner, qu'ils désiraient consommer sous les arbres, au delà des remparts.

La jeune fille resta seule dans la grande cour et, s'asseyant sur une pierre, se mit à rêver.

—Pourquoi ma tante m'a-t-elle dit avant le déjeuner que j'avais l'air soucieux ? Est-ce vrai?... Quelles raisons aurais-je donc de l'être?... Depuis la mort de ma pauvre maman, qui m'a évidemment privée d'une affection impossible à rempla-



cer, tous les gens qui m'entourent n'ont-ils pas cherché à me rendre heureuse?..."

Et les visages chéris de tous ceux qui l'aimaient et qu'elle aimait défilèrent devant ses yeux. C'étaient son excellent père toujours si dévoué et si indulgent, et sa bonne tante Henriette et la fidèle amie Emma... puis la douce figure de sa mère, dont le souvenir était resté si vivant dans son coeur et enfin, chose bizarre, à côté de cette image, une autre, moins familière, celle d'un brillant officier dont la photographie occupait la place d'honneur sur la cheminée de sa vieille amie, Mme Varennes... "Quelles journées, quelles soirées charmantes elle avait passées dans le petit salon calme et coquet de cette bonne Mme Varennes, l'amie intime, presque la soeur de tante Henriette!..

Perdue dans ses souvenirs, absorbée par sa méditation, Lucie avait un peu oublié ses compagnons et ne songeait guère, en tous cas, à aller les rejoindre, lorsque tout à coup un hennissement tout proche vint troubler le silence des ruines.

Elle se retourna vivement et vit un officier d'artillerie qui débouchait par la porte de l'Est, monté sur une élégante jument alezane. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années environ, aux cheveux noirs, au teint hâlé, à la moustache fine relevée en croc, bref parfaitement sympathique et séduisant.

En apercevant la jeune fille, l'officier fit un geste de surprise et salua respectueusement, tandis que Lucie restait immobile et médusée. Puis, mettant pied à terre, il prit sa jument par la bride et la conduisit vers la citerne.

Mais les rochers éboulés en rendaient l'accès fort difficile à la pauvre bête.

Alors, Mlle Werner eut une inspiration soudaine. Saisissant un seau qui avait servi à faire rafraîchir les bouteilles, elle

sautilla de pierre en pierre, atteignit en un clin d'oeil la nappe d'eau, remplit le seau et le tendit à la jument qui y plongea ses naseaux avidement.

L'officier resta un instant muet d'étonnement.

— Sans moi, votre monture allait mourir de soif, capitaine Varennes, lui dit sans préambule la jeune fille en lançant un joyeux éclat de rire

— Oh! mademoiselle, fit le jeune homme, je ne trouve pas d'expressions pour dépeindre la charmante surprise que j'éprouve. Merci d'abord pour "Velléda", à qui vous venez de rendre un signalé service... Mais, vraiment, je ne pouvais pas vous reconnaître tout de suite... La ravissante jeune fille que j'ai devant les yeux est-elle bien la même personne que ma petite amie d'autrefois?...

Lucie se mit à rire en rougissant.

— C'est vrai, vous pouvez dire autrefois, murmura-t-elle, car nous n'avons pas eu l'occasion de nous voir souvent pendant ces dernières années, puisque j'étais au couvent et vous dans une garnison lointaine. J'étais, d'ailleurs, une enfant quand je vous ai rencontré pour la dernière fois, il y a cinq ans.

— Vous aviez encore, je crois, vos cheveux sur le dos, et vous étiez fort espiègle, au grand désespoir de Mlle Henriette.

— Ma chère tante me trouvait, en effet, terrible; elle continue...

— Et comment va-t-elle, cette bonne demoiselle.

— Elle va pouvoir vous fixer elle-même sur l'état de sa santé, elle est ici, je l'enverrai chercher dans un instant.

A ce moment, un des domestiques apparut du côté de la porte de l'est.

La jeune fille l'appela.

— Mathis, ordonna-t-elle, voulez-vous



prévenir ma tante de venir le plus tôt possible... vous la trouverez sans doute du côté de la salle des gardes, mais ne lui dites pas pourquoi je désire la voir... je veux qu'elle ait une surprise... Quand vous reviendrez, vous prendrez le cheval de monsieur et vous l'emmènerez à l'ombre, sous les arbres.

—Bien, mademoiselle.

Se retournant alors vers le capitaine, Lucie ajouta :

—Je serais bien curieuse de savoir par suite de quelles circonstances l'idée vous est venue de grimper jusqu'ici.

—C'est tout ce qu'il y a de plus simple, mademoiselle. Arrivé hier soir à Colmar, j'ai rencontré en débarquant un camarade appartenant au régiment de chasseurs, qui m'a offert de mettre ses chevaux à ma disposition pour les quelques excursions que je désire faire.

—J'ai commencé par le Ho-Landsberg à cause de la vue qui est, paraît-il, une des plus belles des environs, et aussi parce que cette excursion est doublement attrayante pour un militaire : c'est l'itinéraire suivi par Turenne pour aller surprendre les Allemands à Turckheim.

—Eh bien, c'est une heureuse coïncidence.

—Je me réjouis, mademoiselle, d'avoir eu cette bonne inspiration.

—Je crois que vous devez rester un mois à Colmar.

—Oui, ma permission est d'un mois en principe, mais on parle beaucoup de guerre, et si les bruits qui courent venaient à prendre consistance, je serais appelé d'urgence à Strasbourg.

—Alors, vous pensez que la guerre est possible?...

—Je n'en sais rien du tout, mais je dois me tenir prêt à toute éventualité.

—Qu'auriez-vous à faire en cas de conflit?

—J'aurais une batterie à commander.

—C'est compliqué?

—Non, en principe... Il s'agit tout simplement de mettre ses canons en batterie rapidement, de les faire pointer vite et juste pour faire le plus de mal possible dans les rangs ennemis.

—Ah! c'est affreux... Enfin, il faut bien se défendre... A propos de ces risques de guerre, je me suis souvent demandé s'il était préférable pour un soldat de laisser ou de ne pas laisser d'être chers derrière lui.

—En toute sincérité, je crois qu'un soldat fait d'autant mieux son devoir qu'il est isolé dans le monde, qu'il ne pense qu'à lui.

—En êtes-vous bien sûr? Rappelez-vous les preux chevaliers d'autrefois, qui se lançaient dans la mêlée avec leurs armes ornées des couleurs de leurs dames. Ne puisaient-ils pas dans leur amour l'audace nécessaire à l'accomplissement de leurs exploits?

Le jeune homme n'eut pas le temps de répondre à cette troublante question. Mlle Henriette venait d'apparaître.

—Mais c'est... c'est le capitaine Varennes! s'écria-t-elle.

—Lui-même, mademoiselle.

—Comment allez-vous, mon cher ami? reprit la vieille demoiselle en tendant ses deux mains. Je suis bien heureuse de vous voir.

—Je suis bien heureux moi-même, mademoiselle, de pouvoir offrir mes hommages à la meilleure amie de ma mère. Je me serais, d'ailleurs, présenté chez vous ce soir...

—Je ne suis chez mon beau-frère que depuis quelques jours et j'ai à peine entrevu votre bonne mère qui m'a parlé va-



guement de votre prochain voyage.

—Oui, je n'étais pas sûr d'obtenir cette permission...

—Je vous laisse, ma tante, interrompit Lucie, je vais tâcher de retrouver papa à qui j'ai besoin de dire un mot.

—Bien, ma chérie... Ton père était tout à l'heure en train de fumer avec MM. Hirtzmann et Fürst sous les grands arbres qui touchent les remparts de l'ouest, tu l'y retrouveras encore, je pense.

Et, se retournant vers le capitaine, la vieille demoiselle reprit :

—Il y a au moins quatre ou cinq ans déjà que nous ne nous sommes pas vus, mon cher ami, et je vous ai reconnu tout de suite, sans hésitation... C'est que vous ressemblez de jour en jour davantage à votre mère... tout en étant un élégant cavalier commé votre père.

—Pauvre père, soupira le jeune homme, il est mort trop jeune pour que je me le rappelle.

—Hélas! Ce fut un coup atroce pour votre bonne mère frappée brusquement dans ses plus chères affections. J'ai été à cette époque le confident de ses chagrins et aussi de ses luttes héroïques contre les difficultés de la vie. Enfin, votre succès la récompense aujourd'hui largement de ses peines, de ses sacrifices, de sa courageuse ténacité.

—Oh! je sais tout ce que je lui dois, à ma chère maman, et je voudrais lui rendre maintenant la vie aussi douce que possible pour lui faire oublier ce passé douloureux. Ma nomination à Strasbourg est, il me semble, un acheminement vers la réalisation de ce rêve. J'aurai désormais toute facilité pour venir à Colmar, ce qui me permettra en même temps de mieux connaître cette société alsacienne, si érudite, si active et si accueillante, dont ma mère m'a toujours fait le plus vif éloge.

—Vous serez le bienvenu parmi nous, mon cher enfant, répondit Mlle Heintz.

Après quelques secondes de recueillement, le capitaine continua d'une voix qui tremblait un peu :

—J'augure d'autant mieux de l'avenir que mon premier contact avec votre famille m'est tout à fait agréable... Mlle Lucile vient de faire sur moi une impression très vive... Pardon de vous parler à cœur ouvert, mais votre intimité avec ma mère m'y autorise, je pense...

—Parfaitement, parfaitement...

—Depuis cinq ans, date de notre dernière entrevue, votre nièce a subi une transformation complète. De charmante qu'elle était, elle est devenue délicieuse, absolument séduisante...

—Vous trouvez? fit malicieusement la vieille demoiselle.

—Mais, hélas! la séduction qui se dégage de toute sa personne constitue précisément un danger dont je dois me défier... Mlle Lucie est riche et moi, je suis pauvre vous ne l'ignorez pas... Dès lors, je suis tenu de n'approcher de cette fleur délicate qu'avec beaucoup de réserve et de prudence.

A ce moment, un léger bruissement de branchettes froissées se produisit dans le massif d'arbustes le plus proche des deux interlocuteurs. Ils se retournèrent et ne virent rien.

La vieille demoiselle poursuivit :

—Mon cher Henri, vous venez de faire allusion à une question sur laquelle nous ne sommes pas du même avis. Un jeune homme, à mon sens, ne doit pas renoncer à une jeune fille sous prétexte qu'elle est riche et que lui est pauvre. Aurès tout, le mariage n'est pas forcément l'accouplement de deux fortunes.

Certes, ma nièce est un beau parti et sa main sera très recherchée, mais je la con-



nais et je suis sûre que, lorsque le moment sera venu de fixer son choix, elle n'écouterà que son cœur... Voulez-vous que je cherche discrètement à savoir ce qu'elle pense de vous?

—Oh non, non... je craindrais... Merci tout de même de votre bienveillance, mademoiselle; mais vraiment, je crois que vous feriez une démarche inutile... Songez donc, la différence de situation au point de vue pécuniaire n'est pas le seul obstacle... Je suis appelé d'un moment à l'autre à faire campagne, si la guerre éclate, comme c'est probable. Par conséquent, ce n'est pas l'heure pour moi de penser au mariage.

—Vous êtes trop scrupuleux, mon cher enfant. D'abord, la guerre n'est pas encore déclarée, mais dût-elle arriver un jour, ce n'est pas une raison pour s'interdire tout projet d'avenir.

—Non, sans doute, mais ce n'est pas une raison non plus pour hâter la réalisation de ces projets.

—Pourquoi cette réserve obstinée?... Ah! je vous assure bien que, si j'étais jeune et si j'avais fixé mon choix, les objections que vous venez de faire ne m'arrêteraient pas. Pourquoi donc ma nièce n'aurait-elle pas la même manière de voir?... Nous ne risquons rien à le lui demander... Parfaitement, laissez-moi faire... je me charge de tout... et quand je vous reverrai, je vous communiquerai mes impressions.

Le capitaine fit un geste vague d'acquiescement et la vieille demoiselle conclut :

—Puisque ma nièce et mon beau-frère ne reviennent pas, voulez-vous que nous montions jusqu'au sommet des remparts. C'était, je crois, l'objectif de votre promenade. On jouit, en effet, là-haut d'une vue splendide.

z

Varennnes s'inclina sans mot dire et offrit son bras à Mlle Heintz pour l'aider à gravir l'escalier de terre battue qui permettait d'atteindre le sommet du mur.

Quelques minutes plus tard, M. Werner et sa fille arrivaient en causant à la place que venaient d'abandonner le capitaine et la vieille demoiselle.

Lucie avait pris le chemin des écoliers pour rejoindre son père et, comme celui-ci avait quitté Hirtzmann et Fürst pour revenir vers la cour, elle se trouva nez à nez avec lui au moment où il sortait de la grande voûte qui traversait de part en part le corps de logis principal.

—Comme tu es rouge et essoufflée, ma chère mignonne, dit le négociant en regardant sa fille d'un air étonné, on dirait que tu as couru..

—Oh! si tu savais, papa, quelle surprise... Figure-toi que j'étais dans la cour, assise auprès de la citerne, lorsque j'ai vu tout à coup déboucher un cavalier... C'était... devine...

—Non, dis vite...

—Le capitaine Henri Varennnes, le fils de Mme Varennnes, la vieille amie de ma tante...

—Mais c'est une bonne surprise... Où est-il, ce brave garçon?

—Je l'ai laissé avec ma tante. Tu comprends qu'ils ont un tas de choses à se raconter.

—Je veux tout de même lui serrer la main... Voyons, cherchons un peu, ils doivent être par ici.

—Tiens, les voilà, fit la jeune fille en montrant du doigt les silhouettes de Mlle Heintz et de son guide qui émergeaient des créneaux éboulés.

—C'est vrai. Eh! bien, nous n'avons qu'à les attendre.

Lorsqu'ils furent redescendus, Werner s'empressa au devant du capitaine, lui de-



manda aimablement des nouvelles de sa santé, de sa carrière et, finalement, le pria de venir dîner chez lui le surlendemain, avec sa mère.

Le jeune homme se défendit un peu, mais mollement, pour la forme, et finit par accepter l'invitation, ce qui parut faire grand plaisir à Lucie.

Sur ces entrefaites, la jeunesse reparut avec une ample moisson de bruyères cendrées. Le négociant présenta le nouveau-venu à ses invités. L'accueil de tous les jeunes gens fut gracieux. Mais M. Hirtzmann fit la moue et Fürst carrément la grimace.

Pour mettre fin à une situation qui embarrassait tout le monde, Varennes ne tarda pas à prendre congé. Il remonta sur Velléda et se dirigea vers Colmar.

Le trajet lui parut court, tellement il était absorbé par ses méditations, lesquelles n'avaient, d'ailleurs, rien de désagréable... Lorsque l'heure du départ eût sonné, les invités de Werner se groupèrent selon leurs sympathies, et M. Hirtzmann profita de ce qu'il était seul un moment avec Robert Fürst pour lui communiquer la réponse évasive de M. Werner.

Quant à Lucie, elle s'arrangea, pour n'être jamais séparée de sa tante et de son amie Emma, de façon à n'être plus importunée par les assiduités du banquier munois.

Le retour s'effectua, d'ailleurs, fort gaïement, et, à six heures du soir, tout le monde avait réintégré son domicile, pendant que Robert Fürst regagnait la gare, où il allait reprendre le train qui devait le ramener à Munich.

## II

### L'IDYLLE

La propriété de M. Werner à Colmar

était en bordure de la grande artère appelée route de Rouffach et se trouvait limitée à droite et à gauche par deux rues parallèles conduisant à la gare.

D'un côté, s'élevaient les magasins, bureaux, remises et écuries, c'est-à-dire l'ensemble de l'installation commerciale de la grande maison Anselme Werner et Cie, l'un des comptoirs de céréales les plus importants de la région.

Une grande animation régnait constamment dans cette partie des bâtiments où circulaient et travaillaient une quarantaine d'employés, domestiques et manoeuvres.

De l'autre côté, s'étendait un parc planté à la fin du dix-huitième siècle. La maison d'habitation datant du Premier Empire en occupait le centre. Elle n'avait qu'un étage, recouvert d'un toit mansardé.

Les murs étaient préservés des rigueurs de la bise par un lattis de bois qui disparaissait presque entièrement sous le lierre, la glycine et la clématite.

Le premier étage était réservé aux chambres à coucher. Le rez-de-chaussée renfermait le bureau particulier de M. Werner, la cuisine et la salle à manger enfin un salon qui avait une entrée directe sur le parc.

Ce salon avait conservé intact le style Empire de l'époque : lambris blancs à baguette d'or, trumeaux décorés de motifs mythologiques, mobilier d'acajou, clavecin vieillot, portraits de Mme de Staël et de l'impératrice Joséphine.

C'est dans cette thébaïde que Lucie avait vu le jour et qu'elle avait passé son enfance. Les charmilles, sous lesquelles elle avait rêvé, les bosquets, où elle avait passé des heures à lire, évoquaient pour elle tous les souvenirs contemporains de



ses premières joies et de ses premières peines.

C'est dans ce même décor que se développa, entre elle et Henri Varennes, l'idylle qui était en quelque sorte à l'état latent depuis quelques années et qu'un rapprochement imprévu avait fait soudain éclore.

Les relations entre les Werner et les Varennes étaient assez intimes pour justifier la présence fréquente du jeune capitaine chez le négociant. Cependant Mlle Heintz, pour ménager l'opinion, pour que l'assiduité du jeune officier ne fût pas trop remarquée, eut soin d'organiser plusieurs réunions auxquelles furent conviées les familiers de la maison et auxquelles Henri Varennes put assister sans attirer trop vivement l'attention.

Pendant trois semaines, les deux jeunes gens purent ainsi se voir presque tous les jours et vivre parfaitement heureux.

Naturellement, M. Hirtzmann n'avait pas été le dernier à s'apercevoir de ce qui se passait, mais il avait jugé plus convenable de n'en pas ouvrir la bouche à son associé.

Mais, un beau matin, il reçut de Robert Fürst une lettre lui annonçant qu'il serait de passage à Colmar le lendemain, c'est-à-dire le 12 juillet, et lui donnant rendez-vous à l'hôtel de l'Europe, près de la gare.

M. Hirtzmann, après avoir communiqué cette lettre à Werner crut devoir ajouter :

—Vous vous souvenez que ce jeune homme m'a prié, il y a quelques semaines, de vous exprimer la respectueuse tendresse que lui inspire Mlle Lucie et...qu'il attend toujours un mot lui indiquant vos intentions... Dans quel sens puis-je parler?

Après une minute de réflexion, Werner déclara :

—Il vaut mieux répondre franchement et tout de suite à M. Fürst que j'esuis très

honoré de sa recherche, mais qu'il m'est impossible de lui donner une impression favorable. Comme je vous l'ai dit dans notre premier entretien, la mentalité allemande est trop éloignée de la nôtre, pour que l'on puisse tenter un rapprochement. D'ailleurs, ma fille a sur cette question des idées encore plus arrêtées que les miennes. Done..

—Mais, observa M. Hirtzmann, nos apports commerciaux vont se ressentir de cette attitude. A qui nous adresserons-nous si nous voulons faire cette année quelque opération intéressante?

—Bah! nous continuerons à opérer avec l'aide des Fürst. Pourquoi pas?... Si M. Robert est aussi intelligent que vous le dites, il ne saurait me garder rancune et agir contre son propre intérêt en refusant de travailler avec nous.

“En tous cas, puisque vous allez le voir vous lui expliquerez gentiment la situation, et s'il prend les choses raisonnablement, comme je le suppose, vous lui direz que je désire lui parler affaires le plus tôt possible. S'il ne se soucie pas de venir au bureau, vous vous arrangerez directement avec lui, vous connaissez aussi bien que moi le plan que nous avons adopté.

Le lendemain matin, Robert Fürst, qui était arrivé de Hollande pendant la nuit, était en train de faire sa toilette dans sa chambre de l'hôtel de l'Europe, lorsqu'on lui apporta une lettre qui portait le timbre de Munich.

Il l'ouvrit aussitôt.

Cette lettre, écrite de la main même de son père parlait surtout de la situation politique.

“Quoique la tension entre la Prusse et la France paraisse moins grande aujourd'hui, disait le banquier, j'ai des raisons personnelles de croire qu'un conflit est imminent. Si la guerre éclate, les cours



des grains vont atteindre des chiffres très élevés. Il faut donc conseiller aux maisons qui marchent avec nous d'être très prudentes et de ne pas vendre à découvert...''

Comme Robert achevait de lire cette lettre, M. Hirtzman se fit annoncer par le garçon.

—Rien de bon à vous apprendre, s'écria-t-il à peine entré : Werner ne veut pas vous donner sa fille.

—Je m'y attendais, ricana Fürst, et c'est sans doute le capitaine qui va l'emporter ?

—Je n'ai pas mission de vous l'annoncer, mais, d'après certains indices, le succès du capitaine me paraît, en effet très probable.

Fürst ne répondit pas.

Après un moment de silence embarrassant Hirtzmann reprit :

—J'espère au moins que nos relations commerciales ne vont pas souffrir de cet incident et que nos maisons pourront continuer à collaborer comme par le passé... C'est l'avis de Werner, c'est le mien... N'est-ce pas aussi le vôtre ?

—Mais certainement, répondit Fürst après une seconde d'hésitation.

—Mon cher ami, conclut Hirtzmann, je n'attendais pas moins de votre largeur d'esprit... Alors, nous pourrions examiner tout de suite ce qu'il convient de faire pour la campagne prochaine.

—Je suis entièrement à votre disposition.

—Mon associé, continua Hirtzmann, pensant que les nuages amoncelés sur l'horizon politique vont se dissiper d'ici peu et que nous allons jouir bientôt d'un calme parfait. Or, la récolte de cette année étant superbe, les cours ne peuvent pas faire autrement que de baisser. Il faudrait donc profiter des cours actuels

pour vendre à trois mois... Qu'en pensez-vous ?

A ce moment, Robert pensait à de très vilaines choses... Il pensait que la fortune de Werner et l'indépendance qu'elle lui donnait étaient les principaux obstacles à son mariage avec Lucie. Or, à cette situation, il y avait un remède bien simple : il consistait à mettre le négociant aux prises avec des difficultés inextricables, pour l'obliger à désirer lui-même ce mariage comme la seule façon de sortir d'embarras insurmontables.

Cette manière de procéder n'était peut-être pas très correcte, et, en y songeant, Fürst, qui avait été jusqu'à présent parfaitement honnête, entendait crier sa conscience... Mais bah ! est-ce que la fin ne justifie pas les moyens ?

Après quelques secondes de réflexion, il se décida à répondre :

—Vous savez que nous ne pouvons pas donner de conseils à nos clients, ce serait engager trop gravement notre responsabilité... Si vous croyez devoir nous remettre un ordre de vente à découvert, c'est que vous avez des raisons d'être optimiste, et vous voyez généralement très juste. Nous sommes donc à votre disposition pour exécuter vos instructions. Seulement, décidez-vous tout de suite, car, pour ne pas épuiser notre roulement de fonds, nous désirons savoir quelle somme devra être immobilisée pour vos opérations.

Hirtzmann que ce langage inquiétait un peu, ne voulut pas prendre de décision sans consulter son associé, dans le flair duquel il avait grande confiance.

Mais, Werner qui, cette fois, s'était fait une opinion sans beaucoup réfléchir, s'y entêta obstinément.

—Ce que vous a dit Fürst est un encouragement tacite, répondit-il, retournez



vite auprès de lui et terminez l'affaire.

Dès que Robert Fürst fut en possession de l'ordre de vente, il le transmit par dépêche au Comptoir Munichois et repartit dans l'après-midi pour Strasbourg.

Le soir de ce même jour Mlle Heintz, M. Werner et sa fille étaient assis autour d'une table de thé dans le jardin devant la porte d'entrée du salon.

Ils attendaient Mme Varennes et son fils.

Enfin, la sonnette de l'entrée retentit et le domestique vint apporter une lettre de Mme Varennes pour Henriette. La vieille demoiselle déchira vivement l'enveloppe et lut tout haut :

"Ma chère amie, Henri vient de recevoir une dépêche de son colonel lui enjoignant de rentrer à Strasbourg demain par le premier train. Juge de mon émoi. Nous sommes dans les préparatifs de départ et nous ne pourrons arriver chez vous avant neuf heures."

Cette communication émut vivement M. Werner. Il pensa aussitôt à l'opération qu'il avait engagée le matin même et qui pouvait être désastreuse pour lui, si la guerre éclatait.

Lucie, elle aussi fut bouleversée, mais pour une tout autre cause.

"Henri allait partir dans quelques heures... C'était la brusque interruption de leur idylle... Quelle situation aurait-elle désormais vis-à-vis de celui à qui elle avait donné son cœur?... Aurait-elle seulement devant le monde le droit de penser à lui, de parler de lui, de le suivre de toute sa sollicitude à travers les dangers qu'il allait courir?..."

Mme Varennes et son fils apparurent à l'heure indiquée. Le jeune homme était en tenue d'officier. La vieille dame était vêtue de noir et coiffée d'une mantille de dentelle de même couleur. Sa figure fine

évoquait le souvenir d'une grande beauté.

Très émue, les larmes aux yeux, la pauvre maman raconta son chagrin à l'idée de perdre de nouveau ce fils adoré, qu'elle venait à peine de retrouver.

La dépêche du colonel était catégorique, elle ordonnait à Henri de rentrer sans délai pour changer d'affectation et prendre le commandement d'une batterie de campagne en formation à Metz. Donc, si la guerre n'était pas encore déclarée, elle était très probablement sur le point de l'être.

Ces sinistres pronostics jetèrent dans un profond désarroi Mlle Heintz et sa nièce.

Après quelques minutes qui furent consacrées à des échanges de réflexion pessimistes, M. Werner, pour créer une diversion, proposa de faire un tour dans le parc au clair de lune; et, donnant l'exemple, il prit les devants avec sa belle-soeur et Mme Varennes.

Le capitaine, qui s'était rapproché de Lucie, suivit avec elle le groupe des parents, mais avec l'intention de le perdre de vue le plus tôt possible.

Lorsque l'éloignement fut assez grand, il murmura :

—Je vais emporter de mon trop court séjour à Colmar un souvenir... ineffaçable, grâce à l'accueil que j'ai reçu de votre famille... de vous...

—Ah! de moi!... Vous n'y pensiez guère, à moi, lorsque vous êtes parti à cheval pour le Hoh-Landsberg, afin de surveiller l'itinéraire du grand Turenne... Il me semble qu'à ce point de vue, d'ailleurs, votre excursion n'a pas eu un grand résultat.

—Pardon! Pendant les quelques instants que j'ai passés avec Mlle Heintz au sommet des remparts, nous avons eu le temps de tout voir. J'ai très bien retrouvé



le valon par lequel la colonne est montée et celui par lequel elle est redescendue dans le val de Munster.

— J'ai même raconté à Mlle Henriette l'histoire du jeune officier que ses camarades avaient délégué auprès du maréchal pour lui demander le but de sa manoeuvre énigmatique. Cela se passait au pied d'une vieille tour, dominant de très près le val de Munster, et qu'on appelle, je crois, le Plexbourg.

— Parfaitement, et quand j'ai appris que vous alliez nous quitter, je pensais justement à cette tour ruinée à cause de la légende... Vous la connaissez?...

— Non, je ne connais rien des choses d'Alsace. ConteZ-la-moi, cette légende, je suis sûr qu'elle est charmante.

— Elle est surtout fort triste. La voici: Vers minuit, quand la lune éclaire la lande de ses pâles rayons, on aperçoit quelquefois, dit-on, une blanche apparition qui sort des ruines et descend lentement vers la plaine. Les paysans attardés qui l'ont rencontrée prétendent que le fantôme a la forme d'une femme merveilleusement belle dont un sourire radieux éclaire le visage. Elle s'arrête au pied du voteau, dans le vallon abandonné, et y reste longtemps, longtemps; puis, lasse de son attente vaine, elle reprend enfin en sens inverse le chemin qu'elle a parcouru.

— Mais elle ne sourit plus. Des larmes semblent mouiller ses paupières. Qui attendait-elle ainsi?... Son fiancé tout simplement, son fiancé, noble paladin parti pour la guerre, qui avait promis de revenir, couvert de gloire, pour la conduire à l'autel, et qui, hélas! n'est jamais revenu.

— Le preux chevalier a été tué au loin dans les plaines de la Palestine, et le jugement dernier pourra seul désormais réunir les deux âmes séparées pour toujours ici-bas.

— Cette légende vraiment touchante, murmura le capitaine, confirme l'opinion que je vous exprimais lors de notre entretien près de la citerne du château... Quand un soldat part pour la guerre, il ne doit laisser aucune affection derrière lui.

— J'interprète l'allégorie d'une tout autre façon, répliqua Lucie. Elle signifie à mon sens que la vaillance et le dévouement à la patrie sont capables d'inspirer des sentiments de fidélité assez forts pour survivre même à la mort.

— Alors, vous approuvez le soldat qui engage sa foi sans savoir s'il pourra tenir ses engagements.

— Mais, oui, certainement... S'il est sûr de l'amour de celle qu'il aime, aucune considération ne doit l'arrêter.

— Mais si ce soldat n'a que son épée, si la dame de ses pensées est puissamment riche, peut-il encore lui offrir son coeur? la parole donnée.

— Ma réponse ne change pas... S'il est aimé, il peut tout espérer et doit tout tenter.

Henri Varennes, très ému, resta un instant silencieux, puis il osa lever les yeux vers sa charmante compagne et dit:

— Il ne m'est plus permis de garder au fond de mon coeur les sentiments qui m'étouffent depuis que nous nous connaissons. Lorsque je vous ai revue au château, j'ai compris que je ne pourrais pas aimer d'autre femme que vous et je me suis rendu compte, en même temps, hélas! que des obstacles presque infranchissables nous séparaient...

— Vous avez même pensé ce jour-là — scrupule excessif — que vous deviez approcher de moi avec beaucoup de réserve et de prudence... Vous avez, d'ailleurs, oublié ce serment...

— Comment! Vous avez entendu?... C'est moi qui ai surpris par hasard un



passage de votre conversation... Ayant entendu que vous parliez de moi, j'ai voulu savoir dans quels termes...

En faisant cet aveu, Lucie se troubla et rougit. Elle ajouta, cependant :

— Mon père est seul à savoir ce que... j'ai entendu.

— Alors, M. Werner ne trouvera pas mauvais que je lui répète ce qu'il sait déjà, c'est-à-dire que je vous aime...

— Mon père vous fera bon accueil, car il vous estime, et il hérite trop sa fille pour la contrarier.

Henri prit doucement la petite main qu'on lui abandonnait et la porta à ses lèvres.

Puis, sans échanger une parole, les deux jeunes gens se dirigèrent lentement vers la maison.

Mme Varennes et Mlle Heintz étaient seules au salon, M. Werner ayant pensé soudain qu'il avait une lettre à écrire, s'était retiré dans son bureau.

Au moment où Henri et Lucie entrèrent, Mlle Henriette résumant sans doute la conversation concluait :

— Par conséquent, tu n'as plus qu'à faire la demande officielle, mon beau-frère l'accueillera avec joie... Nous sommes tous d'accord...

— Sur quoi ma bonne tante ? interrogea la jeune fille en apparaissant sur le seuil.

— Sur... sur... Au fait, il est inutile de faire des cachoteries... sur votre mariage, mes enfants.

— Sur cette question, nous sommes également, je crois, tout à fait d'accord, murmura le capitaine.

A ce moment, Werner arrivait par l'autre porte qui ouvrait sur la salle à manger. Il avait entendu les derniers mots et deviné le reste.

— En ce cas, mes chers enfants, déclara-t-il, je n'ai plus qu'à vous donner ma

bénédictio*n*, et puisque nous n'avons pas le temps de célébrer solennellement vos fiançailles, embrassez-vous !

Puis, s'adressant à Henri :

— Je sais, mon cher ami, reprit-il, que vous hésitez à demander la main de ma fille par excès de délicatesse et par crainte que la différence de fortune ne vous la fit refuser. Je suis enchanté que vous ayez enfin fait taire vos scrupules. La véritable fortune, voyez-vous, c'est l'amour du travail, c'est la bonne conduite !

— Je dois même à ce propos, vous faire un aveu. Si vous croyez, en épousant Lucie, faire un brillant mariage, vous pourriez avoir une déception. J'ai ce matin même engagé une très grosse somme dans une opération qui peut devenir désastreuse, si la guerre éclate. De telle sorte que je peux parfaitement, dans quelques mois, me trouver plus pauvre que vous.

— Vous pensez bien, monsieur, que je n'ai jamais songé à réaliser un bénéfice pécuniaire en demandant la main de Mlle Lucie, la question d'argent me laisse indifférent, c'est à son affection seule que je tiens.

Werner serra avec effusion les mains du jeune homme et ajouta tristement :

— Malheureusement, mes pauvres enfants, si cette guerre éclate, vous allez à avoir à subir bien des inquitétudes avant que votre bonheur puisse devenir une réalité.

— Nous attendrons avec patience, dit Lucie fièrement, et aussi avec confiance... Tenez, voici un talisman qui vous protégera dans les combats.

Elle détacha de son sautoir une petite amulette, une griffe de tigre montée sur platine, et la tendit au jeune homme.

— Merci, fit-il tout ému... Espérons que je vous la rapporterai...

Il y eut un instant de silence pénible.



—Allons, mon cher enfant, reprit Mme Varennes, il faut, je crois, songer aux adieux, car il est tard et tu dois partir demain matin à cinq heures.

Comme chacun s'efforçait de cacher ses appréhensions pour ne pas inquiéter l'autre, la séparation s'effectua avec calme. Ils ignoraient, cependant, quand ils pourraient se revoir et même s'ils se reverraient jamais.

Sept jours plus tard, la guerre était déclarée.)

### III

#### SOUS METZ

Campée autour de Metz, sans chercher à rompre le cercle de fer qu'elle avait laissé se former et se rétrécir peu à peu sur elle, l'armée du Rhin, de par les ordres de son incapable chef, se morfondait dans l'inaction.

Depuis quinze jours, des bruits sinistres couraient: on parlait de capituler, mais personne n'y voulait croire, tant cette valeureuse armée, bien qu'épuisée par les privations, se sentait vaillante et capable de fournir encore un effort héroïque.

Mais, le 27 octobre au matin, il fallut bien se rendre à l'évidence; un ordre du quartier général enjoignait de porter les drapeaux à l'arsenal; c'était le prélude de l'atroce dénouement.

Le capitaine Henri Varennes, dont la batterie était installée sur la rive gauche de la Moselle, était debout devant sa tente et tenait encore à la main le papier de service qu'il venait de recevoir, lorsque son second, le lieutenant Aubry, se présenta:

—Vous êtes au courant, Aubry, dit le capitaine, vous savez que l'ordre est maintenant officiel; il faut porter les drapeaux

à l'arsenal aujourd'hui.

—On prétend, mon capitaine, répondit le lieutenant d'une voix sombre, que ces drapeaux vont être détruits avant que l'armée tente une sortie désespérée.

—Une sortie! Commandée par qui? Par Bazaine? Voyons, vous n'avez donc pas suivi sa manière d'agir depuis plus d'un mois. Après s'être laissé influencer par des considérations indignes d'un soldat, après s'être laissé berner dans des négociations incompréhensibles et louches, M. le maréchal Bazaine n'a plus qu'un parti à prendre: capituler... livrer la première armée de la France, la seule qui lui reste, hélas!... En ce qui me concerne, je refuse d'accepter une pareille déchéance. Ils ne m'auront pas vivant.

—Que voulez-vous faire, mon capitaine?

—M'évader... avant d'être prisonnier.

—Ah! soupira Aubry, comme je vous approuve et avec quel plaisir je vous imiterais, si je n'avais pas une femme et deux petits enfants, dont je suis le seul soutien!! Je crois avoir fait généreusement mon devoir sur le champ de bataille et avoir exposé ma vie aussi souvent que cela fut utile. Mais, maintenant, il me semble que mon devoir est de me résigner. Vous-même, mon capitaine, n'avez-vous pas une mère âgée qui vous adore, une fiancée qui vous attend?...

—Ma mère sait que son fils est soldat. Si je meurs, elle saura que je suis mort pour ma patrie, cette pensée l'aidera à supporter sa douleur.

Quant à la fiancée qui m'attend, vous savez, mon cher Aubry, puisque vous avez été le confident de mes amours en même temps que mon compagnon d'armes, vous savez qui est cette jeune fille, belle et séduisante entre toutes. Vous savez aussi avec quelle décision et quel courage elle m'a donné sa foi au moment où j'allais en-



trer en campagne pour ne plus revenir peut-être.

Vous vous rappelez quelle joie, quel réconfort m'ont procuré ses lettres jusqu'au jour où les communications ont été coupées... Vous vous rappelez le bonheur que nous avons éprouvé à lui annoncer notre décoration, à tous les deux, le soir de St-Privat, pour avoir, avec nos six canons, anéanti deux batteries ennemies.

La lettre qu'elle m'a écrite pour nous féliciter est, hélas! la dernière que j'ai reçue. Depuis, aucune nouvelle...

Eh bien, si je parlais à ma chère Lucie de mon projet d'évasion, elle me dirait certainement: "N'abandonnez pas la lutte sans avoir épuisé tous les moyens de vous défendre. Résistez courageusement jusqu'au bout..." Mais elle ajouterait: "Si la résistance est impossible, si la capitulation est imminente, si vous croyez, en vous évadant pouvoir rendre plus de services ailleurs, n'hésitez pas..."

—Mon capitaine, répondit Aubry, je vous l'ai dit, je vous le répète, je suis tout à fait de votre avis et je vous imiterais, si je n'avais pas la charge d'une famille. Mais un plan d'évasion ne s'improvise pas. Avez-vous préparé le vôtre?

—Oui, dans les grandes lignes. Cependant, j'ai besoin d'arrêter encore certains détails. Il faut pour cela que j'aillé en ville. Chargez-vous de la batterie pendant mon absence.

—A vos ordres, mon capitaine!

Henri Varennes serra la main de son lieutenant et se dirigea vers la porte de France pour pénétrer en ville.

Arrivé sur l'Esplanade, il entra au café des officiers. La salle était déserte. Seul dans un coin, un individu habillé en pékin était attablé devant une absinthe et fumait sa pipe en faisant une réusuite; c'était un homme de taille moyens, plutôt

trapu, dont les cheveux et la barbe étaient drus, noirs et frisés.

Varennes s'approcha de ce philosophe, s'assit délibérément en face de lui et à demi-voix murmura:

—Eh bien, mon brave Hersinger, je vois qu'on ne se fait pas de bile.

L'individu interpellé releva la tête, fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant et lança:

—Non, je fais simplement une réusuite pour savoir si je serai fusillé ou pendu après la capitulation.

—C'est en vérité un charmant passe-temps... Alors, vous n'avez pas confiance dans les bons procédés du prince Frédéric-Charles? Cependant, lorsqu'une ville capitule, la vie des habitants est sauvegardée.

—Voyons, voyons, mon capitaine, vous savez bien que je ne suis pas dans la situation de tout le monde, vous savez bien qu'en ma qualité de policier, j'ai joué, depuis le début des hostilités et particulièrement pendant ces derniers temps, un rôle actif qui a fait de moi la bête noire des Prussiens. Alors, vous comprenez, si je suis pincé, mon compte est réglé...

—Vous n'avez qu'à vous défilér.

—Je ne songe qu'à cela... Seulement, ce n'est pas facile.

Nous pourrions examiner ensemble les meilleurs moyens... Mais attendez, une discussion sur ce sujet pouvant être longue, j'ai besoin de prendre d'abord quelque chose de chaud, car je suis littéralement gelé par cette abominable humidité.

Et le capitaine appela:

—Pierre, donnez-moi une tassé de café bouillant.

Pierre Feldmann, originaire de Schlestadt, avait été autrefois ordonnance du lieutenant Varennes. Réformé après sa sortie du régiment pour une jambe brisée



qui avait été mal remise, ce qui lui laissait une assez forte claudication, Pierre était depuis deux ans employé comme "plongeur" au café des officiers, lorsque la guerre avait éclaté. Le départ de la plupart des garçons l'avait alors obligé à prendre le service de la salle.

Ayant conservé un excellent souvenir de son lieutenant, qui l'avait toujours traité en ami, il l'avait retrouvé avec joie et toutes les fois que Varennes venait au café, il s'entretenait avec lui longuement et amicalement.

Lorsque Pierre eut apporté la tasse de café bouillant et qu'il eut échangé une poignée de main et quelques mots avec son ancien chef, celui-ci se retournant vers Hersinger, reprit :

—Voyons, commençons par le commencement. Vous êtes d'avis comme moi, n'est-ce pas? qu'il n'y a plus aucun espoir à garder, que nous allons capituler sottement, honteusement.

—Aucun doute à cet égard. Dans quarante-huit heures, les Allemands seront installés à Metz.

—Eh bien, je pense que vous n'allez pas les attendre pour risquer d'être fusillé, comme vous le disiez tout à l'heure. Quant à moi, je me refuse à accepter la déchéance que m'impose ce Bazaine... Voulez-vous que nous tâchions de nous évader ensemble.

—J'y suis tout disposé. Seulement, je le répète, ce n'est pas facile, on ne sort pas de Metz comme ça à moins d'être un oiseau.

—Cependant, puisque vous avez formé ce projet, vous avez dû réfléchir aux moyens de l'exécuter. Voulez-vous m'expliquer votre plan.

—Tout d'abord, répondit Hersinger, il faut abandonner l'idée de s'évader maintenant. Toutes les routes, tous les sentiers

sont gardés. Il faut donc s'arranger pour rester cachés dans Metz pendant quatre ou cinq jours, puis en sortir sous un déguisement, quand la surveillance commencera à se relâcher et que la concentration des nouveaux occupants se sera disloquée.

—Moi, pour ma cachette, j'ai une solution. C'est chez une vieille dame bien modeste, mais il n'y a pas place pour deux.

—Je pourrais, dit le capitaine, demander ce service à quelqu'une des familles bourgeoises, avec lesquelles j'étais en relations pendant mon séjour à l'École d'application.

—Gardez-vous bien de vous adresser à elles. Ces maisons-là vont être encombrées de soldats allemands, vous compromettriez vos amis sans bénéfice pour vous... Non, il faut chercher du côté des humbles, de ceux qui n'attirent pas l'attention.

—Eh bien, je vais demander cela à mon ami Pierre... Voulez-vous que je l'appelle?...

—Non, plus tard, vous vous arrangerez ensemble, laissez-moi en dehors de cette question... Donc, nous restons cachés dans Metz pendant cinq ou six jours. Passé ce délai, voici comment nous pourrions procéder. Dans nos allées et venues, j'ai eu quelquefois l'occasion de me servir du bac de la Maison-Rouge, qui fait communiquer Moulin-les-Metz sur la rive gauche avec un point de la route de Nancy, situé entre Montigny et Tournebride sur la rive droite.

—Je connais le passeur, un nommé Thiébaud. C'est un brave homme d'une cinquantaine d'années, resté veuf avec un garçon de douze ans. Il vit dans une bicoque au bord de l'eau, exploite quelques lopins de terre le long de la Moselle et possède deux ou trois cages à poissons. Il



a deux barques amarrées habituellement près de l'apportement.

—A l'inverse des routes, qui seront sillonnées de gendarmes et de patrouilles pendant longtemps encore, je pense que la voie fluviale sera libre presque tout de suite. Nous prendrons donc une des barques de Thiébaud et nous remonterons la Moselle pendant cinq ou six kilomètres, jusqu'à Ancy, par exemple. Là, nous pourrons atterrir, nous gagnerons aussitôt la forêt et nous atteindrons facilement Gorze, où un cultivateur que je connais bien nous fournira les moyens de filer rapidement sur Conflans et Briey.

...C'est convenu, n'est-ce pas? Ce plan vous va?

—Mais oui, assez bien, tout cela me paraît excellemment combiné, je ne vois aucune objection à faire.

—En ce cas, je vous quitte, car j'ai encore d'ici là beaucoup de choses à faire, et je vous donne rendez-vous ici même demain à deux heures. Je vous remettrai à ce moment-là un costume de paysan et nous arrêterons nos dernières dispositions, car une fois les Prussiens installés en ville, il ne faudra plus mettre le nez dehors... jusqu'à l'heure fixée pour l'évasion.

—Entendu. Au revoir!

Resté seul, Varennes appela le garçon sous le prétexte de payer les consommations.

—Mon brave Feldmann, dit-il, je vais vous annoncer une mauvaise nouvelle que vous soupçonnez sans doute déjà... L'armée capitule...

—Oui, je m'en doutais; quel malheur, mon capitaine!

—Je ne veux pas pour mon compte consentir à cette capitulation honteuse, je veux m'évader... Voulez-vous m'y aider?

—Pour sûr, que je veux! s'écria Pierre

Feldmann. Ah!! si je n'étais pas infirme, je filerais avec vous et j'irais défendre la France partout où on pourra organiser la résistance. Aujourd'hui, tous les Français sont frères. Disposez donc de moi comme vous le jugerez bon. Je suis prêt à risquer ma peau pour rendre service à un homme qui peut encore défendre mon pays.

—J'espère, mon brave Pierre, que vous ne courrez pas de grands risques en me prêtant votre concours. Il s'agit simplement de me donner asile chez vous pendant cinq ou six jours.

—C'est bien facile.

—Êtes-vous installé pour cela?

—J'ai une chambre et un grand cabinet dans un rez-de-chaussée de la rue des Clercs. Ça donne sur la cour. Personne n'ira vous chercher là.

—Je serai d'ailleurs méconnaissable sous le déguisement que je revêtirai demain.

—Vous avez raison, bien entendu, de prendre toutes vos précautions, mais je suis convaincu, je le répète, qu'on ne viendra pas vous dénicher chez moi.

—Merci, mon bon Pierre, merci mille fois, je n'oublierai jamais le service que vous me rendez... Alors, c'est convenu, demain, au lieu de me constituer prisonnier avec ma batterie, je me fauflerai sans bruit, à la nuit tombante, dans votre logement.

—C'est entendu, à partir de cinq heures, je ferai les cent pas dans la rue en vous attendant.

—D'ailleurs, ajouta le capitaine, je passerai encore ici demain matin pour voir Hersinger. Nous confirmerons, à ce moment-là, l'heure de notre rendez-vous. Merci encore, mon brave Feldmann. A demain!

Varennes, très satisfait d'avoir trouvé



une cachette qu'il trouvait très suffisante pour attendre l'heure de la fuite, rejoignit son campement pour prendre avec son lieutenant ses dernières dispositions. Après avoir confirmé au timide Aubry son intention formelle de ne pas accepter la capitulation, le capitaine ajouta :

—Vous voudrez bien, mon cher ami, me faire porter comme disparu à la date du 28 et prendre la direction de la batterie. Quant au reste, silence absolu ! Pas la moindre explication, pas le moindre commentaire qui pourrait faire deviner mes intentions. Je peux compter sur votre discrétion, n'est-ce pas ?

—Absolument, mon capitaine, je serai muet...

...Le texte de l'abominable capitulation figurait au rapport du lendemain. Le protocole en sept articles déclarait l'armée française prisonnière de guerre. La forteresse, la ville, tous les forts, le matériel et les approvisionnements devaient être remis aux autorités allemandes. Les armes et les drapeaux devaient être déposés dans les forts pendant cette journée du 28, et les troupes sans armes devaient être conduites par les officiers en des points désignés pour y être placées sous la surveillance de factionnaires prussiens. Les officiers pourraient alors rentrer librement dans l'intérieur du camp retranché, sous la condition de s'engager sur l'honneur à ne pas quitter la place sans l'autorisation du commandant prussien.

La publication de cette honteuse convention fut accueillie par une violente effervescence. Des officiers voulaient se concerter pour résister. Hélas ! il était trop tard. Aucune tentative de résistance ne pouvait aboutir.

Ce fut vers une heure de l'après-midi que la batterie dont le capitaine Varennes était le chef, dut aller déposer ses armes

au fort de Saint-Privat et ce fut pendant cette opération que le capitaine s'éclipsa. A deux heures, il était sur l'Esplanade. Hersinger, qui l'attendait devant le café des officiers, lui fit signe et les deux hommes s'engagèrent dans la rue Serpenoise, afin de gagner le petit logement que le policier occupait dans cette rue au-dessus des demoiselles Hertzog, modistes.

—Voici ce que j'ai préparé pour vous, dit-il au capitaine, en lui montrant un habillement complet de paysan avec casquette de fourrure, trique et sacoches. Avec ça, vous aurez tout à fait l'air d'un bon fermier qui revient de vendre ses vaches à la foire. Vous avez de l'argent ?

—Oui, suffisamment.

—Cousez-le dans la doublure de votre gilet. Voilà des ciseaux, du fil et une aiguille. Vous n'avez pas de papiers.

—Si, quelques-uns.

—Il faut les brûler !... les papiers, c'est bon tout simplement à se faire compromettre si on est pincé ; mettez tout cela au feu... Là, maintenant, je crois que vous n'avez pas grand'chose à craindre... Seulement, il faut que nous nous séparions, nous serons mieux cachés chacun de notre côté... Mon capitaine, je vous dis : A bientôt, c'est-à-dire à sept heures du soir, le 3 novembre, devant la bicoque du passeur de la Maison-Rouge.

—Entendu, mon colonel ! répliqua Varennes en serrant la main d'Hersinger.

—Une dernière recommandation, ajouta ce dernier, tâchez de sortir de la ville en vous mêlant à des groupes de paysans, il est probable que la circulation, pendant quelque temps, va être très intense entre la ville et la campagne, profitez-en... Adieu !

Le capitaine était déjà dans l'escalier. Hersinger le rappela.

—J'avais oublié de vous dire que M.



Hertzog, le père, doit partir pour Colmar demain ou après-demain. Si vous vouliez lui confier une lettre pour votre famille...

—Mais très volontiers... Je vais écrire seulement quelques mots à ma mère et, pour que cela ne puisse pas compromettre le commissionnaire, vous lui donnerez de vive voix l'adresse de Mme Varennes: 19, rue des Clefs.

Et prenant le morceau de papier que lui tendait Hersinger, le jeune homme écrivit:

“Ma chère maman, je me porte bien jusqu'à présent, 28 octobre. Ne vous inquiétez pas si vous ne recevez pas de nouvelles de moi pendant quelque temps.— Henri.”

— C'est parfait, approuva Hersinger, avec ça, votre mère et votre fiancée seront tranquilles. Laissez-moi ce billet, je le remettrai à M. Hertzog.

Varennes serra une dernière fois la main du policier et s'éloigna dans la nuit.

Dans le tohu-bohu de la capitulation, les autorités militaires allemandes ne firent pas attention à la disparition d'un modeste capitaine d'artillerie. Personne ne songea donc à faire rechercher Henri Varennes et le 3 novembre arriva sans que la moindre alerte eût troublé le jeune homme dans sa cachette.

A six heures et demie, il prit congé, non sans émotion, du brave Pierre, qui avait montré tant de dévouement pour lui et s'engagea sur la route de Nancy. Son costume de paysan écartant les soupçons et la circulation étant encore très intense sur cette route, bien que la nuit fût close, il arriva sans encombre au lieu du rendez-vous. Hersinger, grisé comme lui, y était déjà et s'entretenait à voix basse avec le passeur Thiébaud. Celui-ci refusait obstinément l'indemnité qu'on lui offrait. Il fallut l'insistance de Varennes pour qu'il

se décidât à accepter cent francs.

Lorsque le brave homme eut empoché son argent, le capitaine reprit, en considérant la Moselle qui coulait à pleins bords entre ses berges couronnées d'arbres dépouillés:

—Le courant est fort, ça ne va pas être commode de le remonter.

—Hé! non, fit le passeur en hochant la tête, vous serez forcé de louvoyer, mais ce n'est pas la Moselle que je redoute le plus pour vous, c'est la surveillance de nos ennemis. Faites bien attention en approchant du pont d'Ars, je suis convaincu qu'il est gardé et sérieusement gardé.

—Soyez tranquille, nous veillerons.

Sans plus tarder, les deux hommes descendirent dans la barque et s'installèrent, Varennes aux rames, Hersinger au gouvernail. Et la fêle embarcation s'éloigna lentement.

Jusqu'à la hauteur de Vaux, tout se passa le mieux du monde. Un peu plus loin, une patrouille de cavalerie trottina à côté d'eux sur la route qui cotoie le fleuve pendant près de cinq cents mètres, mais ces cavaliers n'aperçurent pas les fugitifs.

Malheureusement, lorsque la barque approcha du viaduc d'Ars, les gros nuages noirs qui obscurcissaient la lune se déchirèrent tout à coup et la sentinelle placée sur le pont distingua facilement le bateau sur lequel tombaient en plein les rayons de la lune.

—Wer da! cria le factionnaire.

—Silence et demi-tour, murmura Hersinger à voix basse.

La barque pivota. Mais il était déjà trop tard.

—Ins Gewher! hurla la sentinelle.

Aussitôt d'autres soldats accoururent et un feu de peloton, dirigé sur la barque, crépita dans le silence de la nuit.



Les deux hommes s'affaîsèrent et l'embarcation, privée de direction, reprit, au fil du courant, la direction de Metz.

Depuis le départ des deux fugitifs, Thiébaud, enveloppé dans son manteau, était resté à faire le guet devant l'apponnement du bac. Lorsqu'il entendit le bruit de la fusillade, son cœur se serra douloureusement; puis, avec ce calme des gens qui vivent près de la nature, il attendit placidement.

Enfin, au bout de vingt minutes, il aperçut la barque voguant à la dérive.

Sauter dans l'embarcation qui lui restait, accoster l'autre et la ramener à l'apponnement, tout cela fut pour Thiébaud l'affaire d'un instant. Après quoi, il examina les deux corps qui gisaient inanimés.

Hersinger était mort. Il avait reçu une balle qui lui avait traversé le cœur. Quant à Varennes, qui portait une blessure à la tête, il ne semblait qu'évanoui.

Le passeur courut vivement réveiller son fils.

—Louis, dit-il, habille-toi vite et va chercher le docteur Chevrier, à Montigny. Tu lui diras qu'il s'agit de soigner deux Français qui ont été blessés en voulant s'évader et tu le prieras d'amener sa calèche.

Le docteur Chevrier était un personnage très populaire à Metz et aux alentours. Veuf, sans enfant, vivant seul et se contentant des services d'une vieille servante, il ne se préoccupait que de soigner ses malades et de faire la charité. Comme il avait montré la même sollicitude pour tous les blessés indifféremment, depuis le commencement des hostilités, les Allemands étaient pleins d'égards pour lui.

Le brave docteur arriva à la Maison-Rouge un peu avant dix heures, condui-

sant lui-même sa calèche. A la lueur d'une lanterne, il s'empressa d'examiner les deux fugitifs.

Celui-ci a son compte, dit-il, après avoir palpé Hersinger et constaté que la balle, entrée sous l'omoplate gauche, était ressortie devant après avoir déchiré le cœur. Ce qui doit nous consoler, c'est qu'il n'a pas souffert: la mort a été instantanée.

—Quant à celui-là, poursuivit-il en examinant Varennes, il est peut-être fortement touché, car je vois à la nuque une blessure qui me semble grave, mais il y a de l'espoir, puisque le cœur bat encore... Savez-vous qui c'est?

—D'après ce que m'a dit Hersinger, ce doit être un officier qui n'a pas voulu accepter la capitulation.

—Je vais l'emmener chez moi, car il m'est impossible de le soigner ici.

Et après avoir simplement lavé et bandé.

—Ma bonne Rose, dit le docteur, Thiébaud de l'aider à transporter le blessé dans sa voiture.

Ce point réglé, M. Chevrier reprit:

—En ce qui concerne le mort, si nous le déclarons, nous aurons des ennuis et... d'autant plus de difficultés à cacher le survivant. Il n'y a pas à hésiter, il faut que nous nous en débarrassions, et, pour cela, je ne vois qu'un moyen, c'est que nous ramenions l'embarcation au milieu du courant et que nous jetions le corps dans l'eau.

—Ma foi, c'est vrai, approuva Thiébaud, il n'y a pas d'autre moyen... Allons-y...

Les deux hommes descendirent dans la barque, le passeur la poussa au milieu du fleuve et, lorsque le cadavre du malheureux Alsacien, lancé en plein courant eut disparu dans un remous, ils s'inclinèrent respectueusement, la tête nue.

Le médecin se ressaisit le premier et dit:



— Maintenant, mon brave Thiébaud, nous allons filer ensemble, car en arrivant chez moi j'ai besoin d'un homme pour m'aider; le gamin qui soigne mes chevaux ne suffirait pas.

—Je suis prêt, monsieur, reprit simplement le passeur, Louis gardera bien la maison tout seul.

Doucement, lentement, pour ne pas provoquer des cahots qui eussent dérangé le blessé, la vieille calèche reprit la direction de Montigny et y parvint sans encombre à onze heures et demie.

En entendant son maître, la servante s'empressa à sa rencontre.

—Ma bonne Rose, dit le docteur, Thiébaud m'ayant accompagné, nous n'avons pas besoin de vous, mais pendant que nous allons transporter le blessé sur la table d'opérations, vous allez préparer un lit et faire du feu dans l'ancienne chambre du jardinier, nous ne tarderons pas à vous y rejoindre.

La propriété du docteur était close de murs assez élevés. Au bout du jardin et complètement dissimulée par des massifs de lauriers, se trouvait une maisonnette de trois pièces qui servait autrefois de logement au jardinier quand il y en avait un. On pouvait donc installer quelqu'un dans cette maisonnette isolée sans que les personnes fréquentant l'habitation du médecin, malades ou fournisseurs, pussent s'en apercevoir.

Lorsque M. Chevrier eut minutieusement examiné le blessé, il crut pouvoir se permettre un pronostic :

—Cette balle s'est comportée vraiment d'une façon extraordinaire, elle est entrés là, au bas de la nuque, elle est ressortie à côté de l'oreille, et cependant la boîte crânienne est à peine endommagée; j'espère donc pouvoir facilement éviter l'inflammation et par conséquent la mé-

ningite qui en serait le résultat... Allons, il y a de l'espoir...

Malgré ces assurances optimistes, le blessé ne paraissait pas à son aise, il ouvrait à peine les yeux, ne prononçait pas un mot, semblait en somme dans un état comateux. Transporté dans un lit bien au chaud, il finit pourtant par s'endormir d'un sommeil assez calme.

C'était, d'ailleurs, le pronostic du docteur qui était juste.

Au bout de quatre jours, la fièvre qui allait sans cesse en décroissant disparut tout fait: le capitaine était sauvé. Mais, à mesure que ses idées devenaient plus nettes, ses appréhensions devenaient plus vives. Il se risqua enfin à demander :

—Où suis-je ?

—Vous êtes, répondit le médecin, chez le docteur Chevrier, de Montigny, qui ne vous laissera pas tomber aux mains des Allemands.

—Ah! merci... Et mon compagnon ?

—Hersinger ? Il a été moins heureux que vous, il est mort d'une balle en plein cœur.

—Pauvre garçon... Ah! c'est un miracle que j'aie échappé... Ils étaient au moins dix à tirer sur nous... un vrai feu de peloton...

—Oui, vous avez eu de la chance...

—A tous points de vue. Recueilli par Thiébaud, soigné, guéri par vous... quelle reconnaissance je vous devrai!...

—Laissons cela... La seule chose importante pour l'instant est de savoir comment vous allez vous tirer de la situation périlleuse où vous vous trouvez actuellement.

Cette insinuation était une question. Le blessé le comprit et, allant au devant des demandes d'explication, il exposa longuement au médecin qui il était, quels étaient ses états de service, quel but il



poursuivait en cherchant à sortir des lignes prussiennes et quelles étaient maintenant ses inquiétudes, ses hésitations, ses angoisses.

Le docteur fut obligé de reconnaître que les appréhensions du fugitif avaient quelques raisons d'être. Il s'efforça néanmoins de lui donner du courage et de le décider à prendre patience.

—D'abord, vous n'êtes pas en état de courir les chemins. Ensuite, en vous terrant pendant quelques jours encore, des événements nouveaux peuvent se produire, qui vous permettront de réaliser plus facilement votre premier projet.

Varenes fut contraint de s'incliner devant ces sages conseils.

—Evidemment, je n'ai qu'à patienter jusqu'à ce que je puisse communiquer avec Colmar d'abord, ensuite avec la France où je veux aller me battre.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi.

Le 16 novembre, c'est-à-dire presque deux semaines après la tragique équipée dans laquelle Henri Varenes avait failli laisser sa peau, les journaux de Metz annoncèrent qu'on venait de découvrir, sur la berge de la Moselle, à l'extrémité nord de l'île Cambière, un cadavre absolument décomposé dont le visage écrasé était méconnaissable.

L'information était donnée sommairement comme un fait divers sans importance; on ne s'émeut pas pour un cadavre quand on vient d'assister à tant de sanglantes hécatombes.

Cependant, d'après la taille de l'individu, d'après ses vêtements, d'après le temps auquel on estimait la durée de l'immersion, Varenes et le docteur Chevrier pensèrent qu'il s'agissait sans doute d'Hersinger.

Et aussitôt le capitaine fut saisi d'une appréhension.

—Pourvu que ces journaux ne tombent pas sous les yeux de ma mère ou de ma fiancée! elles seraient capables de s'imaginer que ce noyé méconnaissable n'est autre qu'Henri Varenes...

Chevrier se mit à rire.

—Là, vraiment, je crois que vous exagérez, murmura-t-il. D'abord les journaux de Metz ne vont-ils pas à Colmar, du moins en ce moment. Ensuite, comment voulez-vous que votre mère et votre fiancée, si elles lisent ce fait divers, puissent supposer que vous êtes ce mystérieux noyé. Dans le petit mot que vous avez écrit, le 28 octobre, à votre mère, et que M. Herzog a dû lui porter, vous la prévenez justement de ne pas s'inquiéter si vous ne donnez pas de nouvelles pendant quelque temps.

—Sans doute, mais cet avertissement date de trois semaines et... vous connaissez le coeur des mères?

—Parfaitement, comme celui des fiancées... Th bien, mon cher ami, vous ne tarderez pas à les tranquilliser l'une et l'autre. Nous sommes le 16, je vous rendrai votre liberté le 19.

—Oh! quel bonheur! Pouvoir agir, lutter!... je me morfonds ici...

—Un peu de calme, je vous prie!... Jusqu'à présent, vous n'étiez pas en mesure d'agir, c'était du repos qu'il vous fallait... Aujourd'hui vous êtes guéri... D'autre part, en recommençant la tentative qui vous a si bien réussi une première fois, vous risquiez d'y laisser votre peau. Maintenant, au contraire, la tentative sera beaucoup plus facile à réaliser. Tous les jours, des corps d'armée allemands quittent la région pour s'enfoncer dans le centre de la France; dans deux ou trois jours, les troupes qui resteront autour de Metz seront aussi réduites que



possible. Vous pourrez alors circuler presque librement.

—Je suis forcé de reconnaître que vous avez raison.

—Du reste, continua le docteur, si vous le permettez, je vous accompagnerai jusqu'à une certaine distance de Metz et je pense que ma présence, grâce au sauf-conduit que le quartier général allemand m'a délivré, pourra faciliter votre passage aux endroits difficiles.

—Vous êtes vraiment trop bon pour moi, je ne sais comment vous prouver ma reconnaissance.

—Laissez... vous me prouverez cela plus tard, lorsque vous serez général et... l'heureux époux de Mlle Werner.

—Puissiez-vous dire vrai!...

...Le 19 novembre, jour fixé pour le départ, le docteur Chevrier et le capitaine Varennes quittèrent Montigny dès l'aube. Ils s'embarquèrent dans le tilbury du médecin. c'était Varennes qui conduisait, habillé en paysan, il figurait le cocher du docteur. De Metz à Dieuze, la trotte est longue. Ils n'arrivèrent à Dieuze qu'à midi, sans avoir subi la moindre alerte.

Après avoir déjeuné dans une auberge dont le propriétaire était un ami de M. Chevrier, les deux hommes se séparèrent non sans une profonde émotion, car ils étaient devenus de vrais amis; et tandis que le docteur repartait pour Montigny, l'officier prenait le train pour Réchicourt.

De Réchicourt, Varennes fila sur Strasbourg, puis de là sur Colmar; et le soir même, à dix heures, il était dans les bras de sa mère.

#### IV

### LA CATASTROPHE

Depuis trois mois, M. Anselme Werner

avait cruellement souffert, d'abord comme père, car Lucie était horriblement tourmentée au sujet de son fiancé; ensuite, comme patriote, en voyant la France vaincue et désemparée; enfin, comme négociant, en constatant que tous ses efforts pour conjurer le désastre n'aboutiraient à rien.

A la fin d'octobre, sa situation était absolument désespérée. Il avait pu espérer jusque-là qu'un secours lui tomberait du ciel ou que, les événements politiques prenant une autre tournure, la spéculation qu'il avait si imprudemment engagée tournerait à son avantage.

Mais, tout au contraire, les difficultés devenaient de jour en jour plus insurmontables; désormais, il lui était impossible de conserver des illusions: le jour où la liquidation aurait lieu, c'était pour lui la ruine totale.

Au milieu de ses angoisses, Werner songeait surtout à sa fille—à sa fille qui avait été élevée dans le luxe et qui allait être obligée d'abandonner cette vieille maison peuplée de chers souvenirs, puis se trouver aux prises avec les graves ennuis d'une situation précaire.

Comment pourrait-elle vivre, la pauvre petite? Sans fortune?... Avec les trente mille francs de dot que sa mère lui avait assurés?... C'est que son fiancé n'avait rien... rien que son traitement... Echapperait-il, d'ailleurs, aux dangers de la guerre, le malheureux??...

Tous ces sujets de tourments avaient fini par avoir sur la santé de M. Werner une influence néfaste—d'autant plus que l'infortuné commerçant gardait pour lui seul tout ce qu'il pouvait cacher, s'est-à-dire l'éventualité de plus en plus inéluctable de sa ruine.

Un jour, cependant il crut de son devoir de mettre Mme Varennes au courant



de la situation. Mais les questions d'argent n'intéressaient pas l'excellente femme qui, à ce moment-là était uniquement préoccupée de son fils. Elle se contenta, après avoir écouté les confidences de M. Werner, de répondre avec une indifférence à peine voilée.

—Vous savez bien qu'Henri a hésité longtemps à demander la main de Lucie parce qu'elle était trop riche pour lui. Le fait qu'elle a perdu son argent serait donc plutôt de nature à le réjouir, si cela ne vous contristait pas. En tous cas, cette considération ne peut pas l'empêcher de faire de Lucie sa femme. Mais c'est elle, la chère enfant, qui doit maintenant bien réfléchir et savoir s'il lui convient d'accepter une existence modeste.

—Je le lui demanderai, balbutia le négociant, dès que... dès que je lui aurai fait connaître notre ruine...

Et à demi soulagé par ce demi-aveu, il se contenta d'en rester là. Deux jours après, d'ailleurs, c'est-à-dire le 3 novembre, une nouvelle heureuse, espérée depuis des semaines, vint jeter une diversion salutaire au milieu des inquiétudes... Cette nouvelle était apportée par M. Hertzog, de Metz, que le capitaine Varennes avait chargé pour sa mère du billet que nous connaissons :

“Ma chère maman, je me porte bien jusqu'à présent, 28 octobre. Ne vous inquiétez pas, si vous ne recevez pas de nouvelles de moi pendant quelque temps. Henri.”

Hélas ! Ces quelques lignes étaient à la fois consolantes et inquiétantes. Consolantes pour le passé, puisqu'elles indiquaient que Varennes était vivant et bien portant à la date du 28 octobre, après les combats meurtriers livrés autour de Metz. Inquiétantes pour l'avenir en ce sens que la formule vague qu'il avait employée pour

inviter les siens à ne pas se tourmenter était précisément de nature à leur inspirer de vives appréhensions, si, au bout d'un certain temps, aucune nouvelle n'arrivait.

On interrogea Hertzog pour essayer de savoir ce que signifiait cette phrase équivoque, qui autorisait toutes les suppositions. Mais le brave Hertzog ne savait rien de précis. Il se doutait simplement que le capitaine avait projeté de s'évader et, comme ce projet n'était pas facile à exécuter, il priait qu'on lui accordât quelques jours de répit...

“S'évader, mais c'est une entreprise extrêmement dangereuse quand on est prisonnier de guerre!...”

Aussitôt, Mme Varennes, Lucie, Anselme Werner furent plongés dans la plus cruelle angoisse.

—Et quand serons-nous fixés ? Quand sortirons-nous de cette douloureuse perplexité ? s'écria Mme Varennes.

—Il faut attendre patiemment ! conseilla le bon Hertzog.

Le conseil était plus facile à donner qu'à suivre. Attendre, il le fallait bien. Mais attendre avec patience était une autre affaire.

Au bout de six jours, l'angoisse fit place à l'affolement. Au bout de dix jours, le doute, qui avait laissé encore jusqu'à présent quelques lueurs d'espoir, était remplacé par une certitude atroce.

“Sûrement, puisque Henri ne donnait pas signe de vie, c'est qu'il était mort. Ou bien, n'ayant pu trouver une occasion de sortir de Metz, il avait été surpris dans sa cachette. Ou bien, ayant risqué l'évasion, il avait été rattrapé et fusillé sur l'heure, sans autre forme de procès... Autrement, c'est-à-dire si sa tentative avait été couronnée de succès, il aurait trouvé un moyen d'en aviser sa famille...”



Cette conviction ne reposait évidemment que sur des hypothèses qu'aucun commencement de preuve ne vérifiait. El le s'implanta tout de même fortement dans l'esprit de Mme Varennes et de ses amis—d'autant plus fortement que le silence d'Henri, en se prolongeant, légitimait de plus en plus les suppositions pessimistes et que, d'autre part, il était impossible aux amis du capitaine de chercher à se renseigner sur son sort sans risquer de le compromettre gravement... s'il était encore vivant.

L'obsession donne presque toujours ainsi des résultats déplorables. Elle n'y manqua pas cette fois encore. De sorte que le 12 novembre, la mort du capitaine leur paraissait à tous comme un fait hors de doute.

Ce matin-là, M. Werner, en arrivant à son bureau ne put s'empêcher d'exprimer tout haut sa conviction devant son associé Hirtmann qui se trouvait déjà là en train de dépouiller le courrier.

A cette nouvelle, que Werner semblait donner comme certaine, Hirtmann se contenta de faire une réponse banale. Cependant, son imagination se mit aussitôt à travailler sur cette donnée, qui était d'un intérêt capital pour le succès des projets qu'il avait autrefois caressés.

Il venait justement de recevoir ce même jour une lettre de Robert Fürst, qui était attaché comme lieutenant de réserve à l'Etat-Major de la place de Strasbourg. Dans cette lettre, le fils du directeur du Comptoir Munichois s'occupait d'abord longuement et paraissait s'inquiéter vivement de l'énorme dette de la maison Werner envers le Comptoir; cela ne l'empêchait pas de demander en terminant des nouvelles de M. Werner et de Mlle Lucie, ce qui semblait indiquer que ses senti-

ments à l'égard de la jeune fille n'avaient pas changé.

—“Hé! Si le capitaine Varennes est mort, pensa Hirtmann, le mariage de Robert Fürst et de Lucie Werner n'est peut-être plus impossible.”

Le soir même, il voulut s'en expliquer avec son associé.

—Robert Fürst est en ce moment à Strasbourg, dit-il, et me demande d'aller le voir pour discuter de la façon dont nous pensons nous libérer envers le Comptoir Munichois.

—Il n'y a pas trente-six façons, bougonna Werner, nous devons un million au Comptoir Munichois. Pour le payer, nous disposons de: 725,000 francs de céréales en magasin, 50,000 francs de créances, 25,000 de matériel, au total: 800,000 francs., sur lesquels 35% forment votre part et 65% la mienne.

—“En dehors de cet actif, je possède, personnellement, l'immeuble commercial et ma maison, qui valent ensemble, 350,000 francs. Je suis prêt à les abandonner pour combler le déficit. La liquidation laisserait donc cent cinquante mille francs nets, qui seront pour vous. Ainsi, vous n'aurez pas perdu toute votre mise de fonds dans la maison Werner.

—Je vous remercie de votre générosité, mon cher ami, balbutia Hirtmann, et j'accepte, si nous sommes forcés de liquider... Mais je préférerais que Fürst nous laissât encore quelque temps de répit pour que nous puissions profiter du relèvement des cours qui ne manquera pas de se produire dès la fin de la guerre, et rattraper ainsi une bonne partie de nos pertes.

—Sans doute, mais rien ne prouve que Fürst y consentira...

—Il y a, je crois, un moyen de l'y amener... Voyons, laissez-moi vous parler en toute franchise. Si vous liquidez, qu'allez-



vous devenir, vous et votre fille, n'ayant plus le sou?...

—Ma fille vivra avec sa tante qui est à l'abri du besoin. Moi, je chercherai un emploi chez un commerçant.

—Croyez-vous qu'il n'y aurait pas une meilleure manière d'arranger les choses?...

—Laquelle donc, je vous prie?...

—Vous n'avez qu'un mot à dire pour conserver à Mlle Lucie la fortune que vous aviez amassée pour elle et que notre dernière spéculation a compromise. Vous savez que Robert Fürst aime votre fille. Puisque son fiancé, le capitaine Varennes est mort, Mlle Lucie est libre. Qu'elle épouse Robert Fürst!...

—Je croyais, mon cher ami, répliqua vivement Werner, que mes déclarations précédentes me mettaient pour toujours à l'abri d'une semblable proposition. Je vais les répéter, puisque c'est nécessaire. Je vous ai dit, en juin dernier, que je verrais d'un mauvais oeil ma fille épouser un Allemand. Aujourd'hui, je serai plus absolu encore. Jamais entendez-vous, jamais, je ne consentirai à donner ma fille à un Allemand, si riche et si bien doué qu'il soit, Lucie n'accepterait pas davantage; elle est Française de coeur et d'esprit, et la guerre a encore creusé l'abîme qui nous sépare des populations d'Outre-Rhin.

—De plus, le mariage de ma fille avec Fürst dans les circonstances actuelles serait un odieux marchandage que je repousse avec horreur.

—Enfin, ma fille ne considère pas son fiancé comme mort, puisque son décès ne lui a pas été prouvé. Et, d'autre part, si elle connaît en partie les épreuves qui m'accablent, elle ne se rend pas un compte exact de la situation réelle. Donc, laissons cela et ne me parlez plus de compromis inacceptables.

—Pour en revenir à une solution pratique, voulez-vous prier Fürst, s'il peut s'absenter de venir ici demain matin, ou plutôt demain soir, car je pars à l'instant pour Mulhouse et Bâle, où je vais chercher à emprunter deux cent mille francs sur ma propriété, ce qui déciderait peut-être le Comptoir Munichois à nous accorder un délai... je serai de retour demain à trois heures, nous pourrions discuter...

Le lendemain, M. Hirtzmann était seul au bureau, attendant l'arrivée de Robert Fürst à qui il avait donné rendez-vous par télégramme et qui avait accepté de même, lorsqu'on lui apporta une dépêche de M. Werner. Elle était ainsi libellée:

«Suis en panne Bollwiller, par suite accident voie ferrée. Impossible obtenir crédit des Banques tant que guerre durera. Prenez dispositions pour liquidation prochaine».

Pour que Mlle Werner ne s'inquiétât pas de l'absence de son père, Hirtzmann lui porta la dépêche qu'il venait de recevoir.

—Que signifie tout cela? dit la jeune fille... crédit dans les Banques... liquidation prochaine?...

—Ah! mademoiselle, ce serait bien long à vous expliquer.

—Ça indique, en tous cas, que les affaires ne marchent pas, que la maison perd de l'argent...

—Hélas!

—Je m'en doutais. Je vois si souvent papa accablé de soucis... Ce qui me désole, c'est que je ne puis rien pour l'aider.

—Oh! si vous vouliez l'aider, murmura Hirtzmann, votre papa vous en empêcherait.

—Je ne comprends pas bien, expliquez-vous plus clairement.



—Bah! c'est une phrase en l'air, n'y attachez pas d'importance.

—Je crois, au contraire, qu'il y a lieu d'en attacher... Voyons, parlez franchement... Je vous promets que cette conversation restera entre nous...

Après une courte hésitation qui n'était, d'ailleurs, que factice, Hirtzmann se décida. Il expliqua comment, par suite d'une spéculation imprudente engagée la veille de la guerre, la maison Werner allait se trouver complètement ruinée. Puis il ajouta :

—J'attends aujourd'hui même, pour m'entendre avec lui, M. Robert Fürst, le fils du directeur du Comptoir Munichois, qui nous a prêté son concours pour cette déplorable spéculation et auquel nous devons actuellement un million.

—Ce Robert Fürst est le même qui a pris part en juin dernier, à notre excursion au Hoh-Landsberg?

—Parfaitement, mademoiselle. Comment trouvez-vous ce jeune homme?

—Je l'ai trouvé, ce jour-là, fort ennuyeux.

—Ah!

—Pourquoi me posez-vous cette question?

—Parce que... parce que... Bah! laissez-moi vous parler à coeur ouvert... Eh bien, Fürst était venu, ce jour-là, pour faire plus ample connaissance avec vous et demander votre main... car il vous aime depuis longtemps... J'étais chargé de pressentir votre père à ce sujet, mais, à mes premières avances, il a opposé des réponses vagues, des demandes de délai... et, sur ces entrefaites, vous vous êtes fiancée au capitaine Varennes.

Quant à Robert Fürst, il est toujours dans les mêmes dispositions à votre égard, et je suis convaincu que si vous vouliez l'épouser maintenant, il vous reconnaî-

trait en dot tout ce que votre père doit au Comptoir Munichois.

J'ai dit tout cela hier à Werner, mais il a poussé des cris d'indignation et a juré que jamais sa fille n'épouserait un Allemand.

Maintenant, vous connaissez la situation et vous savez ce qu'il faudrait faire pour sauver votre père du désastre qui le menace.

Lucie bouleversée, anéantie, resta un instant silencieuse.

—M. Fürst n'ignore pas, reprit-elle enfin, que je suis toujours la fiancée du capitaine Varennes jusqu'à ce que sa mort me soit démontrée. Je ne comprends donc pas que vous osiez me faire des propositions au nom de ce banquier munichois.

—Pardon, mademoiselle, personne ne m'a chargé de vous faire des propositions matrimoniales. J'ai cru simplement faire mon devoir en vous exposant la situation telle qu'elle est. A vous maintenant de juger et d'agir. Mais je crois tout de même que vous vous faites une étrange illusion en vous imaginant que le capitaine Varennes est encore vivant. S'il avait réussi à s'évader, on le saurait...

La jeune fille n'eut pas la force de répondre. Elle se couvrit le visage de ses mains et fondit en larmes.

Hirtzmann, un peu penaud d'avoir provoqué cette crise de désespoir, ne savait quelle attitude garder, lorsque la domestique vint annoncer que M. Fürst était arrivé et attendait au bureau.

Séchant rapidement ses pleurs, Lucie déclara :

—Qu'on le fasse venir ici.

—Pour quoi faire? objecta Hirtzmann.

—Pour avoir avec lui une explication nette et définitive. C'est indispensable.

La domestique était déjà partie; elle ne



tarda pas à revenir avec le jeune banquier munichois.

Assez surpris d'être mis soudain en présence de Mlle Werner, Fürst eut à peine le temps d'esquisser un salut. Déjà, la jeune fille entraînait dans le vif de l'affaire qui la préoccupait.

—Ce n'est sans doute pas moi que vous pensiez trouver ici, monsieur! Mon père, arrêté par un accident de chemin de fer, ne peut se trouver au rendez-vous qu'il vous avait fixé. Mais M. Hirtzmann vient de me mettre au courant de la situation et de la manière dont mon père comptait régler ses comptes avec vous.

—Permettez-moi de vous interrompre, mademoiselle, je ne viens pas ici en ennemi, mais en ami!...

—Moi, monsieur, je ne veux envisager que la question financière. Nous vous devons, paraît-il, un million. Tout ce que nous possédons, tout ce qui est ici est à vous...

—Mais je n'ai pas du tout l'intention mademoiselle, de ruiner M. Werner; je veux, au contraire, l'aider à se relever et à sortir des embarras où des événements imprévus l'ont jeté.

—Je vous remercie de votre générosité, monsieur Fürst, mais je me demande si elle n'est pas intéressée.

Le jeune homme interloqué ne trouva rien à répondre. M. Hirtzmann était également sur des charbons ardents. Il put cependant balbutier:

—J'ai cru pouvoir faire connaître à Mlle Werner les sentiments que vous éprouvez à son égard, car la mort de son fiancé étant maintenant certaine, il m'a semblé qu'elle pouvait faire d'autres projets d'avenir...

—Mon fiancé n'est pas mort, interrompit Lucie; mais, s'il était mort, je resterais fidèle à son souvenir. D'ailleurs, mêm-

me si j'étais libre, je n'accepterais jamais d'alliance avec un ennemi de ma patrie. Vous êtes fixé maintenant, monsieur Fürst.

Robert Fürst était non seulement fixé, mais aussi médusé. La rage au coeur, mais ne trouvant rien à répondre, il allait se retirer sans mot dire, quand M. Hirtzmann vint à son secours.

—Venez avec moi, mon cher ami, murmura-t-il, nous avons besoin de parler affaires.

Ils se dirigèrent vers le bureau de la maison de commerce, suivis de loin par Lucie. Pendant ce temps-là, M. Werner, qu'un train spécial organisé par des moyens de fortune ramenait inopinément, rentrait chez lui par un autre côté. Il se trouva tout à coup face à face avec sa fille.

Oubliant qu'elle avait promis à Hirtzmann de ne pas révéler ce qu'il lui avait confié, Lucie se jeta au cou de son père en pleurant et en criant:

—Père, je sais tout, nous sommes ruinés, tant pis! Envoie-moi de suite chez tante Henriette et remets les clefs à M. Fürst puisque tout lui appartient ici.

Suffoqué d'indignation en voyant que quelqu'un avait brutalement révélé à sa fille ce qu'il voulait lui cacher, Werner se retourna vivement et s'avança, l'air agressif, vers Hirtzmann et Fürst qui, l'ayant entendu, avaient fait volte-face et revenaient à sa rencontre. Mais il n'eut pas la force de parler. S'arrêtant soudain, il pâlit, porta la main à son coeur, chancela et tomba à la renverse sur le sol, avant que les deux hommes eussent eu le temps de se porter à son secours.

Le malheureux était mort, foudroyé par un arrêt du coeur.

Lucie se jeta à genoux auprès de lui, étreignit sa tête dans ses mains, appela au



secours... Puis, voyant que le corps demeurait inerte, elle poussa un cri et s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, elle était étendue sur son lit et Mme Varennes était auprès d'elle, lui prodiguant les consolations et les marques de tendresse.

## V

## SEULE!

Deux heures plus tard, Robert Fürst quittait Colmar, non sans avoir fait toutes ses recommandations à Hirtzmann et non sans avoir pris de concert avec lui les mesures qui leur parurent les plus propres à sauvegarder leurs intérêts personnels.

Mais, tandis qu'il roulait vers Strasbourg, le jeune homme s'abandonnait à des réflexions plutôt pénibles.

“Décidément, j'ai manqué le but que je cherchais à atteindre en ruinant les Werner. Lucie, pauvre, m'échappe, comme Lucie riche, et tout ce que j'ai gagné à tourmenter le père Werner, c'est d'avoir causé sa mort dans des conditions qui m'aliènent définitivement sans doute les sympathies de sa fille.

“Cependant, j'y tiens à cette Lucie qui me repousse, je veux qu'elle soit à moi... Aujourd'hui je n'ai plus rien à craindre de son fiancé, tout prouve qu'il est mort... Mais si elle ne peut plus être à lui, je ne veux pas qu'elle soit à d'autres... J'y veillerai... Hirtzmann y veillera avec moi, car il a intérêt à me ménager...”



Pendant ce temps-là, Lucie, à genoux ou assise au pied du lit sur lequel reposait le corps de M. Werner, s'abîmait dans le plus profond désespoir.

La perte de sa fortune n'était rien. La perte de son père était tout... la perte de ce père si bon, si dévoué, dont elle avait peut-être hâté la fin par son imprudence... Certes, elle se sentait, dans son malheur entourée d'affections bien sincères. Mme Varennes, son amie Emma, la petite Schwartz lui prodiguaient leurs consolations avec une émotion, une tendresse bien réconfortantes.

Cependant, celui qu'elle eût souhaité le plus voir auprès d'elle dans cette circonstance si cruelle, Henri Varennes, n'y était pas... Probablement, d'ailleurs, elle n'aurait plus jamais la joie de le revoir, car sa mort paraissait de plus en plus certaine. Et cela contribuait à rendre encore sa douleur plus profonde, sa solitude plus cruelle...”



Anselme Werner fut conduit à sa dernière demeure le surlendemain de sa mort. Il fut accompagné jusqu'au champ de repos par une foule énorme qui s'apitoya sincèrement sur sa disparition prématurée, sur le malheur de sa fille et se montra, par contre, fort sévère pour les agissements de ceux qui, par leurs manoeuvres tortueuses, avaient tourmenté l'infortuné négociant et hâté sans doute sa fin.

Lucie était si fatiguée qu'elle n'avait pu suivre le convoi. Pendant la douloureuse cérémonie, elle était restée dans sa chambre en compagnie de sa fidèle Emma. Comme Mlle Werner était décidée à quitter Colmar le plus tôt possible, elle avait télégraphié la veille à sa tante Henriette pour lui apprendre d'abord l'horrible nouvelle et la prévenir ensuite qu'elle se disposait à aller la rejoindre à Divion.

La réponse de la vieille demoiselle arriva pendant que les deux jeunes filles



étaient seules. Elle était ainsi conçue :

—“Suis atterrée mort père chéri. Viens me conter ton chagrin, petite Lucie; te donne rendez-vous à Lausanne, pension de famille Cardinet, nous passerons dix ou quinze jours ensemble, mais impossible que tu viennes à Divion. Région en plein centre d'action des deux armées. Tendres baisers de la vieille tante qui t'aime.—Henriette.”

Cette solution ne satisfaisait pas du tout Lucie.

—Non, non, répéta-t-elle d'un ton bien décidé, ce n'est pas en Suisse que je veux aller, c'est à Divion. S'il y a des dangers, tant pis! ou, du moins, tant mieux! Les émotions seront une diversion salutaire à mon chagrin.

Pendant que les deux amies discutaient, sans se convaincre, d'ailleurs, le jeune Charly se présenta pour parler affaires à sa cousine. Emma en profita pour se retirer, afin d'aller, dit-elle, tenir à la place de Mlle Werner le rôle de maîtresse de maison.

—Je suis bien fâché, ma cousine, commença le jeune homme, de venir vous entretenir de questions d'intérêt en un pareil moment. Mais une maison de commerce, surtout lorsqu'elle est dans une situation périlleuse, ne peut pas être laissée à l'abandon. Etant seule héritière de M. Werner, vous avez à prendre immédiatement les mesures indispensables pour sauvegarder l'avenir.

—“M. Hirtzmann, il est vrai, est là pour vous aider de ses conseils—M. Hirtzmann qui est bien décidé, n'en doutez pas, à agir au mieux de vos intérêts, puisqu'ils sont solidaires des siens.

—“Cependant, comme vous êtes résolue à partir au plus vite, vous devez faire choix d'un fondé de pouvoirs pour vous remplacer ici. Nous avons pensé, pour jouer ce

rôle de confiance, au vieux comptable Farny, qui vous est profondément dévoué.

—Je suis toute disposée à prendre Farny, mais j'avais pensé aussi à vous.

—Impossible, ma cousine, je n'ai que dix-neuf ans. Et, d'ailleurs, je pars dans quatre ou cinq jours pour Lyon où je veux m'enrôler dans une des unités de réserve qu'on es ten train d'y former. Mais vous pouvez vous en remettre en toute confiance à l'expérience et au dévouement du brave Farny.

—Oh! je n'en doute pas... Si vous saviez, d'ailleurs, comme ces questions d'intérêt me laissent indifférente!...

—Et de l'argent, cousine, en avez-vous pour partir?

—Non, mais j'ai trente mille francs de titres à la Banque Privée, je m'occuperai dès ce soir de prendre dessus quelques milliers de francs.

—Alors vous êtes bien décidée à partir tout de suite et à rejoindre votre tante en Eure-et-Loir? interrogea le jeune homme.

—Absolument.

—Mais vous allez tomber en pleine bataille... Que deviendrez-vous?

—Peu m'importe! C'est à Divion que je veux aller, car, du moment que je quitte cette maison où le séjour serait vraiment trop triste pour moi, je désire vivre auprès de ma tante et celle-ci ne peut pas quitter pour longtemps la maison dont on lui a confié la garde... Et puis, les femmes n'ont rien à craindre des belligérants, et enfin nous pourrions toujours nous rendre utiles en soignant les blessés.

—Allons, je vois qu'il est inutile de chercher à vous retenir, conclut Charly, je ne peux donc, ma cousine, que vous osuhaitez bonne chance.

—Je vais prier Mme Varennes de m'accompagner jusqu'à Bâle ou même peut-



être jusqu'à Lyon, murmura la jeune fille. Une fois à Lyon, je pourrai, je crois, gagner assez facilement la région du centre.

Jugeant inutile de faire d'autres objections, le jeune homme s'inclina et sortit.

Le lendemain matin, Mme Varennes et Lucie prenaient le train pour Bâle, Genève et Lyon; et quarante-huit heures plus tard, c'est-à-dire dans la matinée du 18 novembre, Mme Varennes rentrait à Colmar après avoir abandonné la jeune fille à Lyon.

Aussitôt après le départ de Mlle Werner, Hirtzmann s'empressa de faire tenir à Robert Fürst un rapport détaillé des événements qui s'étaient passés depuis quatre jours, c'est-à-dire, d'une part, des mesures prises pour assurer la marche de la maison de commerce jusqu'à ce qu'une décision soit arrêtée pour la liquidation, et, d'autre part, de la résolution irrévocable de Lucie de rejoindre sa tante à Divilion en Eure-et-Loir.

Cette lettre étonna d'abord Robert Fürst, qui ne s'attendait pas à trouver tant de fermeté et tant d'énergie chez Mlle Werner, puis, après quelques heures de réflexion, elle lui inspira, à lui aussi, une résolution inattendue. Grâce à la haute situation qu'il occupait dans la Banque, le père de Robert avait de puissantes relations. Il lui suffit de faire, par télégramme, une demande pressante auprès de personnages influents pour que son fils fût changé de corps immédiatement et affecté à la division du général Stolberg, qui était alors chargé du service des reconnaissances dans l'Eure-et-Loir, la Sarthe, le Loir-et-Cher, etc...

Robert Fürst, ravi de sa nouvelle affectation, s'empressa de rejoindre son nouveau corps par chemin de fer. De sorte

que, le 22 novembre, il se trouvait incorporé dans une brigade mixte de cuirassiers et de uhlands qui évoluait dans les plaines de Beauce.



Mme Varennes rentra de son voyage à Lyon sous une impression de profond abattement. Il lui semblait qu'un vide immense s'était creusé soudain autour d'elle, qu'elle était désormais seule au monde, qu'elle n'avait plus rien à attendre de la vie... Elle passa donc ses deux journées du 18 et du 19 novembre dans un **épouvantable marasme**.

Heureusement, la journée du 19 se termina pour elle par la plus grande joie qu'elle pût espérer. Ce fut vers dix heures, on s'en souvient, qu'Henri Varennes arriva chez sa mère. La pauvre femme hésita une seconde à reconnaître son fils avec sa barbe de trois semaines et ses vêtements de paysans. Mais, lorsqu'il lui eut crié: "Embrasse-moi, maman!" elle se jeta dans ses bras en pleurant. Puis, pendant quelques minutes, ils ne songèrent qu'à leur bonheur.

—Nous t'avions cru mort, mon pauvre enfant! ais pourquoi depuis le 28 octobre, n'as-tu plus donné signe de vie?

—J'avais été blessé assez grièvement en cherchant à m'évader... Tiens, tu vois, cette blessure à la nuque... Par bonheur, j'ai été recueilli et fort bien soigné par un excellent médecin des environs de Metz, qui m'a sauvé la vie. Mais, pendant les sept ou huit premiers jours, j'étais trop malade pour pouvoir écrire, et ensuite mon sauveur m'a instamment prié de ne pas commettre l'imprudence de vouloir communiquer avec vous, Par égard pour ce brave homme, j'ai dû me conformer à son désir... Je me tracassais



assez, va, en pensant à tes inquiétudes... Enfin, me voilà, ne parlons plus du passé. Donne-moi maintenant des nouvelles de ma fiancée, de M. Werner.

—Ah! mon pauvre ami! C'est vrai, tu ne sais pas... M. Werner est mort subitement, il y a six jours.

—Mort! M. Werner! Cet homme si solide, si plein de santé morale et physique.

—Depuis trois mois, les soucis l'avaient usé.

—Et Lucie!... Elle est dans la désolation!...

—Lucie a voulu absolument quitter sa maison et rejoindre sa tante à Divion, en Eure-et-Loir.

—Quelle folie! Elle va se trouver en plein dans la bagarre.

—Nous le lui avons tous dit, et sa tante Henriette, la première; elle s'est obstinée. Il faut dire, pour son excuse, que la chère enfant éprouvait l'impérieux besoin de recevoir les consolations de sa bonne tante qui ne peut pas en ce moment quitter la propriété confiée à sa garde. Elle a cru encore, pour une autre raison, ne pas pouvoir rester dans la maison qui lui vient de son père, parce qu'elle est ruinée et qu'elle veut tout abandonner à son créancier, lequel n'est autre que Robert Fürst.

—Celui-ci aurait voulu arranger l'affaire autrement et il a carrément laissé entendre, par la bouche de M. Hirtzmann, qu'il reconnaîtrait comme dot à Lucie la somme qui lui est due par la maison Werner, si Lucie consentait à l'épouser. Je n'ai pas besoin de te dire que ta fiancée a repoussé avec indignation et mépris cette proposition outrageante. La chère petite te restait fidèle envers et contre tout, quoique ton silence prolongé rendit ta mort de plus en plus probable à ses yeux.

—Je suis fier et profondément touché de son attitude, ma chère mère, répondit le capitaine, et j'espère que j'aurai bientôt l'occasion de l'en remercier de vive voix.

—Maintenant que tu connais la situation de fortune de Lucie, continua Mme Varennes, tu verras si tu crois encore pouvoir lui demander de partager ta vie...

—Plus que jamais... si elle y consent. Mais, pour l'instant, j'ai, tu dois le comprendre, d'autres sujets de préoccupation. Tant que la France ne sera pas victorieuse, j'ai le devoir de la défendre... c'est pour cela que j'ai refusé d'accepter la capitulation signée par Bazaine et que j'ai voulu m'évader, au risque d'être tué... Mon intention est de partir demain matin pour gagner la Suisse et de là rentrer en France, où j'irai offrir mes services au général commandant en chef de l'armée de la Loire.

—Ah! mon pauvre enfant, que de dangers tu vas encore courir... surtout pour sortir d'Alsace!

—J'en courrais bien davantage en restant à Colmar... Non, sois tranquille, je ne risque pas grand'chose en passant par le duché de Bade pour entrer en Suisse. Et puis, je suis autorisé, je crois, à compter sur ma bonne étoile qui m'a protégé jusqu'ici d'une façon évidente.

—C'est vrai... Allons, puisque tu es décidé à repartir, je ne puis que te dire : confiance et courage!

Le lendemain matin, vers quatre heures, Henri Varennes quitta Colmar à pied, toujours vêtu en paysan. Le soir, il était à Bâle, d'où il envoya à sa mère un télégramme pour la tranquilliser. Douze heures après, il était à Lyon et, ne pouvant contenir plus longtemps son impatience, il envoyait de cette ville le télégramme suivant :



“Mademoiselle Heintz, château Divion  
Eure-et-Loir

X. P. Terminiers.

“Préparez Lucie, nouvelle son fiancé,  
sain et sauf sera demain quartier général  
Orléans. Espère vous revoir bientôt.

“Capitaine Varennes.”

Puis l'officier se jeta dans le premier train en partance pour le centre lequel train mit près de vingt-quatre heures, en passant par Saint-Germain, Saincaize, Bourges et Virzon pour l'amener à Orléans où il arriva en pleine nuit.

Sans prendre le temps de se reposer, il se fit indiquer aussitôt le chemin qui conduisait au faubourg Saint-Jean et fit à pied dans la neige les trois kilomètres qui le séparaient du quartier général pour venir finalement échouer au poste qui gardait la résidence du général en chef.

Le lendemain, à la première heure, il fut reçu par un aide de camp du général d'Aurette de Paladines qui, par bonheur, le connaissait; car, autrement, Henri n'ayant sur lui aucun papier, aucune pièce officielle, eût été fort en peine de prouver son identité et sa qualité d'officier.

Grâce à cette circonstance, le capitaine Varennes put être aussitôt inscrit sur les contrôles de l'armée, revêtu d'un uniforme neuf et envoyé le jour même au général Chanzy, commandant du seizième corps, qui lui donna une affectation... et le grade de chef d'escadrons.

Henri était ravi. Il allait donc pouvoir de nouveau se battre pour la France et peut-être, par surcroît de bonheur, revoir bientôt sa fiancée.

## VI

### LE CHOC

Après quelques péripéties, d'ailleurs, in-

signifiantes, Lucie était arrivée dans de bonnes conditions au terme de son voyage.

Tante Henriette lui fit le plus tendre accueil, puis les deux femmes se mirent à bavarder; elles avaient tant de choses à se raconter.

Lucie parla longuement des événements tragiques qu'elle venait de traverser, de la mort de son père, de la disparition de son fiancé et à l'évocation de ces souvenirs atroces, ses larmes coulèrent abondamment. Elle expliqua ensuite, mais d'un ton parfaitement indifférent, qu'elle était complètement ruinée et qu'elle avait tenu à quitter Colmar au plus vite, pour pouvoir abandonner aux créanciers, c'est-à-dire aux Fürst tout ce qu'elle possédait.

—Je comprends bien, ma chérie, la pensée qui t'a fait agir, répondit Mlle Heintz, mais en venant ici, tu commets une imprudence grave; car c'est dans ce pays que le choc des deux armées va se produire infailliblement. Du reste, depuis un mois, nous vivons au milieu de la fusillade et de la canonnade; tu as appris par les journaux les combats d'Artenay et d'Orléans, qui ont rendu les Bavares maîtres de la ville, puis la bataille de Coulmiers, la réoccupation d'Orléans par les Français... A l'heure actuelle, les avant-postes français sont cantonnés à Patay, c'est-à-dire au sud et tout près de Divion; et comme les troupes allemandes sont concentrées à très peu de distance de l'autre côté, nous allons être pris entre deux feux. C'est te dire, ma chérie, que j'aimerais mieux te voir ailleurs qu'ici.

—Bah! ne soyez donc pas aussi pessimiste, ma chère tante, nous ne sommes pas plus en danger à Divion qu'ailleurs, allez! la belle affaire quand nous assisterions à une bataille! La seule chose qui



importe, c'est que l'armée française soit victorieuse.

—Sans doute, ma chère amie, mais comme nous ne pouvons rien pour assurer son succès, mieux vaudrait, je crois...

—Pardon, ma tante, nous pourrions toujours soigner les blessés et, à ce seul point de vue, notre présence est utile ici.

Mlle Heintz ne trouva rien pour réfuter cet argument et n'insista pas. Elle n'était pas fâchée d'ailleurs, d'entendre ce langage dans la bouche de sa nièce.

Les jours suivants, malgré les pronostics pessimistes de la vieille demoiselle, la vie des deux femmes se passa sans événements graves. Des bruits sinistres circulaient leur revenaient aux oreilles, on parlait de défaites françaises, on prédisait que les troupes allemandes, bien entraînées, parfaitement disciplinées, auraient facilement raison des troupes françaises, composées d'éléments hétéroclites, souffrant du froid et des maladies... mais elles restaient en dehors de l'action.

Elles ne devaient pas tarder à se trouver en pleine mêlée.

En effet, dans la plaine de Beauce si plate et si nue, les oasis ne sont pas nombreuses. Toute ferme, toute agglomération de maisons, tout bois, sont donc des points d'appui intéressants pour des belligérants.

Le château de Divion et le parc qui l'entoure, situés à la croisée de deux routes importantes, celle de Terminières et celle de Loigny, devaient être l'objet des convoitises des deux partis.

L'aspect général du vieux manoir est celui de toutes les gentilhommières, grisâtres et délabrées, qu'on rencontre assez souvent dans cette région. C'est un bâtiment rectangulaire, élevé seulement d'un étage, surmonté d'un toit pointu mansardé et flanqué de quatre tours, deux carrés

du côté de la route, deux rondes du côté du parc.

Le 26 novembre au matin, comme Mlle Heintz qui s'était, selon son habitude, levée de bonne heure, était en train de donner ses ordres aux domestiques pour la journée, un maréchal des logis et un cavalier du 4e régiment mixte de cavalerie légère pénétrèrent dans la cour du château.

Sautant lestement à terre, le sous-officier abandonna son cheval à l'homme de troupe et vint demander à la servante l'autorisation de monter aux mansardes pour voir ce qui se passait dans la campagne.

Mlle Henriette, qui se trouvait à peu de distance et ayant entendu la question, voulut guider elle-même le maréchal des logis. Tout en grim pant avec lui dans les combles, elle le fit jaser et apprit ainsi qu'il était étudiant en droit et engagé volontaire, mais que son instruction et sa connaissance du cheval lui avaient permis d'obtenir tout de suite un grade. Tout en bavardant, le jeune homme scrutait soigneusement l'horizon avec sa lorgnette et tout à coup il s'écria :

—Oh! les voilà!

—Quoi? fit la vieille demoiselle.

—Les cuirassiers blancs!... Ils débouchent dans le chemin qui conduit à la ferme Vallerand, ils avancent tranquillement au petit pas... J'ai juste le temps de rédiger une note que je vais faire porter par mon chasseur aux francs-tireurs de la Sarthe qui sont cantonnés à Guillonville, pendant que, de mon côté, j'irai rendre compte de ce que j'ai vu au général en chef.

Rapidement il tira de sa sacoche des cartes portant le sceau du général commandant le 16e corps et griffonna quelques lignes à la hâte. Après quoi, remer-



étant Henriette de son obligeance, il redescendit précipitamment, sauta en selle et disparut au tournant de la route, suivi du cavalier qui lui servait d'escorte.

Mais, moins de deux minutes après leur départ, des coups de feu et des cris sauvages retentirent à une faible distance, et presque aussitôt un peloton de cuirassiers blancs apparut dans la cour. Ce peloton faisait partie du même escadron que celui qui arrivait par le chemin de la ferme Vallerand, mais il avait poussé une pointe au sud pour contourner le parc, ce qui avait empêché le maréchal des logis de l'apercevoir.

Les deux chasseurs avaient donc été surpris dès leur sortie du château par ce peloton sur lequel ils étaient tombés à l'improviste. Sommés de se rendre, ils avaient pris le galop, mais aussitôt rattrapés et entourés, ils avaient été sabrés sans pouvoir se défendre. Deux cuirassiers qui avaient mis pied à terre portaient les deux cadavres ensanglantés.

Mlle Heintz qui était sortie en entendant du bruit, poussa devant cette scène d'horreur un cri d'épouvante. Ce cri parvint aux oreilles de Lucie, qui venait de se lever et cherchait sa tante. Elle accourut et se jeta dans les bras de la vieille demoiselle.

Le commandant du peloton de cuirassiers se nommait Gunther. c'était un colosse aux cheveux roux, au teint rose, à la bouche énorme. Il exprima en français le désir d'être conduit dans une salle où il pourrait écrire. Mlle Henriette le conduisit dans une pièce de l'aile droite, au rez-de-chaussée.

Après avoir posé aux deux femmes quelques questions sur leur identité, sur les raisons de leur séjour dans ce château, Gunther fit fouiller les deux cadavres. L'ordre destiné aux francs-tireurs de la

Sarthe qui fut trouvé dans la poche du cavalier l'intéressa fort.

S'adressant en allemand au Feldwebel qui l'accompagnait, Gunther dit :

—Voilà une note qui ordonne aux francs-tireurs de la Sarthe de se retirer; cet ordre est écrit au crayon, passez-moi une gomme, je vais le remplacer par l'ordre de pousser au contraire une reconnaissance jusqu'à Loigny. Nous les pincerons sans difficulté, comme on pince un rat dans une souricière.

“Allez prévenir le petit Bordinsky de revêtir tout de suite un uniforme français, c'est lui qui portera le message à Guillonville.

Mlle Heintz comprenait parfaitement l'allemand. Dès qu'elle eut entendu l'ordre donné par Gunther, elle s'approcha de la cheminée, prit les pincettes et les plongea dans le brasier. On crut qu'elle arrangeait le feu, son geste passa inaperçu, pendant ce temps-là, l'officier avait libellé le nouvel ordre de service qu'il se proposait de faire parvenir aux troupes françaises et l'avait jeté sur la table. A ce moment-là, la vieille demoiselle bondit vers la table, s'empara du papier avant que le sous-officier ait pu l'en empêcher et le jeta dans le brasier. Puis, se retournant vivement, elle fit face avec ses pincettes rougies aux deux cuirassiers qui voulaient se jeter sur elle.

Gunther proféra un terrible juron et, saisissant une potiche, allait la lancer à la tête de la pauvre femme, lorsque Lucie, apparaissant soudain, se précipita dans les bras de sa tante pour lui faire un rempart de son corps.

L'officier s'arrêta et sa colère se répandit en invectives grossières. Puis, sur son ordre, quatre cuirassiers empoignèrent la vieille demoiselle et l'enfermèrent dans la pièce voisine. Lucie voulait suivre sa



tante, mais elle fut séparée d'elle brutalement et, sous la poussée violente d'un des cavaliers, s'en fut tomber sur une chaise.

Gunther allait tourner sa rage contre elle, quand son attention fut attirée au dehors par un grand bruit. C'était le reste du régiment qui arrivait devant le château. Le colonel, qui avait pénétré dans la cour, ne tarda pas à faire son entrée dans le bureau, suivi de plusieurs officiers. Parmi ceux-ci, se trouvait le lieutenant Robert Fürst. En le reconnaissant, Lucie ne put retenir un cri de stupeur. Puis, indifférente à toute autre considération, elle supplia :

— Sauvez ma tante ! Elle est enfermée là, dans cette pièce, on veut la fusiller.

Robert Fürst, la dernière fois qu'il avait vu Mlle Werner, avait été assez rudement malmené par elle. Il éprouva quelque satisfaction de la retrouver dans une attitude suppliante. Néanmoins, son parti fut tout de suite pris. Il s'inclina respectueusement devant la jeune fille, expliqua en quelques mots au colonel comment il la connaissait et exprima vivement le désir que sa prière fut exaucée.

Le colonel était un gentilhomme, faisant la guerre d'une façon toute chevaleresque. Il se fit expliquer rapidement ce qui s'était passé, après quoi il ordonna la liberté à Mlle Heintz, non sans l'avoir complimentée pour son acte de courage.

Mais la pauvre demoiselle avait été tellement bouleversée par cette alerte qu'elle faillit s'évanouir dans les bras de sa nièce et que celle-ci dut la reconduire aussitôt dans sa chambre où elle s'alita.

En sortant du bureau, la jeune fille n'oublia pas, d'ailleurs, d'adresser un gracieux remerciement à Robert Fürst, ce qui plongea ce dernier dans le ravissement.

La joie du jeune lieutenant fut à son comble lorsque le colonel lui dit :

— Vous allez cantonner au château de Divion avec l'escadron d'avant-garde, pendant que les autres escadrons continueront sous mes ordres à avancer dans la direction de Guillonville. Vous resterez ici jusqu'à nouvel ordre.

Dès que le colonel se fût éloigné, Fürst s'occupa donc de son installation. Il prit une chambre au rez-de-chaussée derrière le bureau. Quant à Gunther et à ses hommes, ils occupèrent la ferme entre le château et la route, laissant libre le reste du château pour le cas où un groupe d'officiers supérieurs se présenteraient à l'improviste.

Vers onze heures du matin, Fürst ayant reçu sa cantine qu'un fourgon à bagages lui avait apportée, était en train de procéder tranquillement à son installation, lorsqu'une patrouille qu'il avait envoyée dans la direction de Termiers rentra. Le sous-officier qui commandait le détachement n'avait pas vu de troupes françaises ; par contre, il avait rencontré un télégraphiste qui apportait une dépêche pour Mlle Heintz, château de Divion, et il avait saisi cette dépêche, qui pouvait être intéressante.

Après avoir réfléchi un instant, Fürst se dit que son devoir était, en effet, d'ouvrir cette dépêche. Il mouilla la bande gommée, la décolla et lut :

“ Préparez Lucie nouvelle, son fiancé sain et sauf, sera demain quartier général Orléans. Espère vous revoir bientôt.

“ Capitaine Varennes.”

Un obus éclatant dans la chambre n'aurait pas bouleversé plus violemment le lieutenant Robert Fürst que la lecture de ces quelques mots.



Le capitaine Varennes vivant, c'était l'anéantissement définitif de tous ses rêves à lui, et juste au moment où, après avoir cru longtemps ces rêves irréalisables, il pouvait se croire autorisé par des événements nouveaux à garder quelque espoir...

—Si j'avais prévu ça, bougonna-t-il, je serais resté inflexible devant les supplications de Mlle Lucie, j'aurais conservé l'attitude que j'avais juré de garder, c'est-à-dire celle d'un amoureux éconduit qui se venge... Voyons, que faire maintenant?..."

Après avoir longuement envisagé les différentes solutions qui se présentaient, Fürst finit par conclure qu'il avait encore intérêt à garder l'attitude courtoise et chevaleresque qu'il avait eue le matin.

—Je vais donc, balbutia-t-il en lui-même, remettre ce papier dans l'état où je l'ai reçu et le faire tenir à Mlle Heintz. Seulement, maintenant que je suis prévenu, j'ouvrirai l'oeil et je tâcherai de donner aux événements une tournure favorable à ma cause."

Au moment de refermer la dépêche, Fürst s'avisait d'une chose, c'est que la susdite dépêche était partie de Lyon le 21 novembre et qu'elle avait mis, par conséquent, plus de quatre jours pour parvenir à destination. Mais, dans le désarroi qui régnait partout, ce retard n'était pas trop surprenant.

Lorsque la bande qui refermait le télégramme fut bien recollée—grâce à un pot de colle que l'officier avait eu maintes fois l'occasion d'utiliser dans le service très spécial qu'il remplissait à Strasbourg et qu'il avait eu soin d'emporter dans sa cantine—Robert Fürst envoya son ordonnance à la recherche d'une domestique, avec mission de faire demander

à Mlle Werner si elle voulait bien le recevoir.

Lucie acquiesça aussitôt à ce désir et reçut le lieutenant dans une pièce de l'aile gauche contiguë à la chambre de Mlle Heintz.

—Une de nos patrouilles, dit le jeune homme, vient de saisir cette dépêche, qui est adressée à votre tante, je m'empresse de vous l'apporter.

—Merci mille fois, monsieur, et permettez-moi de profiter de l'occasion pour vous renouveler mes remerciements et ceux de ma tante. Votre généreuse intervention nous a sauvées d'un grand péril.

—J'ai été très heureux, mademoiselle, de vous être utile. Comment va Mlle Heintz?

—Mieux, mais elle est encore bien fatiguée. Si nous étions forcées de quitter Divion, je serais bien embarrassée pour la faire transporter.

—aMis je pense que vous n'aurez pas besoin d'évacuer ce château. Vous pouvez être certaine, en tout cas, que vous y serez en sécurité tant que j'y serai.

Un gracieux sourire remercia cette fois le jeune homme, qui se retira charmé.

Lucie rentra dans la chambre de la vieille demoiselle.

—Une dépêche pour toi, ma tante! dit-elle en tendant le papier.

Mlle Heintz déchira d'une main nerveuse la bande gommée et ne put retenir un cri... un cri de stupeur et de joie.

—C'est d'Henri, lança-t-elle. Il annonce qu'il est bien portant, il espère nous voir bientôt...

La jeune fille l'interrompit.

—Donne, donne vite... je veux voir...

Et lorsqu'elle eut lu les trois lignes de la dépêche, elle se jeta dans les bras de sa bonne tante en pleurant d'émotion, de joie...



Pendant que les deux femmes, profondément bouleversées par la réapparition soudaine et si près d'elles de celui qu'elles avaient cru mort, se livraient à des transports d'allégresse, Robert Fürst, seul dans sa chambre, réfléchissait sur le même sujet et se demandait quel parti les circonstances lui commandaient de prendre.

Il fut dérangé tout à coup dans ses méditations par l'arrivée du lieutenant Gunther, qui, furieux depuis la scène du matin, venait demander compte à son collègue de son étrange attitude.

Cinq minutes d'explications suffirent, d'ailleurs, à dissiper le malentendu; après quoi, les deux lieutenants redevenus les meilleurs amis du monde s'occupèrent de chercher les moyens de jouer quelques bons tours à ces satanés Français qui s'obstinaient à défendre leur pays.

— Nous pourrions, d'abord, proposa Fürst, profiter de la proximité des cantonnements ennemis pour savoir ce qui se passe dans cette cohue qu'ils appellent une armée et qui n'est qu'un ramassis d'éléments hétéroclites...

— J'y songeais, approuva Gunther; si nous pouvions apprendre quelque chose d'intéressant, ça nous ferait bien noter.

— Avez-vous dans votre peloton un homme dégourdi, connaissant parfaitement le français?

— Oui j'ai un Posnanien, nommé Bordinsky, qui est fort intelligent et qui peut remplir tous les rôles qu'on voudra lui confier, car il a déjà été pendant quelque temps au service de la polie. C'est lui que je me proposais d'envoyer à Guillonville, déguisé en soldat français, lorsque s'est produit l'incident que vous connaissez. Il pourrait pénétrer dans les lignes françaises, en se faisant passer comme déserteur,

et que son origine polonaise rend plus vraisemblable.

— Parfait. Voulez-vous faire appeler cet homme ?

Bordinsky était le seul homme de taille moyenne du peloton. Mais tous les colosses qui l'entouraient n'étaient pas, comme intelligence, dignes de dénouer les cordons de ses souliers. Il avait le teint jaunâtre, l'oeil malicieux, la moustache rare et hérissée comme celle d'un chat.

Lorsqu'il apparut, Gunther lui dit :

— Bordinsky, il s'agirait de désertier chez les Français et d'aller chercher dans leurs cantonnements, le plus près possible d'ici, à Patay, par exemple, les renseignements qui pourraient nous être utiles.

— Je suis prêt à tenter l'aventure, répondit le Polonais, mais je désire avoir des ordres précis...

— Attendez, il faut savoir d'abord comment vous pourrez communiquer avec nous... Examinons la carte... Bah! les avant-postes des deux partis ne sont guère qu'à cinq kilomètres les uns des autres, vous n'aurez que cette petite distance à parcourir pour venir nous apporter les résultats de vos investigations.

— Je pourrais, dit le soldat, les yeux fixés sur la carte, venir chaque soir, entre dix heures et minuit, dans ce petit bois qui est à cent mètres de la ferme Tourettes, près de la route de Commiers à Terminiers.

— L'endroit me paraît bien choisi, approuva Fürst; c'est donc entendu, chaque soir entre dix heures et minuit, vous trouverez l'un de nous pour recevoir vos communications. Comme salaire, vous recevrez cent thalers pour la huitaine.

— Vous pouvez partir dès ce soir, ajouta Gunther. Inutile de vous donner d'autres indications. Je sais bien que vous ne



serez pas embarrassé pour vous débrouiller...

Pendant ce temps, Robert Fürst songeait :

—Certainement, le capitaine pressé de se rapprocher de sa fiancée a dû chercher à se faire envoyer aux avant-postes. Bordinsky aura tôt fait de retrouver sa trace. Il ne restera plus alors qu'à l'attirer dans quelque piège pour lui régler définitivement son compte.

Deux heures après, Bordinsky partit à cheval, mais sans autre arme que son sabre, et se dirigea vers Muzelles. Il ne tarda pas à apercevoir les avant-postes français. Il attacha alors son mouchoir au bout de son sabre et l'agita frénétiquement. Les sentinelles lui firent signe de s'approcher.

Bordinsky leur expliqua alors en très bon français qu'il était Polonais, qu'il détestait les Allemands et voulait désert.

On lui enleva son sabre et deux hommes le mirent entre les mains du sergent qui commandait le poste de garde du quartier général.

L'amiral Jauréguiberry, qui commandait la première division du seizième corps, était en train de s'entretenir avec le commandant d'artillerie Henri Varennes, qui lui demandait des ordres pour le cas très probable d'une attaque de l'ennemi, lorsqu'on lui amena le déserteur.

Bordinsky, interrogé sur les raisons qui l'avaient poussé, répondit très clairement, très simplement. Après avoir montré son livret militaire, il déclara qu'il servait l'Allemagne contre son gré et que toutes ses sympathies allaient à la France; il se plaignit de la brutalité de ses chefs et sollicita enfin l'honneur d'être incorporé dans les rangs de l'armée française.

—Nous n'avons aucune garantie de votre sincérité, dit l'amiral; je vais voir cependant si je peux vous donner satisfaction.

Et tandis que les gardes emmenaient le déserteur, il ajouta à voix basse à l'oreille de Varennes :

—Ce gaillard pourrait peut-être nous rendre des services en le surveillant très étroitement. Voulez-vous le prendre avec vous aux avant-postes ?

—Et si je vois que c'est un espion, qu'il a simulé la désertion pour s'introduire dans nos lignes...

—Vous le ferez fusiller.

Varennes s'inclina et sortit.

Quelques minutes plus tard, il retournait à Patay, emmenant avec lui Bordinsky, escorté de quelques cavaliers.

Come il était logé dans une ferme du faubourg du Lièvre d'Or, où étaient déjà cantonnée quelques hommes du 4<sup>e</sup> mixte de cavalerie légère commandés par le brigadier Schultz, Varennes ordonna qu'on fit coucher le déserteur dans une cabane à outils qui était adossée à la petite grange dans laquelle étaient installés les soldats français. Mais, avant de lui permettre d'aller s'étendre sur sa botte de paille, l'officier voulut avoir avec lui un sérieux entretien.

Pressé de questions, le Polonais raconta avec complaisance et avec un luxe de détails qui était peut-être excessif, tout ce qui s'était passé dans la colonne à laquelle il appartenait depuis une quinzaine de jours, sans omettre, bien entendu, les incidents de l'arrivée à Divion, la mort de deux éclaireurs, l'intervention courageuse de Mlle Heintz brûlant le papier que le lieutenant Gunther se disposait à faire porter aux troupes françaises pour les tromper, et enfin la soudaine apparition du lieutenant Robert Fürst,



protégeant lle Heintz contre la colère de Gunther.

Voyant que son récit intéressait vivement son interlocuteur, Bordinsky l'enjoliva tant qu'il put, parla de Mlle Werner et de sa tante en termes attendris, en un mot manoeuvra de son mieux pour capter la confiance du commandant. Après quoi, il s'enhardit jusqu'à faire la proposition suivante :

— Si vous voulez, je pourrai presque chaque jour vous procurer des nouvelles de là-bas ; je n'ai qu'à faire un tour de ce côté chaque soir, je trouverai toujours quelqu'un aux avant-postes... Tenez, c'est justement un compatriote polonien qui est de garde cette nuit sur la route de Gommiers.

Après avoir réfléchi un bon moment, Varennes se décida à laisser le Polonais regagner pendant la nuit les lignes ennemies.

“Pour une fois, pensa-t-il, je ne risque rien... Ensuite, nous verrons.”

Et prenant à part le brigadier Schultz, il lui prescrivit de fermer les yeux sur la fugue du déserteur, auquel il voulait inspirer confiance pour lui soutirer ensuite des renseignements utiles.

Le vieux soldat, esclave de la discipline, s'inclina, mais, en s'éloignant, il bougonna en lui-même :

“Ah ! par exemple, le commandant a là une drôle d'idée ! Mais je vais le tenir à l'œil, le citoyen Bordinsky, et s'il ne file pas droit...”

Varennes se retira aussitôt dans sa chambre. Il était vivement préoccupé de tout ce qu'il venait d'apprendre. Le rôle providentiel joué par Fürst à l'égard de Mlle Heintz et de sa nièce l'intriguait et l'inquiétait tout à la fois. Il se demandait, d'autre part, si ces dames avaient reçu sa dépêche et connaissaient sa pré-

sence dans le pays. Bref, toutes ces questions le tracassaient à un tel point qu'il finit par se dire :

“Pourquoi n'irais-je pas faire une reconnaissance du côté de Divion ?”

Comme il était brisé de fatigue, il se jeta cependant tout habillé sur son lit et s'endormit sans avoir pris de résolution définitive à ce sujet et en s'avouant d'ailleurs, que ses devoirs militaires devaient passer avant ses préoccupations personnelles.

Pendant que le commandant se reposait, Bordinsky, quittant sa botte de paille et sa cabane, franchissait la haie qui séparait le jardin des champs et se glissait dans la direction de Muzelles. Ayant l'habitude des équipées de ce genre, il s'orienta facilement, traversa la ligne des sentinelles sans être signalé et piqua tout droit vers le petit bois où il devait retrouver quelqu'un de son escadron.

C'était le lieutenant Fürst qui l'attendait, seul et sans escorte.

Le Polonais mit rapidement son supérieur au courant des résultats de sa mission, ce qui lui valut les plus chaleureux compliments et parla ensuite avec abondance du commandant Henri Varennes, qui était aux avant-postes et à qui il avait eu tout spécialement affaire.

Cette question parut intéresser Robert Fürst beaucoup plus que les renseignements militaires. Il grogna d'un ton rageur :

“Si ce commandant Henri Varennes est le même que... que j'ai connu avant la guerre et qui s'est évadé après la capitulation de Metz, c'est un officier habile et un ennemi dangereux... j'ai, d'ailleurs, un vieux compte à régler avec lui... Il faut lui tendre un piège et le faire tomber entre nos mains le plus tôt possible, demain, par exemple, car l'occasion favo-



nable ne durera peut-être pas longtemps.

—Voici le moyen que nous pourrions prendre: vous lui ferez croire que nous devons évacuer Divion et les positions environnantes dans la nuit du 28 au 29 pour nous replier en arrière, en attendant la concentration de nos troupes. Pour le convaincre voici un papier officiel qui indique les détails de notre retraite. Il est probable que le commandant sera aussitôt tenté de faire une reconnaissance dans cette direction, ce qui est, d'ailleurs, dans son rôle, puisqu'on l'a placé aux avant-postes pour cela."

—Il sera d'autant plus tenté de venir ajouta Bordinsky, qu'il s'intéresse beaucoup aux dames du château.

—Ah! vraiment? fit Robert Fürst d'un air surpris. Alors, évidemment, il n'hésitera pas... Eh bien, il faudra indiquer le chemin pour qu'il ne se trompe pas. Qu'il prenne la route qui passe entre Gommiers Faverolles et qui traverse le petit bois qu'on aperçoit du château. Gunther sera embusqué dans ce bois avec ses cavaliers, demain soir, à partir de huit heures. Faites tout votre possible pour y amener le commandant Varennes.

—Comptez sur moi, mon lieutenant, je ferai de mon mieux.

Bordinsky regagna sa cabane vers deux heures du matin sans le moindre incident. Et le lendemain matin il apporta au commandant Varennes les renseignements qu'il avait soi-disant reçus pendant la nuit de son ami le Posnanien.

Varennes fut enchanté d'apprendre que les dames du château se portaient aussi bien que possible et parut surtout ravi de savoir qu'elles allaient être, le soir même, débarrassées de la présence des troupes allemandes.

Cela le confirmait dans le projet qu'il

avait ébauché la veille, de faire une reconnaissance de ce côté-là. Il exprima ce désir tout haut devant Bordinsky qui approuva aussitôt.

—C'est bien facile, vous n'avez qu'à suivre la route qui passe entre Bommiers et Faverolles et qui traverse le petit bois qu'on aperçoit du château... Et vous serez bien tranquille, car, à partir de ce soir huit heures, il n'y aura plus un Allemand dans cette région-là.

Malgré les conseils du déserteur, Varennes restait encore indécis, lorsqu'un ordre du jour du quartier général ramena son esprit vers d'autres préoccupations. L'amiral Jauréguiberry faisait savoir au commandant que, sur l'ordre du général Chanzy, il venait d'envoyer le 3e bataillon de chasseurs à pied à Tournois pour appuyer la cavalerie de la brigade Digeard. Les francs-tireurs de la Gironde venaient d'être obligés de capituler à Varize, ceux de Lipowsky étaient en pleine déroute. Le commandant devait se rendre d'urgence à Tournois avec une batterie pour soutenir les troupes engagées.

Varennes partit aussitôt, mais il arriva trop tard pour prendre part à l'action. L'engagement avait été très vif et avait duré longtemps entre cavaliers français et allemands. Cependant, les chasseurs à pied embusqués dans les jardins avaient ouvert un feu meurtrier sur les uhlands et les cuirassiers blancs et avaient finalement contraint ceux-ci à prendre la fuite.

Varennes rentra néanmoins fort tard à Patay. Il reconduisit lui-même son cheval à l'écurie et appela le brigadier Schultz.

—Mon cheval est fourbu, dit-il, je voudrais bien cependant sortir encore ce soir.

—Dame! mon commandant, je ne vous



offrira pas le mien, nous avons fait une telle randonnée, qu'il est éreinté aussi... Vous pourriez prendre celui du Polonais, il ne fait rien depuis hier, il ne doit pas être fatigué. Mais, avez-vous quelqu'un pour vous accompagner, mon commandant?

—C'est inutile, je n'ai besoin de personne, je vais reconnaître un terrain que nos ennemis ont évacué ce soir même, je n'ai donc rien à craindre.

—Qu'est-ce qui vous a dit que la région de Gommiers, Faverolles, Divion était évacuée par l'ennemi? Le Polonais peut-être?

—Justement.

—Mon commandant, à votre place, je me déferais.

—Bah! Bah! Il ne faut pas non plus voir des complots partout, Bordinsky me paraît sincère dans son désir de nous servir.

—Je n'ai pas la même impression que vous, mon commandant. Vous avez autorisé hier ce déserteur à retourner chez ses compatriotes, je parie qu'il recommencera ce soir.

—Il est facile de s'assurer s'il s'y prépare.

—Bien sûr... Je vais jeter un coup d'oeil dans sa cabane.

Le brigadier ouvrit la porte. Bordinsky ronflait sur sa paille.

Schultz rejoignit l'officier.

—C'est moi qui ai tort, dit-il; le gailard est là, il dort à poings fermés.

—Alors, je pars, conclut Varennes.

Et enfourchant le cheval du cuirassier blanc, que son ordonnance lui amenait, il partit au pas dans la direction de Muzelles.

Schultz prit alors deux chasseurs et les plaça en faction auprès de la cabane du déserteur, avec ordre de contrôler tou-

tes les demi-heures la présence du Polonais.

Au premier contrôle, ils constatèrent, en ouvrant la porte, que Bordinsky avait disparu.

—Ah! la crapule! il a fait semblant de dormir... mais nous allons voir... A cheval, camarades! C'est un guet-apens. Rattrapons l'espion et sauvons le commandant.

Pendant ce temps-là, Varennes avait franchi sans encombre la distance qui séparait les lignes françaises de Faverolles et, laissant ce village sur sa droite, était déjà à une faible distance du bois que traverse la route avant d'arriver à Divion.

Son coeur battait violemment.

Tout à coup, son cheval gagna à la main, puis se mit à hennir... De nombreux hennissements partant du bois lui répondirent aussitôt.

Pas de doute possible: l'ennemi était là...

Varennes essaya de faire faire demi-tour à la bête, mais celle-ci devint subitement rétive. Immédiatement, la fusillade crépita... des balles sifflèrent à ses oreilles. La situation était critique.

Rassemblant toute son énergie, le commandant parvint enfin, à force de le cribler de coups d'épéon, à avoir raison de la résistance de son cheval, qui se décida à partir au galop à travers champ.

Les cavaliers esquissèrent un simulacre de poursuite, mais celle-ci ne pouvait pas durer longtemps dans l'obscurité. Après avoir parcouru cinq cents mètres, Varennes n'avait plus personne à ses trousses. Il était sauvé..

Quelques minutes plus tard, il se trouvait nez à nez avec trois cavaliers français, dont le brigadier Schultz.

—Ah! mon commandant, je vous avais



bien dit que ce Polonais était un traître, une crapule, s'écria le vieux soldat.

—C'est vrai... car c'est lui, je suppose, qui a préparé ce guet-apens...

—C'est lui sûrement; il a déguerpi moins de trois minutes après votre départ... mais j'ai envoyé des camarades à sa poursuite et, si on le rattrape, son affaire est claire.

Le commandant et sa petite escorte avaient à peine réintégré le cantonnement que les autres cavaliers rentrèrent à leur tour, ramenant le déserteur, qui marchait, l'air piteux, entre deux chevaux, les mains liées derrière le dos et la taille entourée d'une grosse corde dont ses gardiens tenaient les bouts.      à

—Pourquoi m'avez-vous trahi, Bordinsky? demanda Varennes; je n'avais eu pour vous que de bons procédés.

Pas de réponse.

—Vous savez ce qui vous attend? Demain, conseil de guerre... après-demain matin, le poteau...

Le Polonais hocha la tête d'un air indifférent et se laissa conduire docilement dans sa cabane, à la porte de laquelle un factionnaire fut placé, bien qu'on eût pris soin de lui lier solidement les pieds et les mains.

Le lendemain, Bordinsky fut conduit au quartier général à Lignerolles, Varennes s'y rendit en même temps et expliqua au chef de corps ce qui s'était passé.

—J'avais cru bien faire en l'autorisant, avant-hier soir, à retourner dans les lignes ennemies, dans l'espoir qu'il me rapporterait des renseignements utiles. Il est revenu, en effet, et m'a fait part d'une décision fort importante, prise par nos ennemis, à savoir que l'avant-garde allemande devait, dans la soirée du 28, abandonner Gommiers, Faverolles, Divion, etc... Ce mouvement, qui était de

nature à modifier notre plan d'attaque, était trop important pour que je n'eusse pas aussitôt le désir de le vérifier moi-même. Hier soir donc, je suis parti seul, pour voir si nos ennemis avaient bien réellement évacué la région que je viens d'indiquer, et j'ai failli apprendre à mes dépens que le renseignement apporté par Bordinsky était faux. Le gaillard avait tout simplement cherché, en me racontant cette histoire, à me faire tomber dans une embuscade... Je l'ai, ma foi, échappé belle!... Et ce qui prouve bien que le guet-apens dont j'ai failli être victime est bien le résultat des manoeuvres du Polonais, c'est qu'il a pris la fuite pour aller retrouver ses camarades aussitôt que j'ai été parti dans la direction de Muzelles...

Après avoir réfléchi une minute, l'amiral Jauréguiberry conclut:

—Le cas de cet individu me paraît très clair; je vais le soumettre néanmoins à la Cour Martiale, mais sa décision n'est pas douteuse.

Deux heures plus tard, le sort de Bordinsky était, en effet, réglé comme l'avait prévu l'amiral. Reconnu coupable à l'unanimité, le Polonais était condamné à mort. La sentence devait être exécutée le lendemain matin.

Lorsqu'il connut la décision des juges militaires, Varennes demanda une nouvelle audience à l'amiral et sollicita la permission de ramener le condamné avec lui aux avant-postes.

—Je suis convaincu, dit-il, que cet individu, qui est beaucoup plus policier que soldat, n'a pas raconté tout ce qu'il sait des projets de nos ennemis. Je veux profiter de l'émotion que ne peut manquer de l'étreindre à l'approche de la mort pour le confesser. Voulez-vous m'autoriser à faire une tentative dans ce sens?

—Volontiers, et si vous pouvez obtenir



quelque chose, tant mieux!... Tenez-moi au courant.\*

Le soir, à sept heures, le commandant alla trouver dans sa cabane le Polonais, qui était toujours ficéel comme un saucisson sur sa botte de paille et, néanmoins, gardé à vue par un factionnaire.

—Pourquoi as-tu voulu me faire assassiner? demanda-t-il.

—A quoi bon discuter, puisque je vais mourir?

—Et si je te garantissais que tu auras la vie sauve, consentirais-tu à parler?

—Peut-être, mais comment serait-je sûr que vous tiendrez vos promesses... en admettant que vous puissiez les tenir?

—La seule garantie que je puisse t'offrir, c'est ma parole... ma parole d'honneur.

Bordinsky réfléchit un instant.

—Après tout, reprit-il, je ne risque pas grand'chose à accepter le marché.

—Parfait... explique-toi donc.

—Eh bien, voilà, c'est le lieutenant Fürst qui m'a envoyé ici et qui a organisé toute cette affaire avec son collègue Gunther. Il a raconté que vous étiez un ennemi dangereux, et qu'il rendrait service à sa patrie en vous faisant disparaître. Mais je crois qu'il avait une autre raison, que je ne distingue pas bien...

—Ah! Ah!... une raison personnelle...

—Oh! oui, tout à fait personnelle... il a même dit qu'il avait un vieux compte à régler avec vous.

—Bon, nous voilà sur la voie... Voyons, son animosité contre moi ne proviendrait-elle pas de ce que je... connais les dames qui habitent en ce moment le château de Divion?...

—C'est bien possible, balbutia Bordinsky en prenant un air nigaud.

—Quelle est l'attitude du lieutenant Fürst envers ces dames?

—Il les traite avec beaucoup d'égards, surtout la jeune... qui lui plaît, je crois, énormément...

Le commandant sentit son coeur battre violemment. Faisant un effort pour maîtriser son émotion, il reprit:

—Je t'ai promis de te sauver la vie, si tu me disais franchement pourquoi tu m'as trahi. Tu m'affirmes que tu n'étais que l'instrument de tes chefs, lesquels avaient préparé ce complot contre moi. En parlant ainsi, je crois que tu es sincère. Je n'ai donc plus qu'à tenir ma parole. Je vais te faire évader... Seulement, je te confierai en revanche une mission délicate, celle de veiller sur les dames du château que je crois exposées aux plus grands dangers du moment qu'elles sont à la merci du lieutenant Fürst.

—Tu vas sans doute trouver extraordinaire que je confie une pareille mission, alors que j'ai tout lieu de te croire dévoué à tes chefs... Mais... je m'imagine aussi que tu auras quelque reconnaissance envers celui qui te sauve la vie.

Le déserteur paraissait ému. Il répondit avec élan:

—Mon commandant, vous faites en ce moment pour moi une chose... que mes chefs n'ont jamais faite. Ce n'est donc pas à eux que mon dévouement est acquis désormais, mais à vous... Vous ne me croirez peut-être pas, puisque je vous ai trompé une fois... Cependant, je suis sincère, je vous le jure, oui, bien sincère... Du reste, vous pourrez bientôt sans doute me juger à mes actes, car je pense que des événements graves se préparent et que les dames du château vont avoir de rudes épreuves à traverser... Eh bien, j'en fais le serment, si quelqu'un voulait porter la main sur elles, il devra me passer sur le corps avant de les atteindre.

—Je te crois, dit Varennets, après un



instant de réflexion.

Puis, ayant dénoué la corde qui lait les mains du prisonnier, l'officier ajouta :

—Tu useras la corde sur cette bêche pour faire croire que tu t'es délivré toi-même.

—Bien sûr, mon commandant, mais ce n'est pas tout d'être débarrassé de cette ficelle... Et le factionnaire ?

—Au moment de la relève des sentinelles, il y aura un moment de répit... dont tu n'auras qu'à profiter.

—Merci, mon commandant... Et qu'est-ce que je devrai dire de votre part à la demoiselle du château ?

—Tu lui diras que nous allons faire tout notre possible pour la délivrer. Mais, si nous échouons, si les troupes françaises ne parviennent pas à refouler les troupes allemandes et à s'emparer de Divion, tu lui conseilleras de ma part de gagner quelque grande ville occupée par l'ennemi, et de ne pas chercher à traverser les lignes allemandes : c'est trop dangereux.

—Bien, mon commandant.

—Enfin, pour que Mlle Werner sache bien que tu lui parles en mon nom, tu lui remettras ceci.

Et le commandant détacha de sa chaîne de montre une griffe de tigre montée sur platine qu'il tendit à Bordinsky.

—Vous pouvez être tranquille mon commandant, je ferai la commission dès mon arrivée au château.

—Maintenant, je n'ai plus qu'à te souhaiter... bon voyage, conclut l'officier. Il est bien entendu, d'ailleurs, que, si tu apprenais cette nuit quelque décision importante sur la marche des troupes allemandes, tu me la signalerais immédiatement pas tous les moyens que tu pourrais trouver.

Henri Varennes s'éloigna et rentra dans la ferme.

Le brigadier Schultz était en train de fumer sa pipe au coin de la cheminée, l'officier l'emmena dans sa chambre et lui dit :

—Mon brave Schultz, il faut que le Polonais s'évade ce soir.

—Vous n'y pensez pas, mon commandant, ce serait un crime de laisser échapper cette crapule et ce serait une vraie trahison de faciliter sa fuite.

—Mon ami, j'ai des raisons spéciales de déserteur cette évasion... des raisons que les Cours Martiales ne peuvent pas comprendre. Tu m'aideras, j'espère, à réaliser ce souhait... Je me suis trompé, il est vrai, une première fois en mettant ma confiance dans cet espion, mais je suis persuadé qu'aujourd'hui, en lui sauvant la vie, je me ferai pas une mauvaise affaire.

—Qu'espérez-vous donc, mon commandant ?

—J'espère, je suis même convaincu que, par reconnaissance, il nous mettra au courant de ce que préparent nos ennemis.

Schultz secoua la tête d'un air incrédule.

—Enfin, je veux bien vous faire plaisir, mâchonna-t-il, mais je crois que nous travaillons en ce moment pour le roi de Prusse.

## VII

### LES DERNIERES CARTOUCHES

Pendant que Gunther et ses cavaliers, qui croyaient si bien pincer le commandant Varennes dans le piège tendu par Bordinsky, en étaient tout simplement pour leur peine, Robert Fürst, tranquillement installé au château dans la pièce qui lui servait de bureau, escomptait déjà les résultats de cette chevaleresque expédi-



tion.

—“Je vais donc être débarrassé définitivement et sans m'être compromis le moins du monde de ce rival exécré qui est le principal, je peux même dire le seul obstacle à mon bonheur. Car, il n'y a pas à le nier, Lucie est tout à fait gentille pour moi, et je suis sûr que, si son fiancé avait disparu, elle accepterait volontiers d'être ma femme.”

Un bruit de chevaux dans la cour interrompit ces réflexions et, quelques secondes après, Gunther entra dans le bureau. Il était d'une humeur de chien.

—L'affaire est manquée, grogna-t-il, ton satané Français s'est moqué de nous.

—Comment! Vous l'avez laissé échapper?...

—Tout simplement; et je te garantis que je ne me laisserai plus embarquer dans des aventures de ce genre.

—Il faut que vous ayez été d'une maladresse inouïe...

—Ne te fâche pas, mon vieux Gunther, on sait que tu es un brave!... Tiens, puisque tu es gelé, nous allons siffler cette bouteille de Porto, ça te réchauffera.

Fürst remplit deux verres, en saisit un qu'il choqua contre l'autre en disant: “Je bois à la victoire de l'armée allemande”, et en vida le contenu d'un trait.

—Moi, dit Gunther, je bois à tes amours.

—Quelles amours?

—Allons donc! T'imagines-tu que je n'ai pas vu que tu faisais les yeux doux à Mlle Lucie Werner et que c'est uniquement par égard pour cette jeune et séduisante personne que tu as pris l'autre jour, la défense de la vieille!... C'est, d'ailleurs, pour cette raison que je t'ai pardonné de m'avoir contrecarré... Autrement...

—Voyons! je connais ces dames depuis longtemps. Il m'était impossible de ne pas

leur témoigner quelques égards.

—Bah! En guerre, la galanterie n'existe plus. Si tu n'avais pas tenu à te faire bien voir de la petite, tu m'aurais facilement abandonné la vieille, qui, d'ailleurs, pour ce qu'elle avait fait, méritait parfaitement d'être fusillée... Enfin, n'en parlons plus! c'est de l'histoire ancienne...

—Soit! n'en parlons plus! répéta Fürst d'un air indifférent.

Après un court silence le banquier munoichois reprit:

—Et Bordinsky, tu ne l'as pas revu?

—Non.

—C'est bizarre. Cependant, après avoir préparé ce guet-apens qui a si mal réussi, il a dû chercher à se défilier, car il savait bien ce qui l'attendait.

—Peut-être n'a-t-il pas pu échapper.

—C'est possible... Ma foi, tant pis pour lui! Si on le fusille, je m'en moque... Et toi?

—Moi, complètement... répondit Gunther. Là-dessus, mon vieux, je vais me coucher. Bonne nuit.

—Tu peux dire: “Bonne nuit”, car c'est bien la dernière nuit agréable que nous passons ici. Demain soir, en effet, nous serons débordés, inondés, il y aura au moins une brigade campée à Divon et aux alentours, nous serons forcés de donner nos lits aux grands chefs.

—Hé! oui, et de nous contenter d'une botte de paille. Que veux-tu? A la guerre comme à la guerre?

Gunther disparut et Fürst resta seul, les pieds sur les chenets, à considérer d'un oeil morne les flammes qui pétillaient dans l'âtre.

Il était triste, profondément triste, car il sentait que les événements tournaient contre lui, que l'idéal qu'il rêvait fuyait pour toujours devant lui.

“Lucie, très probablement, ne se mon-



trait aimable envers lui que parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, mais, si elle avait été libre... Varennes dont il croyait si bien se débarrasser lui échappait.

«Rien ne pouvait donc plus, à moins qu'une balle dans les combats n'y mit obstacle, rien ne pouvait plus, désormais, empêcher les deux fiancés de se réunir, d'être heureux...

«Tout ce qu'il avait fait, lui, Fürst, pour que cette éventualité ne pût pas se produire, ne servirait donc à rien... Ce serait en vain qu'il aurait ruiné le père Werner pour que la fille fût à sa merci, ce serait en vain qu'il aurait tenté de supprimer son rival, en vain qu'il aurait sauvé la vie de la tante Henriette, qui méritait cependant une punition exemplaire, en vain qu'il aurait comblé Lucie d'amabilités et de prévenances... Tout cela serait peine perdue... Mlle Lucie, dont l'amour se serait accru de toutes les difficultés accumulées, épouserait Henri Varennes et coulerait des jours heureux...

«Non, cela ne pouvait pas être, cela ne serait pas... Robert Fürst, habitué à dominer, à vaincre tous les obstacles, ne pouvait pas accepter une telle déchéance... Il lutterait jusqu'à la dernière minute et, s'il fallait un crime pour empêcher ce dénouement, il irait jusque-là... Au moins Lucie ne pouvant être à lui ne serait à personne.

Après avoir médité longtemps sur ce thème douloureux, Fürst finit par se coucher, mais il dormit fort mal, hanté par de cruels cauchemars.



Le lendemain, le château de Divion était envahi par une nuée de grands chefs, selon l'expression de Robert Fürst, et les

simples lieutenants durent émigrer dans les étables ou dans les greniers.

Mlle Heintz et Lucie quittèrent également le château pour s'établir ailleurs, non pas que les grands chefs aient exigé qu'elles cédassent leurs chambres, mais elles estimèrent être mieux en sûreté et "mieux chez elles" dans deux petites pièces qui étaient situées au-dessus de la grange et qui servaient autrefois à loger le cocher.

A vrai dire, cette décision leur fut suggérée par Fürst qui, sous prétexte de ménager leur tranquillité et d'assurer leur sécurité, leur conseilla vivement de déménager.

—C'est dans cette grange qu'on va installer l'ambulance, leur dit-il. vous serez donc en sûreté dans ce bâtiment mieux que partout ailleurs, puisque vous serez protégée par la Croix-Rouge.

Le banquier munichois était-il sincère en parlant ainsi, ou bien ses conseils étaient-ils intéressés ? Désirait-il réellement être utile aux deux femmes, ou bien pensait-il les avoir ainsi mieux à sa merci pour l'exécution de ses sinistres projets ? Mystère...

En tous cas, la grange, à l'instigation de Fürst, fut bien effectivement désignée par le commandant en chef pour servir d'ambulance. Le prétexte invoqué par le jeune homme était donc au moins légitimé.

Tous ces préparatifs furent terminés dans l'après-midi du 30 novembre.

Le soir de ce même jour, vers onze heures, la ferme et le château reposaient dans le silence, lorsqu'un cuirassier blanc, sans arme, se présenta au poste qui gardait l'entrée de la cour. Le factionnaire, qui le connaissait, l'avait laissé passer.

—Ah ! Bordinsky, s'écria le brigadier, d'où sors-tu, mon vieux, depuis trois jours



qu'on ne t'a pas vu?... Les camarades commençaient à croire et à dire que tu étais déserteur...

—Je suis allé tout simplement voir ce qui se passait chez les Français. Cette nuit, j'ai filé... avec de bons renseignements... Je voudrais voir les chefs.

—Oh! les lieutenants roupillent. Il n'y a que le général qui travaille encore dans le bureau.

—Celui-là, je ne tiens pas à le voir, murmura Bordinsky après une minute de réflexion, il faudrait que je lui donne trop d'explications... Eh! bien, puisque les lieutenants dorment, j'attendrai demain... Seulement, je voudrais bien manger, car je n'ai rien avalé depuis ce matin.

—Tu penses, mon vieux, qu'il n'y a rien à manger ici... Mais tu pourrais peut-être t'adresser aux domestiques du château, elles ont fait ce soir le dîner des officiers, il doit leur rester des victuailles; comme tu parles bien le français et que tu es un aimable garçon, tu leur tireras probablement quelque chose.

—Elles ne sont pas encore couchées?

—Non, tu vois, il y a de la lumière dans la cuisine.

—J'y vais... A bientôt, les amis! Je reviendrai coucher par ici, il y a bien quelque botte de paille disponible.

—Oui, oui, on s'arrangera toujours.

Bordinsky se dirigea vers la cuisine, dont il parvint difficilement à se faire ouvrir la porte, car les deux bonnes, persuadées qu'il était envoyé par un chef, n'osèrent pas lui refuser.

—Mademoiselle, dit le cuirassier en s'adressant à celle qui lui parut avoir le plus d'années et d'autorité, j'ai une faim de loup, et je vous serais infiniment reconnaissant si vous vouliez bien me donner quelque chose à dévorer... Il faut

vous dire que je viens de loin—j'étais prisonnier des Français—et j'ai dû courir beaucoup pour leur échapper. Enfin, me voilà... très érotté et à peu près fourbu, mais content tout de même...

—Vous n'êtes pourtant pas Français pour parler notre langue aussi bien que ça, interrompit Julia, la femme de chambre.

—Non, mademoiselle, je suis Polonais, mais j'ai beaucoup voyagé dans ma jeunesse et j'ai appris le français tout gosse.

—C'est donc ça, fit la cuisinière. Allez, pour vous récompenser de nous parler si gentiment, je vais vous donner un morceau de jambon et du fromage; ça vous va-t-il?

—Oui, oui, tout me va.

Lorsque Bordinsky eut avalé son jambon et commença à être moins affamé, il dit en s'adressant à la femme de chambre:

—Est-ce que la demoiselle est couchée?

—De qui voulez-vous parler? De mademoiselle Lucie?

—Oui, je crois que c'est bien cela son nom... Lucie... Werner, n'est-ce pas?

—Parfaitement.

—Eh bien, est-elle couchée?

—Je ne pense pas. Elle veille généralement très tard en lisant auprès de sa tante. Pourquoi?... Que lui voulez-vous?

—Je voudrais lui parler.

—A cette heure! A quoi pensez-vous donc?

—Demandez-lui toujours si elle veut me recevoir.

—Je ne peux pas sans savoir...

—S'il m'était possible de vous charger de la commission, je ne vous prierais pas de demander audience à Mlle Lucie elle-même.

—Enfin, je ne m'explique pas pour-



quoi cette idée saugrenue vous a tout d'un coup passé par la tête...

—Ce n'est pas une idée saugrenue, mademoiselle Julia... Tenez, vous allez voir.

Le cuirassier tira de sa poche une petite amulette, une griffe de tigre montée sur platine, et la tendit à la femme de chambre.

—Prenez cela, dit-il, portez-le à Mlle Lucie et demandez-lui si elle veut recevoir celui qui vous a remis cet objet... Vous verrez...

Julia hésitait encore. Elle consulta du regard la cuisinière qui opina :

—Bah! tu ne risques pas grand'chose à essayer.

La jeune fille parut se décider. Le cuirassier ajouta :

—Autant que possible, ne donnez pas cela à votre demoiselle devant sa tante, c'est inutile de causer des émotions à la vieille.

Julia s'éclipsa, tandis que Bordinsky achevait son repas. Elle revint au bout de quelques minutes. Son attitude était toute différente.

— Vous avez raison, murmura-t-elle, mademoiselle vous attend.

—Où?

—Ici, dans la petite pièce qui précède la cuisine. Là-bas, Mlle Heintz aurait entendu.

Le cuirassier se leva, pénétra dans la pièce qu'on lui désignait et en referma soigneusement la porte sur lui. Lucie l'attendait, anxieuse.

—Vous comprenez pourquoi je referme la porte, mademoiselle, dit le Polonais, j'aime autant que personne ne nous entende.

—Oui, oui, je comprends, mais la porte ne suffirait pas, vous parlerez tout bas.

—C'était dans mes intentions, car je vous prie de croire que, si l'un de mes

chefs rôdait par hasard par ici et entendait ce que je vais vous dire, ma peau ne vaudrait pas cher.

—Vous m'effrayez, murmura Lucie, enfin allez...

—Je n'ai pas besoin de vous dire, mademoiselle que le bijou que je vous ai fait tenir m'a été remis par le commandant Varennes.

—Je le pensais bien, fit la jeune fille toute frémissante, mais alors, où est-il? Prisonnier peut-être?... Pour que vous l'ayez vu, que vous lui ayez parlé?...

—Pas du tout, c'est moi, au contraire, qui étias, il y a quelques heures encore, le prisonnier du commandant Varennes, c'est lui qui m'a fait évader afin que je puisse venir vous dire qu'il ferait tout au monde pour vous rejoindre et vous délivrer le plus tôt possible, afin que je puisse vous transmettre ses recommandations au cas où le sort des armes ne lui permettrait pas de réaliser son premier projet. Le commandant vous conseille, dans ce dernier cas, de vous retirer dans une ville occupée par les troupes allemandes et de ne pas chercher à traverser les lignes allemandes, c'est trop dangereux.

—Bien, bien, nous verrons cela plus tard, si l'éventualité se produit.

—Ce n'est pas tout ce que j'ai à vous dire, continua le cuirassier. Je dois vous avouer que j'avais été envoyé dans les lignes françaises par les lieutenants Fürst et Gunther pour espionner d'abord, en me donnant comme déserteur, et pour attirer ensuite dans un piège le commandant Varennes.

—C'est M. Fürst qui a eu cette idée, j'en suis sûre... Oh! le monstre!...

—Plus bas, mademoiselle! S'il nous entendait...

—Oui, oui, allez, allez vite...

—Par bonheur, le commandant Varen-



nes a échappé à l'embuscade dans laquelle il devait mourir sans gloire. Mais moi, je m'ai pas pu échapper aux cavaliers français qu'on a lancés à ma poursuite et j'ai été condamné à mort. C'est alors que le commandant m'a fait grâce de la vie pour que je puisse vous apporter son souvenir et ses conseils et aussi vous défendre contre les manoeuvres de vos ennemis.

—J'ai donc des ennemis ici.

—Peut-être... En tout cas, mademoiselle, j'ai promis au commandant de me conformer strictement aux instructions qu'il me donnait, je tiendrai ma promesse, quoi qu'il puisse advenir. D'ailleurs, je veux prouver encore autrement à M. Varennes la reconnaissance que je lui dois. Mais ceci ne vous intéresse pas. Au surplus, je ne peux rien vous expliquer... Silence sur tout cela... Laissez-moi faire...

—Je veux bien vous laisser faire et j'estime qu'après les marques de loyauté que vous venez de me donner, je dois avoir toute confiance en vous. Mais j'avoue que vos phrases mystérieuses m'inspirent tout de même quelque inquiétude.

—Soyez sans crainte, je veillerai... C'est tout ce que je peux vous dire pour le moment.

—Merci, je vais tâcher de prendre patience en attendant les graves événements que vous me faites prévoir.



Le 1er décembre, vers neuf heures du matin, les troupes françaises quittèrent les positions qu'elles occupaient sur la route d'Orléans à Châteaudun et s'avancèrent vers le nord en prenant pour objectifs Guillonville sur la gauche, Rouvray et Terminiers sur la droite.

A trois heures, Guillonville et Gommiers

étaient aux mains des Français. En même temps, la cavalerie réussissait sur la droite à pénétrer dans Faverolles, malgré la mitraille qui pleuvait sur elle, et ouvrait le chemin à la brigade Bourdillon, entre Divion et Faverolles, tandis qu'un bataillon du 39e de marche, le 3e chasseurs à pied et deux batteries précipitaient l'attaque de la position centrale de Divion.

L'action était ainsi engagée de toutes parts avec un ensemble très satisfaisant; la fusillade et la canonnade crépitaient sans relâche sur toute la ligne.

Cependant le jour baissait. Pour pouvoir obtenir un résultat pratique, il fallait en finir.

C'est alors que l'amiral Jauréguiberry, commandant la première division, réunit au bataillon de marche et aux chasseurs à pied les mobiles de la Sarthe et se porta au pas de course sur le parc de Divion, où il pénétra, en repoussant l'ennemi à la baïonnette.

Pendant ce temps-là, le commandant Varennes, qui avait vivement porté ses pièces sur la route de Nonneville, canardait les Bavarois qui fuyaient dans cette direction.

Pendant que l'amiral, à la tête des chasseurs et des mobiles qu'il avait si vaillamment enlevés, pénétrait dans le parc par le sud-est, le commandant y pénétrait par l'ouest. Une trentaine de Bavarois, dont quatre officiers, pris entre deux feux, furent obligés de se rendre.

Puis, Varennes qui, grâce à un message que Bordinsky lui avait fait tenir le matin, savait que Mlle Heintz et Lucie étaient logés dans la grange, sous la protection de la Croix-Rouge, s'élança vers l'endroit où son coeur l'appelait. Il pénétra dans la grange, cherchant l'escalier qui menait aux chambres. Mais, dès le



seuil, il s'arrêta, stupéfait, épouvanté.

En fait de blessés, il n'y en avait encore qu'un dans la grange, car on n'avait pas eu le temps de transporter ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille, et cet unique blessé était... le lieutenant Robert Fürst.

À côté de lui, se tenait Bordinsky, un revolver à la main, Varennes l'interrogea du regard.

—Mon commandant, expliqua le Polonais, j'ai peut-être eu tort de tirer si vite, il m'aurait suffi sans doute d'éteindre cette mèche, mais, alors, c'est moi qui aurais reçu la balle, car le lieutenant ne m'aurait pas pardonné de l'avoir empêché de commettre son crime.

—Quelle mèche, Bordinsky? Quel crime?...

—Tenez, vous voyez dans ce trou, sous l'escalier, ces cartouches de dynamite et ce tas de poudre à canon, et la mèche qui dépasse... Fürst, obligé de prendre la fuite, avait tout préparé pour faire sauter ce bâtiment et les deux innocentes femmes qui l'occupent... il venait d'allumer la mèche quand je l'ai surpris... Ma foi, j'ai tiré, il est tombé et j'ai eu tout juste le temps de mettre le pied sur la mèche... Une minute plus tard, tout sautait.

—Oh! le lâche! lança Varennes, se venger de sa défaite en tuant des femmes!

Le blessé fit un effort pour protester.

—Vous savez bien, murmura-t-il péniblement, que l'une de ces femmes m'a fait souffrir mille morts en repoussant mon amour et que son mépris appelait la vengeance...

—Vous ne pouviez pas l'obliger à vous aimer.

—Non, mais jaloux comme tous ceux qui aiment violemment, je ne pouvais pas tolérer qu'elle en aimât un autre... Aussi, je vous hais, vous, autant que je la hais.

En mourant, je n'emporte qu'un regret, c'est de n'avoir pas réussi à tuer au moins l'un de vous deux, pour que vous soyez à jamais séparés.

Juste à ce moment, Lucie qui avait reconnu la voix d'Henri Varennes, apparut au pied de l'escalier; elle entendit les dernières malédictions de Fürst, elle riposta crânement:

—Malheureusement pour vous, monsieur Fürst, vous n'avez réussi qu'à accroître notre amour et à rendre plus douce notre réunion d'aujourd'hui.

Et elle se jeta en pleurant d'émotion, dans les bras de son fiancé.

—Il faut lui pardonner, reprit le commandant après avoir embrassé tendrement la jeune fille, le pauvre garçon va mourir.

Le jeune homme était, en effet, tout près d'entrer dans le coma, une écume sanguinolente coulait de ses lèvres; il voulut cependant parler encore:

—Je n'ai que faire de votre pardon, bégaya-t-il, je vous maudis et vous maudirai jusqu'à mon dernier souffle... ma race me vengera... vous êtes déjà vaincus, vous serez exterminés tous...

Varennes hocha la tête mélancoliquement et resta d'abord silencieux. Il se rendait compte, en effet, qu'à cette menace il n'y avait rien à répondre et que le léger succès de ce jour ne pouvait pas compenser les capitulations de Sedan et de Metz. Il se ressaisit vite, cependant, et répliqua fièrement:

—Si nous sommes vaincus et obligés de déposer les armes, nous nous reprendrons plus tard... La France ne meurt pas... L'heure de la revanche et du triomphe sonnera pour elle un jour.

—Bien parlé, mon commandant! approuva Bordinsky. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, le jour de la revanche, je ne serai pas avec les Prussiens, j'en ai assez



de servir ces maîtres-là, je serai du côté de la France...

—Tu y es déjà, mon ami, dit le commandant en serrant la main du Polonais, et c'est en grande partie à toi probablement que nous devons notre bonheur.

Le moribond râlait... Lucie, pitoyable, s'approcha.

—C'est atroce, la guerre soupira-telle... Pauvre garçon, plein de vie il y a un instant, et qui s'éteint loin des siens, sans consolation!...

Elle lui prit la main. Les yeux du jeune homme se tournèrent vers elle et il lui sembla qu'ils souriaient... Mais c'était la fin... Soudain, ses dents se serrèrent, un dernier spasme le secoua... la mort avait passé.

Varennes et Bordinsky se découvrirent respectueusement, tandis que Lucie murmurait une courte prière.

Des hommes faisant partie de la batterie de Varennes s'étaient approchés et paraissaient assez surpris de voir leur chef en conversation amicale avec un cuirassier blanc. Le commandant appela un maréchal des logis et, lui désignant Bordinsky, lui dit :

—Vous allez emmener cet homme, mais vous ne le joindrez pas aux autres prisonniers, vous le garderez à la batterie et le traiterez avec égard; nous lui devons bien cela. Quant à ce cadavre, les ambulanciers s'en occuperont quand ils arriveront.

—Je remonte auprès de tante Henriette, reprit Lucie, elle doit être très inquiète de mon absence.

—Pourquoi n'est-elle pas descendue?

—Elle marche difficilement et, d'autre part, les émotions ne lui valent rien, je l'avais priée de rester tranquille.

—Présentez-lui mes hommages et dites-lui que je monterai dans un instant. Au

surplus, prévenez-la tout de suite qu'elle doit se préparer à partir dans le plus bref délai, car maintenant que la route d'Orléans est libre pour les Français, il faut que vous en profitiez sans retard. D'Orléans, vous gagnerez quelque ville du midi, où vous serez à l'abri de ses dangers. Mais, pour rien au monde, je ne vous permettrai de rester ici, car on ne sait pas ce qui arrivera demain.

—Alors, je ne vous ai retrouvé que pour vous perdre de nouveau? soupira Lucie.

—Hélas! ma chérie, c'est la loi de la guerre... Bientôt, nous serons réunis pour toujours. Mais, auparavant, il y a encore de rudes combats à livrer.

...Vers sept heures du soir, lorsqu'il eut rempli tous les devoirs que lui imposait son grade, Varennes vint retrouver les deux femmes. Il leur apportait un laissez-passer signé de l'amiral Jauréguiberry. Et le lendemain, dès l'aube, il embarqua Mlle Heintz et sa nièce dans le tilbury du fermier, qui les conduisit jusqu'à Orléans, d'où elles gagnèrent Clermont-Ferrand, où elles demeurèrent six mois.

Henri Varennes continua à faire campagne jusqu'à la conclusion de la paix et se signala dans maintes circonstances, à l'attention de ses chefs par son habileté et sa bravoure. Mais tous les efforts furent inutiles et il fallut, finalement, se résigner à accepter l'humiliation de la défaite.

Le commandant épousa Lucie au mois de septembre 1871.

Trente ans après, il a passé dans le cadre de réserve comme général de division, et il n'a pas encore vu, hélas! sonner l'heure de la revanche.

Ses deux fils, qui sont officiers, l'attendent avec confiance.

FIN.



## L'ILLUSION

Toi que Dieu mêle à l'existence,  
 Léger fantôme de bonheur,  
 Douce fille de l'espérance,  
 Illusion, prestige, erreur,  
 De songes célestes suivie,  
 L'homme te répand sur sa vie,  
 Ta main agite son berceau:  
 Cette main toujours le caresse  
 Et, quand vient la pâle vieillesse,  
 Tu t'assieds près de ton tombeau.

Par toi l'infortuné soulève  
 Le fardeau posé sur son coeur;  
 S'il sommeille, l'aile d'un rêve  
 Lui cache un instant sa douleur.  
 Lorsque le trépas l'envoie,  
 Son âme en fuyant s'abandonne  
 A l'espoir d'un jour plus heureux;  
 Puisant l'oubli de l'injustice,  
 Il voit au ciel un Dieu propice  
 Qui sourit à ses derniers vœux.

Dans ce triste asile du doute  
 Où le mortel est exilé,  
 Tu suis pas à pas dans la route  
 Son esprit tranquille ou troublé.  
 Souriant ou versant des larmes,  
 Par toi l'homme trouve des charmes  
 Dans un regard, dans un soupir;  
 Le passé pès du coeur voltige,  
 Et, paré de ton doux prestige,  
 Fait un présent du souvenir.

Elisa MERCOEUR.





## Science Populaire

# Le VIOLON a TRAVERS LES AGES

Ses origines - Ses essais - Ses promoteurs - Sa construction - Son apogée

Stradivarius et les imitateurs.

Considérations générales.

Par A. Riou.

LORSQUE s'élève, suave et vibrante à la fois, sous les arceaux gothiques d'une vieille cathédrale, la voix céleste du violon, lorsque sous l'archet frémissant de l'artiste, s'égrènent les notes cristallines, les harmonieuses sonates, ou les sanglots déchirants des marches funèbres, ne semble-t-il pas que pour un moment, l'âme s'envole dans des sphères inconnues, et s'évade dans l'irréel, emportée sur les ailes largement déployées de la Divine Harmonie?

Sous le flot des ondes sonores, chacun sent monter en soi, les rêves les plus purs, on entrevoit l'idéal. on se laisse bercer au rythme voluptueux de la mélodie merveilleuse, les nerfs tendus, le cerveau absent, le frisson courant à fleur de peau. L'archet nous mène, nous conduit, nous soumet à l'extase, nous tient sous le charme, jusqu'à la dernière des vibrations s'exhalant sous la voûte.

C'est que le violon est Roi, Roi de l'orchestre, Roi de la mélodie, il est le maître incontesté, il trône dans toute sa majesté sur l'art musical, et ses accents aux nuances exquisés lui ont conquis le royaume du rêve.

"Si l'âme devait avoir une voix, elle emprunterait celle du violon", disait Massenet, et ces mots sortis de la bouche du maître, sont en quelque sorte la consécration de cet instrument, évocateur des sensations les plus suaves et les plus troublantes.

C'est à lui que nous consacrerons aujourd'hui cet article, en essayant de faire défiler sous les yeux de nos lecteurs, les phases successives qui marquèrent à travers les âges, le développement du plus puissant évocateur de l'idéal humain.

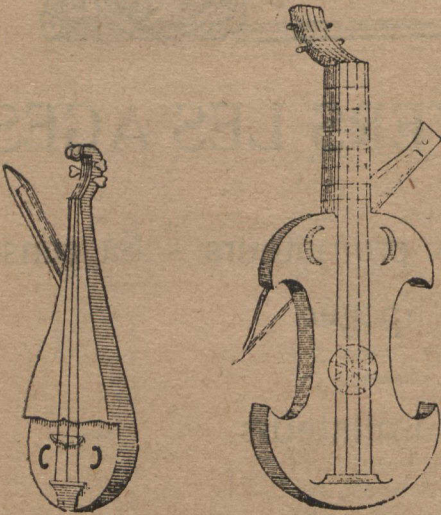


Le violon tel que nous le connaissons actuellement, date de l'an 1449, environ. Il fut construit, dit-on, par un luthier bre-

hétéroclites étaient les instruments qui le composaient! Quelques lyres, des luths, et un clavecin formaient les éléments de ces réunions musicales chargées d'interpréter les compositions des maîtres de l'époque.

Les cordes de la viole étaient accordées en ré majeur, et soutenues dans leur chant par cinq ou six cordons de métal disposés sous la touche et sous le chevalet, lesquels vibraient, lorsque l'exécutant jouait à vide sur les autres cordes.

La construction nouvelle du violon de Jean Kerlin fut un véritable bouleversement de l'art musical et le "piccolo violino alla francese", selon l'expression de l'époque, détermina chez les artistes italiens, un courant de sympathie qui devait



Premier essai de viole.

La viole d'amour.

ton du nom de Jean Kerlin, et sa fortune fut des plus rapides. Ses prédécesseurs furent la lyre, le luth et la guitare.

Ces instruments à cordes, servaient plus à l'accompagnement de la voix qu'à l'exécution, et presque tous ne vibraient qu'au contact des doigts, sans pouvoir par conséquent filer des sons et par là même acquérir le summum de la virtuosité. La première tentative de l'adaptation de l'archet, fut affectée à la viole, plus connue sous le nom de "viole d'amour". Elle n'était, en somme, qu'un perfectionnement de la guitare, et se composait d'un coffre d'harmonie assez long, sur lequel étaient tendues sept cordes, qui vibraient sous le frottement d'un archet assez court, garni de crins de cheval.

Pendant fort longtemps la viole fut l'instrument principal des orchestres, surtout en Italie. Mais combien primitifs et

fatalement lui faire accorder la première place.

Tous les luthiers du XVe siècle acceptèrent ce modèle et s'ingénièrent à le re-



Viole perfectionnée, XVIIe siècle.



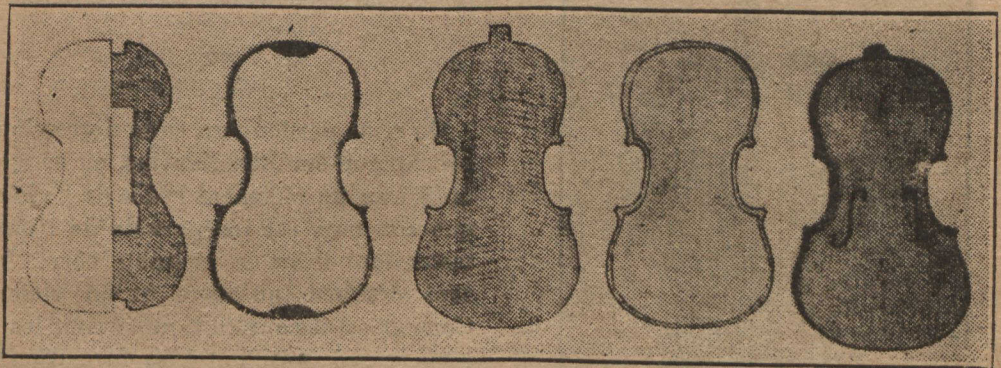
produire aussi exactement que possible, mais ce fut au XVII<sup>e</sup> siècle qu'il atteignit son apogée, sous les mains habiles des frères Nicolas et André Amati de Crémone, de Joseph Guarnerius et de Stradivarius, également luthiers dans la même localité.

Inséparable du nom de Crémone, le nom même localité de Stradivarius, représente pour les amateurs du violon, le criterium du talent dans la construction. Cette célébrité due au soin méticuleux avec lequel il choisissait les matériaux nécessaires à la construction de l'instrument, également au secret qui pré-

Saint-Petersbourg à M. Ysaye, le célèbre virtuose, était estimé \$15,000 au bas mot.

Donc, si par hasard, un des lecteurs de cet article, découvrait un beau jour un violon portant à l'intérieur sur sa table d'harmonie l'étiquette authentique "Antonius Stradivarius, Cremonensis, faciebat anno 1709", sa fortune serait assurément assurée. Mais là, plus que dans toutes choses, il est bon de se mettre en garde contre de très habile contrefacteurs.

On ne possède que peu de renseignements sur la vie et la biographie du célèbre luthier de Crémone, lui-même est peu connu. Son existence fut toute de travail



Différentes phases de la fabrication du violon.

sidait à la confection du vernis spécial qu'il appliquait sur les tables d'harmonie, ont fait de ses violons les modèles du genre.

Déjà réputé célèbre au temps où il fréquentait l'atelier de Crémone, ses oeuvres ont acquis par la suite des temps, une valeur intrinsèque absolument extraordinaire. On cite aujourd'hui des exemples de prix fantastiques atteints par certains Stradivarius authentiques. C'est ainsi qu'un vilon ayant appartenu à Paganini a été vendu \$20,000, et que le fameux Stradivarius "Hercule", qui fut dérobé à

patient, qu'il accomplit jusqu'à l'âge de 83 ans. C'est d'ailleurs à cet âge avancé qu'il termina son dernier violon, sur lequel il apposa fièrement l'ultime signature.

Entré à 12 ans dans l'atelier du fameux Amati, il fut pendant 25 ans le collaborateur assidu de ce maître éclatant. Puis il s'installa à Crémone, dans une habitation modeste, et c'est là qu'il construisit les merveilles qui ont chanté depuis sa renommée, aux quatre coins du monde civilisé.

Modeste dans sa gloire, qui fut cepen-



dant considérable de son vivant, déclinant les offres des grands de l'église, des princes, voire même des rois, qui l'appelaient à leurs cours, Stradivarius tout entier à son art vécu dans la simplicité,



Le violon actuel.

n'éprouvant de bonheur que dans son atelier ou dans le sein de sa nombreuse famille.

La fameuse question du "verniss" ne paraît pas avoir été résolue, on sait seule-

ment que le maître faisait sécher ses instruments "à la forte chaleur du soleil", comme il le dit lui-même, quant à sa composition on l'ignore absolument et on ne s'explique pas comment il était appliqué sur le violon.

Stradivarius est mort, emportant avec lui son secret dans la tombe, et il reste seul, inimitable, au désespoir de nos luthiers modernes.

A côté des Stradivarius, se trouvent également les Amati, les Guarnerius, les Stainer, les Maggini, les Ruggeri, les Klotz, les Guadagnini, et enfin les récents Gand et Bernardel, fabriqués vers 1883, lesquels soutiennent assez victorieusement la comparaison avec l'école ancienne.



On nous pardonnera cette digression un peu longue sur Stradivarius, en songeant qu'il incarna tellement l'idée du "violon" que son nom est inséparable de l'instrument dont il est le véritable père. Mais tout d'abord qu'est-ce qu'un violon ? Comment est-il construit, quels sont les matériaux qui président à sa formation ?

Un violon se compose de plusieurs éléments bien distincts, bien que de même nature, puisqu'ils sont en bois, mais d'essences différentes.

L'instrument comprend "la table", ou plateforme supérieure de l'instrument, "le fond" opposé à la table; "le manche" avec sa "volute"; les "éclisses" qui forment les côtés de la boîte sonore et soutiennent les "tables d'harmonie"; "l'âme", petite cheville intérieure qui soutient dans leur milieu les tables opposées; "le chevalet", sur lequel reposent les cordes, tendues par "les chevilles"; "la touche" sur laquelle s'appuient les doigts de l'artiste; "le cordier" qui réunit les



cordes à la base de l'instrument et permet leur tension; enfin "le bouton", où s'attache le cordier.

Les bois le plus communément employés sont de l'érable pour le manche, la tête les éclisses et le chevalet; le "sapin épicea", pour la table et l'âme, enfin l'ébène pour la touche, le cordier et le bouton.

Parmi toutes ces essences différentes, celle qui attire le plus les soins et l'attention du luthier, sont celles qui contribuent à la construction des tables d'harmonie. Les bois doivent être extrêmement secs et par conséquent il est indispensable qu'ils aient pendant longtemps vieillis. On considère comme nécessaire qu'ils aient au moins 15 années de sécheresse pour pouvoir être utilement employés.

Le bois de Pernambouc, est généralement adopté pour l'archet, sur lequel se fixent les crins de cheval, destinés à opérer des frictions sur les cordes.

Ces dernières sont au nombre de quatre, accordées en sol, ré, la et mi. Ces trois dernières sont en boyau de chèvre, sauf le "mi" ou "chanterelle", qui peut se fabriquer en soie, en acier ou en argent; quand au "sol", il est en boyau "filé", c'est-à-dire recouvert d'un filigane.

On peut se rendre compte du soin qui doit présider à la construction du violon et de la solidité qu'il doit représenter en songeant que les cordes tendues au diapason, déterminent sur le "bouton", une traction égale à plus de 100 kilogs.

Comme début, on voit que l'âge de bois est déjà l'influence qui se manifeste dans l'édification du violon, or cette influence ne fera qu'augmenter par la suite, et déterminera la valeur de l'instrument.

Voilà les matériaux rassemblés: main-

tenant commence une mise en oeuvre délicate et patiente!

L'ouvrier ébauche d'abord, puis creuse à la gouge la face intérieure des plateaux en bois; il termine son travail avec un minuscule rabot et vérifie, avant l'assemblage des pièces, la régularité des épaisseurs, au moyen d'un compas spécial. Il découpe le bois, d'un canif dont il se servira encore pour incruster sur la table et le fond les 2 filets d'ébène qui, avec les gorges, donnent au violon un aspect de légèreté, d'élégance vraiment remarquable. Enfin, il pratique les ouvertures, qui sont les ouïes de l'instrument, et qu'on appelle, à cause de leur forme, des "ff". Cette opération ne laisse rien à l'arbitraire, car la place de ces ff, leur longueur et leur largeur ont une influence réelle sur la valeur musicale de l'instrument. On le voit, la table et le fond qui jouent le rôle principal dans la transmission du son doivent recevoir les soins les plus minutieux de l'ouvrier luthier.

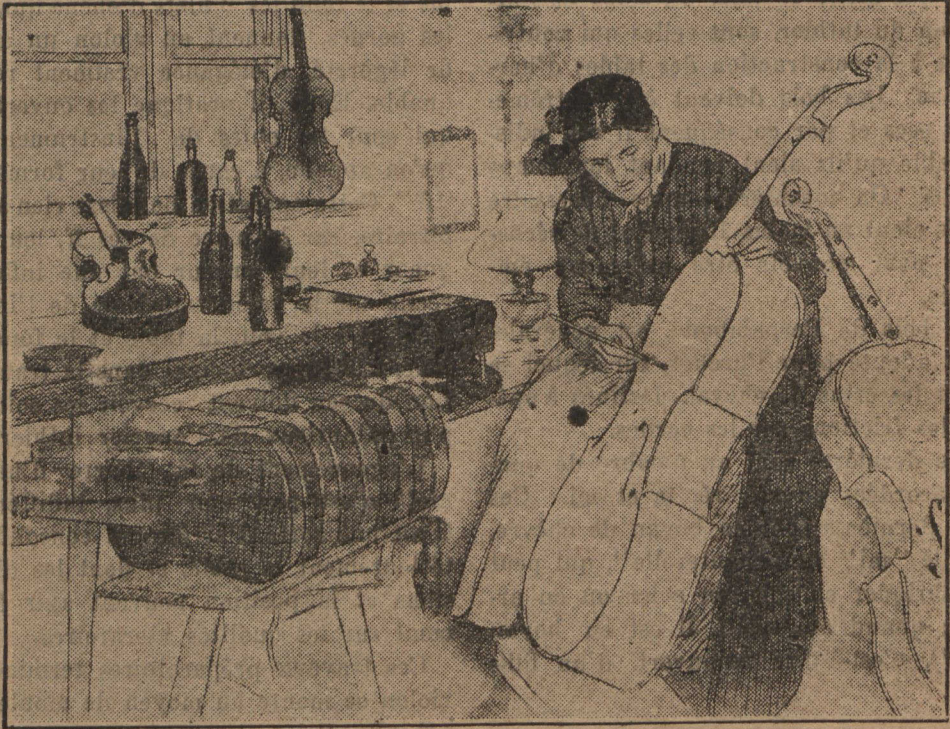
L'agencement de la "barre d'harmonie" n'est pas, non plus, indifférente. C'est une sorte d'arrête qui consolide intérieurement la table, et dont les dimensions et la position peuvent agir également sur les qualités vibratoires.

Ces travaux préparatoires terminés, le violon se monte au moyen de moules, ou gabarits. Selon les copies que l'on peut obtenir: Stadivarius, Guarmerius, Amati..., on comprend que les gabarits puissent avoir des formes différentes. Toutefois, l'aspect général change peu, et le procédé d'assemblage reste le même. On colle d'abord les tasseaux destinés à réunir les éclisses, qui sont au nombre de 6, deux concaves latérales, pour donner passage à l'archet; deux convexes en haut, et deux autres convexes en bas. On en entoure le moule en s'appliquant à ce que



les tasseaux placés à l'endroit, destinés à recevoir le manche, et ceux placés au bas du violon où vient se fixer le cordier, soient particulièrement résistants. Lorsque les tasseaux et les éclisses adhèrent solidement les uns aux autres, on y ajoute le fond. On remarque les contre-éclisses, ou petites bandelettes de sapin placées entre les tasseaux et les coins, et dont le rôle

que le parent d'un grand luthier, Lupot, fut un sculpteur très distingué, dont les christis ont aujourd'hui encore, une grande valeur. Lorsque la volute est terminée, le manche est préparé pour être ajusté avec le coffre du violon, qui est alors pour ainsi dire achevé: il ne reste plus qu'à le vernir. Le vernissage se fait à l'huile. Il est considéré comme une des opérations



Un coin d'atelier à Mittenvalde (Bavière)

le est d'augmenter sur le fond et la table la surface d'assemblage. On enlève ensuite le moule, et l'on fixe la table; le coffre du violon est formé.

Il reste à ajouter le manche dont la volute a été sculptée auparavant: la fabrication de la volute est une opération essentiellement à part, et relevant plutôt de la sculpture que de la lutherie. C'est ainsi

les plus difficiles et les plus délicates. La préoccupation constante des luthiers est d'appliquer sur les violons un vernis tout à la fois résistant, léger et transparent. Certaines couleurs s'allient mieux à l'onde du bois: mais dans cet ordre d'idées, on peut dire que chaque maître-luthier a sa préférence, son tour de main bien personnel. Un violon reçoit ainsi en moyen-



ne 10 à 12 couches de verni.

Telles sont, dans les grandes lignes, les différentes phases de la fabrication d'un violon: les altos, les violoncelles, les contrebasses s'établissent toutes proportions gardées, dans des conditions analogues. Toutefois, il convient de répéter en terminant, que malgré des procédés apparemment identiques, les résultats sont variés à l'infini, l'habileté de l'ouvrier demeurant un facteur de grande importance.

Les luthiers sont peu nombreux à notre époque, et cette industrie d'art qui exige des soins si délicats et des connaissances spéciales semble fuir les centres mouvementés, pour se réfugier dans les coins solitaires, où l'artiste plus en tête à tête avec son art, peut arriver à lui donner le fini, qui fera de son instrument le modèle parfait entre tous.

C'est dans un joli coin de Bavière, sur les frontières du Tyrol, dans un cadre de rêve et de poésie, que s'est réfugiée l'industrie de la fabrication du violon et la petite ville de Mitteurvalde, se trouve être aujourd'hui le centre de production le plus important des instruments à cordes d'Europe.

Cette petite localité qui comprend à peine 2,000 habitants, qui ne possède qu'une seule rue, n'est habitée que par des luthiers. Le voyageur qui s'y arrête est frappé du nombre considérable d'ateliers et de la qualité des violons qui les ornent.

Chaque porte entr'ouverte laisse apercevoir des hommes assis devant leurs établis, mesurant, taillant, ajustant, tandis que des femmes robustes tenant entre leurs genoux des boîtes arrondies, les badigeonnent de vernis et les frottent avec soin pour les rendre brillantes.

Telle est Mitteuwalde, la patrie de Matthias Klotz, dont une statue de bronze,

élevée sur la place de l'église, perpétue le souvenir parmi ses habitants.

Né en 1653, fils d'un bucheron, et dès son jeune âge attiré par le métier de luthier, il fut ouvrier d'Amati à Crémone,



Lulli enfant jouant du violon.

et le compagnon d'atelier de Stradivarius et de Guarnerius.

Passé maître dans son art, il parcourut l'Italie pendant vingt ans, se perfectionnant et enfin rapporta dans son pays natal les fruits de sa longue expérience.

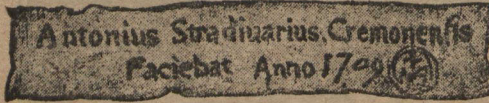
C'est lui qui fonda à Mittenwalde la première école de lutherie, décidant ainsi



du sort de cette petite localité et lui fournissant en même temps que la renommée, la fortune et l'abondance.



Que de prodiges ont été exécutés sur ces quelques planchettes de bois, sur ces quatre boyaux tendus. Quelle source inépuisable de sensations toujours neuves a



### L'authentique d'un Stradivarius.

été le violon, sous les doigts fiévreux des Paganini, des Lulli, des Mozart? Que d'envolées superbes, que de rythmes enchanteurs, que de mélodies, dont il s'est fait le fidèle et merveilleux interprète, soit qu'il nous ait fait tressaillir jusqu'aux

fibres les plus intimes, avec Beethoven, soit encore qu'il nous ait fait rire ou pleurer avec Massenet, Berlioz ou Saint-Saen. Grande et sublime expression du sentiment humain, mine inépuisable des émotions tendres ou fortes, énergiques ou sentimentales, le violon est et restera l'instrument divin, chargé de faire entrer dans le coeur des foules, les sentiments les plus intimes de l'artiste.

Seul parmi les instruments de l'orchestre, il est susceptible de s'adapter de la façon la plus parfaite aux inspirations des grands maîtres, et sous l'archet merveilleux d'un Ysaye, d'un Boucherit ou d'un Desève, c'est la quintessence de leurs émotions qu'il livre au public.

Sa tâche est noble, puisqu'elle est celle qui régénère, élève l'esprit, développe les qualités de l'âme. Saluons donc le violon, qui traverse le monde, entraînant à sa suite le coeur et l'esprit des peuples subjugués par son archet vaniqueur.





Le  
Plus  
Ancien  
Livre  
du  
Monde



**L'**ORIGINE de ce papyrus, considéré comme le plus ancien du monde, a été rapporté avec onze autres manuscrits par une mission scientifique envoyée de Prusse en Egypte sous la direction du docteur Lepsius.

Il appartient au type hiéroglyphique qui caractérise le papyrus-Prisse, publié et connu sous le titre du "plus ancien livre du monde;" il date à peu près de la même époque, c'est-à-dire d'un peu plus de quatre mille ans. La nature des caractères du manuscrit et les noms des deux souverains sous le règne desquels se passe la scène que raconte ce papyrus ne laissent aucun doute à cet égard.

Par malheur, le commencement du texte qu'il contenait se trouve perdu. C'est le récit d'une mission confiée à l'auteur, qui se nomme Sineh, par le pharaon Amenembo Ier et par son fils Osortasen Ier.

Voici les termes textuels de cette mission :

#### Ordre Royal au Serviteur Sineh

Comme on t'apportera cet ordre du roi pour que tu fasses la reconnaissance des eaux et que tu parcoures les terres, prends connaissance de ce que tu as à faire, et obéis.

Prends avec toi toutes les richesses qu'on te donnera, en totalité, et effectue ton retour en Egypte; regarde le cabinet du roi, et quand tu y seras, prosterne-toi devant le grand double Ru-ti supérieur (le pharaon).

Malgré la solennité et l'importance de cet ordre, l'ambassadeur royal voyageait seul et à pied. En effet, dans le premier fragment de son récit, il raconte qu'il s'arrêta en pleine campagne au milieu du bassin de Snéfrou, bassin qui portait le nom d'un ancien pharaon :

Lorsque je me remis en route, il faisait jour, et j'aperçus un individu qui, se tenant à l'écart, semblait avoir peur de



moi, et me salua. Quand je me trouvai en face de lui, je vis que c'était une jeune fille.

Je continuai ma route jusqu'à la ville de... Je m'embarquai dans un bateau de transport sans gouvernail, et je gagnai le village d'Abet, à l'orient.

Je me mis ensuite à marcher à pied jusqu'à ce que j'eusse rejoint la muraille que Hak avait fait construire pour repousser les Sati.

Les Sati occupaient, on le suppose, les régions comprises entre l'Arabie, l'Asie Mineure et l'Euphrate.

Sineh continue comme il suit:

La fatigue me surprit dans un bois d'effrayante apparence. Je m'arrêtai pour prendre du repos.

Au jour, ma tête se trouva rafraîchie, je repartis. On était au temps de l'équinoxe et le soleil se levait.

J'arrivai à Patan; j'entrai dans la bourgade de Kam-Uer, et là je tombai mourant de soif, en me disant: "Voici le goût de la mort". Néanmoins, je ne tardai pas à me relever, et mon coeur et mes membres à reprendre de l'énergie, car j'entendis tout à coup au loin le voix délicate des troupeaux, et un Sati m'aborda et me demanda où j'allais et si j'étais Egyptien.

Ensuite il me donna de l'eau et me fit chauffer du lait, et je me dirigeai avec lui vers sa tribu.

Il m'offrit en don une terre de sa terre, mais je me refusai sans hésiter et je me hâtai d'arriver à Altem.

Un cheykh m'y accueillit. C'était le hak du pays de Tenu supérieur.

Il me dit: "Sois le bienvenu près de moi! Comprends-tu la langue de l'Egypte?"

Quand celui-ci apprit que j'étais, il me demanda les motifs qui m'amenaient dans

son pays, et me proposa de m'attacher à sa personne.

Sineh raconte dans les termes suivants son intéressante histoire au hak.

Je suis né à la cour du roi Amenembo Ier, qui est allé au ciel sans qu'on sache ce qui s'est passé à ce sujet.

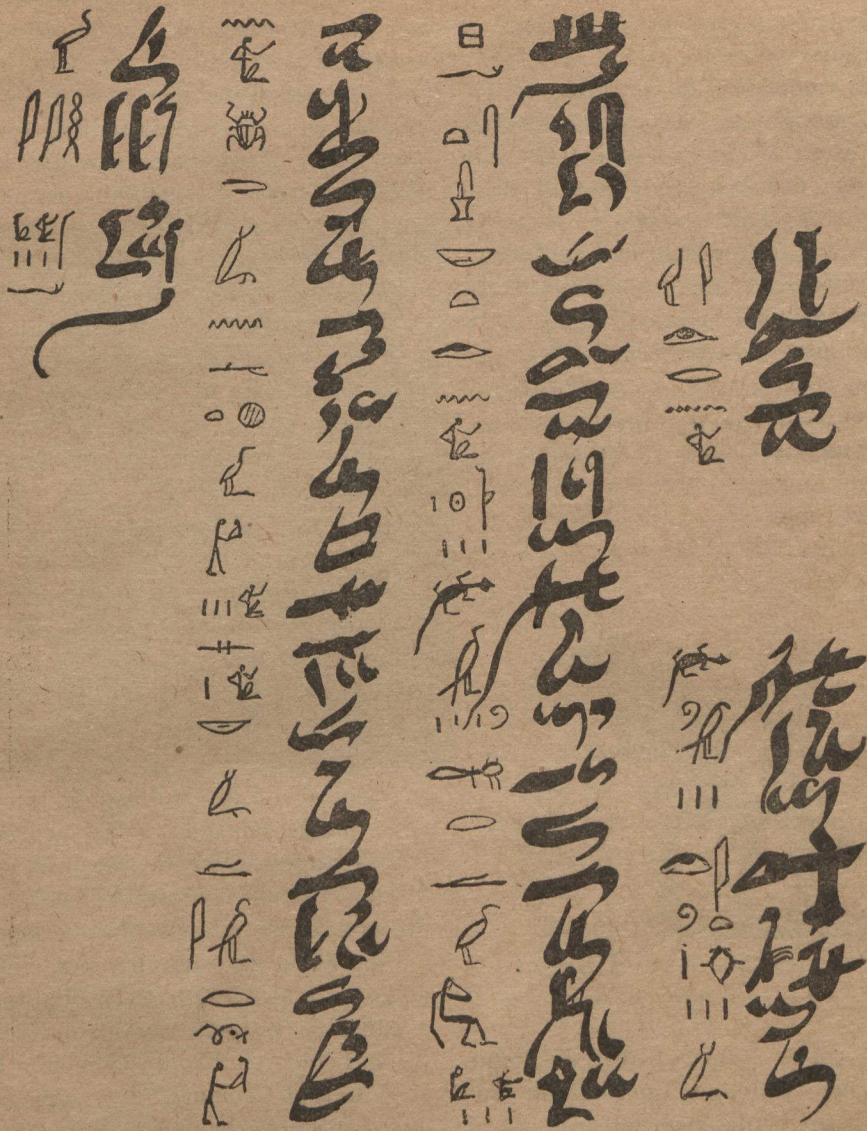
Son fils Osortasen nous a sauvés en prenant possession de l'héritage de son divin père. Il n'avait pas de frères qui fussent nés avant lui, et il était prudent. Ses ordres allaient et venaient comme il le voulait. Il avait rassemblé sous sa domination toutes les nations, et fait avec son glaive de grands exploits. Quiconque le voyait tremblait; il abattait les barbares, subjuguait les pillards et châtiât ceux qui lui résistaient; il était un "paralyseur de mains"; il se complaisait à briser l'orgueil des grands; personne ne lui résistait. C'était un coureur aux pas rapides qui immolait les fuyards. On ne pouvait "s'approcher de ses deux bras", car ses bras étaient prompts.

Coeur ferme, il bravait les multitudes; sa joie était d'abattre les barbares. Il saisissait son bouclier, frappait de la hache, recommençait à frapper, et tuait. on ne pouvait échapper à son glaive; personne ne parvenait à bander son arc. Les barbares fuyaient; ses bras étaient comme ceux de la grande déesse.

Il fut roi dès qu'il sortit de l'oeuf; on le redouta dès sa naissance; il est d'essence divine. Ce fut un élargisseur de frontière. Il s'empara des pays du Midi, sans parler de ceux du Nord. Il devint seigneur puissant des Sati et foula aux pieds les Nemmo. Le bonheur de la terre est son ouvrage.

Il me dit un jour en face: "Guide l'Egypte, pour développer tout ce qu'il ya de bien en elle! Sois avec moi! Mon oeil est bon pour toi."





Fac-simile d'un passage du papyrus de Berlin.

TRADUCTION:

“Et je fis beaucoup de toute espèce de lait cuit; je passai des années nombreuses.  
 Des jeunes gens à moi étaient dans mes expéditions militaires, chacun ré-  
 primant sa tribu.”



Il me nomma gouverneur de ses jeunes guerriers et me maria à sa fille aînée; il me fit choisir un gouvernement sur la frontière d'une autre contrée.

Ce gouvernement est bon, Aa est son nom. Il produit des métaux et du froment en quantité considérable; du vin plus que de l'eau, beaucoup de miel, beaucoup de fer du bak (espèce de liqueur), toute espèce d'arbres fruitiers, toutes sortes de céréales et toutes sortes de bétail.

Il a pour capitale une ville si grande, que je me lasse à la parcourir.

Mes domaines produisent du pain et du vin pour la consommation de chaque jour. Sans compter les viandes cuites, les oies



séchées, le gibier et le lait cuit. Je donne et je continue à donner au pharaon au-delà des revenus de mes cultures. J'ai passé beaucoup d'années près de lui. J'avais des jeunes guerriers sous mes ordres pour mes expéditions militaires. Un messager allait et venait auprès du roi, dirigé par moi, et je satisfaisais toute la population. Je donnais de l'eau à qui-conque avait soif. J'ai fait fuir et j'ai sacrifié les Sati, jusqu'à les anéantir. J'or-

donnais; ils disparaissaient.

Après être entré dans d'autres détails sur les richesses de son domaine, Sineh continue ainsi:

Le hak de Tenu me fit rester plusieurs années, comme organisateur de ses jeunes guerriers. Tout pays que j'envahissais était dompté; on tremblait des pâturages aux sources des rivières; je m'emparais des troupeaux, j'emmenais captives les populations, j'enlevais leurs vivres, je tuais leurs guerriers par mon glaive et par mon arc; mes démarches et mes actes étaient parfaits et plurent au coeur du hak de Tenu; il m'aima, il reconnut ma vaillance, il me nomma commandant de ses forces militaires.

Sineh fait un long séjour chez son hôte, et finit enfin par revenir près de son souverain qui le comble d'honneurs.

De retour, je vécus dans la paix du roi d'Egypte Osortasen; je rendis mes devoirs à la régente du monde qui est dans son palais; j'entendis les appels de ses enfants.

Aujourd'hui la vieillesse est tombée sur moi; la décrépitude m'a surpris; mes yeux s'appesantissent; mes bras sont débiles, mes pieds fléchissent; la défaillance de mon coeur m'approche du départ.

Bientôt, on me conduira aux villes éternelles; j'y servirai le Seigneur universel.

Alors les enfants royaux qui sont passés à l'éternité diront de moi: "Le voici!" Le roi Osortasen Ier, surnommé le Juste, prononcera des paroles de regret sur mon tombeau. N'est-ce pas lui qui m'a envoyé avec des libéralités royales, comme hak de toutes les nations? Enfin, dans son palais, ses enfants, qui m'aimaient tant, m'appelleront en vain.

Est-il rien de plus mélancolique et de plus touchant que les dernières paroles de ce vieillard qui se sent mourir et qui jet-



te, avant de quitter la terre, le regard à reculons que Montaigne veut qu'on tourne vers la vie qui s'éloigne? Enfin, le récit de Sineh ne vous rappelle-t-il pas, par sa forme naïve, certains passages de la Bible et d'Homère?



Un autre papyrus hiéroglyphique du musée de Berlin raconte une histoire dont, par malheur, manquent le commencement et la fin.

Il s'agit d'un cultivateur dont un sur-

veillant veut confisquer l'âne, sous prétexte que cet âne a mangé sur le chemin une poignée de dattes ramassées sous un palmier.

Le cultivateur résiste et reçoit une vigoureuse flagellation de branches de tamarisc et d'acacia qui le met tout en sang. Le pauvre diable va porter plainte au grand intendant Mérutens. Celui-ci le renvoie devant le roi Neb-ka-ra, pharaon de la XI<sup>e</sup> dynastie, et prenant le titre de roi de la haute et basse Egypte.

Neb-ka-ra écoute les plaintes du paysan, et ajourne son jugement.

Par malheur, je vous l'ai dit, on ne possède point les dernières pages du manuscrit, et probablement on ne saura jamais le dénouement de cette histoire.

Cependant il est à croire que le dénouement fut favorable au paysan, puisque sur un débris du papyrus on trouve ces mots:

On lui fit donner un pain et deux mesures de bak (espèce de bière), et le grand intendant Mérutens envoya vers le hak de la campagne de sel, où se trouvait la femme du cultivateur, pour qu'on remit à celle-ci trois pains par jour.

Nous le répétons.

N'est-ce point là tout à fait les scènes pastorales que les Ecritures saintes nous montrent à chaque page?







## COMBATS DE GEANTS

— 0 —

**L**E monde des animaux terrestres eut jadis, pendant les époques anciennes, ses êtres colossaux, dont les vestiges fossilisés excitent la stupéfaction.

Rien de plus impressionnant qu'une visite à la galerie de paléontologie du Muséum, et qu'un examen des gigantesques ossements qui y sont conservés pour démontrer les formes et la taille des géants préhistoriques.

La pensée cherche à compléter cette ossature, à la recouvrir de sa chair disparue, à la représenter animée et cherchant sa proie.

On se demande ce qui pouvait bien se passer lorsque des bêtes de cette taille se rencontraient et luttaient entre elles. On entend le fracas et le tumulte.

On imagine des scènes d'épouvante et d'horreur, dont rien aujourd'hui ne saurait donner une idée.

Si la terre a perdu ses monstres, il n'en est pas ainsi pour la mer, qui a gardé sous ses vagues, dans ses eaux, des colosses aussi formidables que ceux d'autrefois.

Les cétacés immenses parcourent les flots sans fatigue; ils chassent leurs proies, ils savent les atteindre avec facilité, soit à la surface même, soit en profondeur.

Les baleines, dont les mâchoires démesurées sont garnies de fanons qui forment une sorte de bordure touffue, avalent par verges cubes des menus animaux flottants.

Les cachalots, qui manquent de fanons et portent au bas de leur bouche des dents solides et bien rangées, s'attaquent à de plus grosses pièces.

Ils dédaignent ce qui fait l'ordinaire des baleines; ils plongent à plusieurs centaines de verges, et se repaissent de la chair d'autres géants, qu'ils vont traquer jusque dans les couches profondes de l'océan.

Ces géants ne sont plus des cétacés, ni même des poissons.

Ils appartiennent au groupe des mollusques, et à la classe des céphalopodes, ainsi nommée parce que la tête et la bouche s'entourent d'une couronne de grands tentacules ou bras, qui servent à saisir et à ramper.

Ce sont des pieuvres colossales, ou plus exactement, des calmars colossaux.

Leur corps gélatineux mesure plusieurs verges; leurs bras, garnis de larges ventouses armées de griffes, en ont autant.

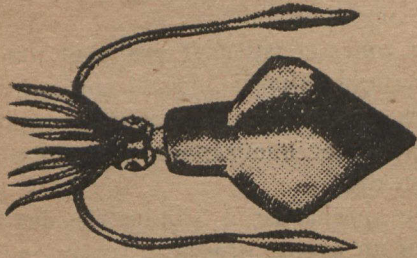
Ces tentacules se ploient et se déploient dans l'eau obscure; ils saisissent ce qui y nage, s'enroulent autour de la proie ar-



rêtée, maintiennent les plus gros poissons, puis les introduisent dans la grande bouche placée au milieu d'eux, où deux formidables mâchoires déchiquettent l'aliment, le détaillent par morceaux.

Ces bêtes fantastiques, aussi extraordinaires par la taille que par leur puissance d'attaque ou de défense, n'ont point manqué de servir de thème à maintes légendes.

On a pu recueillir et décrire plusieurs de leurs débris, pris au sortir de l'estomac



**Le Calmar vulgaire, montrant la conformation générale du groupe auquel appartiennent les grands Calmars des profondeurs.**

de cachalots récemment harponnés.

On a pu en voir, dans les mers chaudes, pendant les longues périodes de calme plat, où l'eau superficielle et immobile, incapable de s'aérer, se corrompt en partie.

Mais, tout en étant certaine de leur existence, tout en connaissant quelques particularités de leur corps, tout en pouvant fixer leur habitat ordinaire à quelques centaines de verges au-dessous de la surface, la science actuelle ignore le reste, et n'en peut dire plus long.

Les cachalots, et avec eux les autres grands cétaqués aux mâchoires armées de dents, en savent davantage. Ils font leur aliment habituel de ces calmars des profondeurs.

Malgré les difficultés de leur respiration, ils plongent, descendent jusqu'à eux, les saisissent, les taillent, les coupent en morceaux.

Ils portent souvent sur leur peau les traces des cicatrices laissées par l'impreinte des ventouses.

Leurs redoutables adversaires se défendent avec leurs mâchoires, avec leurs bras. Parfois peut-être sont-ils vainqueurs et retiennent-ils assez le cachalot pour l'asphyxier?

Quelle lutte extraordinaire que celle de ces deux monstres!

Elle déroule habituellement ses épisodes dans des profondeurs reculées, où ne parvient pas la lumière du jour, où l'eau forme autour des choses un immense manteau qui éteint tous les bruits.

Lutte silencieuse et terrible, combat acharné où la vue ne sert de rien, où tout est dans le conflit de la dent et du tentacule.

La bouche du cachalot s'ouvre comme une immense cisaille, longue parfois de trois et quatre verges ou davantage, qui découpe à l'emporte-pièce la chair molle et flasque du calmar.

Celui-ci coiffe de ses bras le museau du cétaqué, le mord, le retient, l'entraîne, rejette la sécrétion musquée de sa glande du noir, qui augmente l'opacité autour des combattants.

Les deux énormes bêtes se secouent, s'agitent, se pourchassent au travers des eaux, jusqu'au moment où l'une l'emporte, où l'autre, finalement vaincue, n'a plus d'autre destinée que de servir d'aliment au vainqueur, et à la foule des menus convives attirés auprès des lutteurs.

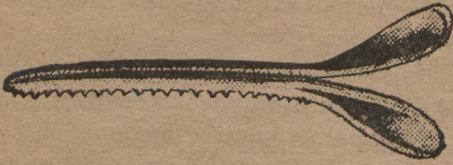
Les navires parcourent le dessus des mers sans qu'aucun remous, aucun bouillonnement ne viennent révéler les incessantes péripéties des combats livrés au



sein des eaux entre les bêtes marines.

Il faut une circonstance exceptionnelle pour que les combattants remontent à la surface et soient visibles aux regards humains.

Il faut aussi, pour les discerner, des yeux de marin, un flair de pêcheur, un esprit observateur. Ainsi Frank T. Bullon, qui a pu contempler l'invisible et l'a décrit dans ses expressives et pittoresques 'Idylles de la mer.' Il a eu l'extraordi-



Mâchoire inférieure d'un cachalot. (Certaines mesurent 4 à 5 mètres de longueur.)

naire bonne fortune d'assister, par une nuit claire, à la fin de la lutte, lorsque le cachalot remonte en entraînant son enne-

mi et l'achève sous la douce lumière d'une lune en son plein.

Ces combats de géants ont leur enseignement.

Les calmars énormes que les cétacés pourchassent ainsi sont des animaux de proie, des carnassiers insatiables. Ils exploitent autour d'eux les niveaux profonds qu'ils habitent; ils traquent les grands poissons, se nourrissent de leur chair..

Il faut donc que ces aliments y soient d'une abondance extrême pour suffire à leur consommation.

Ces zones constituent vraiment une riche réserve de pêche, où nul engin, à cause des profondeurs, et sauf les instruments des océanographes, n'a pudesendre encore.

Elles préparent à l'industrie des pêcheurs un avenir prospère, lorsqu'on saura y pénétrer avec fruit et prélever désormais la part de l'homme dans ce qui n'est encore qu'un domaine où calmars et cétacés sont les maîtres incontestés.







## LES CRIS DES POISSONS

Le titre de cet article, quoique surprenant, est juste. Contrairement au dicton connu, certains poissons peuvent rompre leur proverbial silence. Leur voix n'est qu'un cri ou plutôt qu'un bruit, qui ne se fait entendre avec intensité que dans peu d'occasions; quelques espèces seulement sont douées de cette puissance sonore, qui leur a valu des sobriquets variés. Elle suffit pourtant à infirmer le proverbe: Muet comme un poisson.

La "Loche d'étang", reconnaissable à son corps allongé et gluant, à ses barbillons qui dessinent autour de la bouche une sorte de moustache, habite en assez grande abondance dans les eaux vaseuses de l'Europe centrale; on la pêche aussi dans l'est et le nord de notre pays. Sa longueur atteint, en moyenne 8 à 10 pouces.

Lorsqu'on la prend, et qu'on la saisit avec la main pour la décrocher de l'hameçon, il n'est pas rare d'entendre la bête pousser une sorte de sifflement.

Les Allemands la qualifient même, pour cela, du terme de "Siffleur" (Pfeifer). La chose a donc lieu d'étonner, et l'on se demande si ce poisson ne posséderait point un organe producteur de sons, dont

ses semblables seraient privés.

Observations faites, il n'en est rien.

Il s'agit simplement d'une expulsion brusque, au moment de l'agonie, et sous la pression de la main, des gaz contenus dans l'intestin.

Ce crépitement prolongé, accidentel, renforcé par la vessie natatoire, qui sert de caisse de résonance, devient ce sifflement bizarre que le poisson pousse avant de mourir.

Une espèce marine produit également des bruits quand on la sort de l'eau. C'est celle du "Rouget", que les pêcheurs au chalut prennent sur les fonds du large, et qu'ils envoient pendant toute l'année, souvent par quantités considérables, à tous les marchés.

Ce poisson est remarquable par sa grosse tête dure et taillée en biseau, par la teinte qui lui vaut son nom, par la singulière conformation des nageoires pectorales.

Celles-ci portent trois rayons détachés et mobiles, dont l'animal se sert comme de doigts pour toucher ou pour marcher. Rien de plus curieux que de voir, dans les bacs d'un aquarium, l'un de ces êtres posé sur le fond et avançant sur ses doigts, comme le ferait une bête terrestre.

Cette particularité n'est point unique;

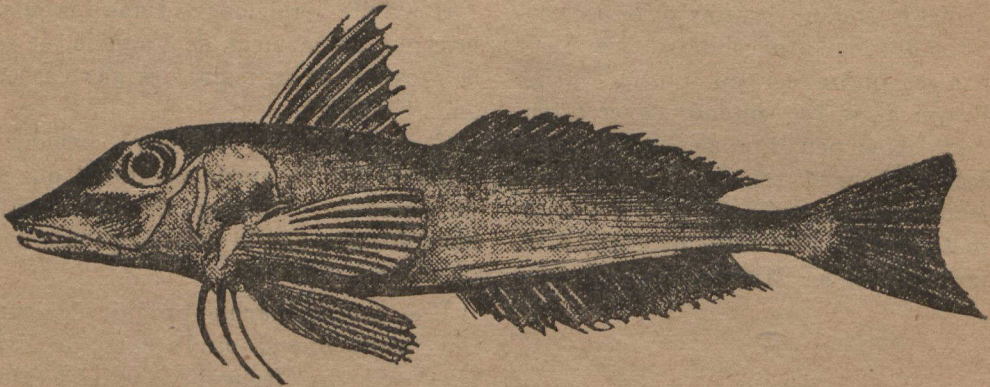


le rouget lui en ajoute une autre. Souvent, lorsqu'il tombe du filet, vivant encore, et lorsqu'on le saisit, on le sent frémir dans la main et pousser un véritable grognement assez puissant.

Si on le lâche sur le pont du bateau, il ne tarde pas à périr et grogne encore, tout en se tordant dans les convulsions agoniques. Aussi les pêcheurs le nomment-ils "Grondin", ainsi que les espèces voisines de lui, qui toutes appartiennent au genre des Trigles, et ce terme se retrouve-t-il, appliqué aux mêmes animaux, dans les langues des autres nations.

par accident, résultent du frottement ou du grincement, ou de la contraction de certaines parties du corps, normalement destinées à d'autres fonctions.

Le proverbe connu, qui exprime si bien le mutisme habituel des poissons, aurait donc raison en dépit de ces exceptions curieuses. Si certains de ces êtres produisent des bruits, il n'en est pas moins vrai que tous manquent de ces dispositifs spécialisés qui engendrent des vibrations sonores. Ceci est capital; la conformation des animaux aquatiques en tire l'un de ses caractères les plus intéressants.



Un poisson qui "crie" le grondin.

Il exprime avec justesse ce grondement spécial que la bête fait entendre au sortir de l'eau et avant sa mort.

Plusieurs autres espèces produisent également des bruits variés, qui consistent toujours en sifflements, en grognements ou en battements.

Elles appartiennent à des groupes divers, mais toutes portent des noms qui expriment leurs habitudes: Grogneurs, Grondants, Tambours, Cricris, et même... Péteurs.

Mais, contrairement à ce que montrent les Vertébrés terrestres, aucune ne possède d'organe de la voix. Leurs cris, poussés

Les organes sonores, qui mettent en jeu l'air atmosphérique, font défaut aux habitants des eaux.

Les mers, les fleuves, les lacs composent l'empire du silence.

Plusieurs de ces êtres, et les poissons eux-mêmes, possèdent, il est vrai, des appareils de l'audition; mais ceux-ci leur servent plutôt à exercer un sens de l'équilibre, et de la stabilité dans leur milieu, qu'à leur permettre d'entendre.

De fait, et dans la règle, ils sont muets

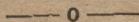


et sourds. Ils ont bien une sensibilité, souvent fort délicate, vis-à-vis des ébranlements transmis par l'eau, mais n'offrent rien de tel envers les sons véritables, ou, s'ils les perçoivent, n'en acceptent qu'à quelques-uns, et d'une façon différente de nous-mêmes.

Le monde des cris, des sons, des voix, et des fines oreilles par suite, est seulement celui de la nature terrestre et aérienne.

Ailleurs, dans les eaux, et sous les mers, les profondeurs immenses restent silencieuses, bien que peuplées d'êtres nombreux et variés; la surface seule s'agite du fracas des vagues et des bruissements du vent.

Un tel contraste entre les deux parties de notre globe a de quoi frapper l'esprit; il exprime à quel degré les forces de la vie doivent hausser leur puissance pour s'accommoder aussi aisément de conditions aussi opposées.



### L'AVEU

Au tintement de l'eau sous la véranda close,  
 Dans l'air tiède embaumé d'aromes fins et doux,  
 Vous dormez, et, des fleurs qu'un dieu de marbre arrose.  
 Les pétales, sans bruit, tombent sur vos genoux.

La pourpre des coussins où votre corps repose  
 Semble faite du sang de vos lèvres; et vous,  
 Les bras nus qu'on prendrait pour de la neige rose.  
 Vous nagez dans l'or pur de vos beaux cheveux roux.

Comme le colibri sur la fleur qu'il respire  
 Meurt, d'amour éperdu, dans un tressaillement,  
 Ainsi je baiserais vos yeux éperdument.

Jusqu'à ce que la mort ait fini mon martyre.  
 Et vous saurez, Madame, ainsi dans un moment  
 L'amour désespéré que je n'ose vous dire.

Numa DUMINY.



## CHEMINEAU

Vieux chemineau lassé qui regardes aux grilles,  
 Entre les tilleuls bleus où l'air fraîchit soudain,  
 Dormir au grand soleil les roses du jardin,  
 Et la brise agiter l'azur dans les charmilles.

Comme toi, par moments, le poète accablé  
 S'arrête, vagabond plein de rêve et d'envie,  
 Et contemple, à travers les barreaux de la vie,  
 Un paradis lointain dont il n'a pas la clé.

Hélas! ne te plains pas, ami, si tu persistes  
 A rêver du dehors les grands parcs inconnus,  
 Heureux dormeur des bois doux marcheur aux pieds  
 Inus,  
 Compagnon sans souci des chiens aux beaux yeux  
 Tristes,

Cher pauvre, pour rester riche en joie ici-bas,  
 Rêve encore, toujours, sans t'approcher des choses:  
 Mieux vaut de respirer que de cueillir les roses,  
 Et les plus beaux jardins sont où l'on n'entre pas!

FERNAND GREGH.



# L'Age de Pierre en Europe



**N**OMBRE de personnes se sont souvent demandées où en étaient les habitants de l'Europe, tandis que ceux de l'Égypte connaissaient l'art d'écrire et de préparer le papyrus, et jouissaient, peuples pasteurs, d'une civilisation déjà avancée? Il nous sera facile de retracer rapidement la genèse de leur histoire, car les regards des gens du monde eux-mêmes commencent à se tourner avec curiosité vers les merveilles de l'âge de pierre en Europe.

De leur côté, les archéologues, à qui l'on doit la découverte de cette mystérieuse époque de l'histoire de l'homme, exubamment et mettent en lumière chaque jour des documents nouveaux à l'aide desquels on peut aisément évoquer et même reconstituer, preuves en main, les moeurs des premières peuplades venues, par de longues étapes, de l'Orient jusqu'aux confins extrêmes du Nord.

Grâce à leurs découvertes et aux livres où ils les consignent, on voit les premiers habitants de l'Europe s'installer dans des cavernes, la plupart escarpées, pour se mettre à l'abri des inondations qui boule-

versaient sans cesse la France à une époque à laquelle on ne peut donner la date précise, mais qui se rapproche probablement de l'époque où vivait le Sineh du papyrus que je viens de vous traduire.

Ces grottes les protégeaient encore contre les coups de main de leurs ennemis. Car déjà les hommes se faisaient la guerre, et recouraient à de sinistres expédients dans le but de piller ceux qui étaient moins forts qu'eux et de satisfaire à un farouche instinct de carnage.

Dès qu'ils prennent possession d'une grotte, ils commencent donc par y fabriquer des armes en silex pour se défendre, et surtout pour attaquer.

On voit ces sauvages recourant, pour se procurer des armes, aux mêmes moyens qu'emploient encore aujourd'hui les indigènes de l'Océanie, de l'Amérique et d'une partie de l'Afrique, moyens tellement semblables qu'on hésite, au premier abord, à distinguer une hache trouvée dans la Seine, d'une hache apportée de la Nouvelle-Zélande, des montagnes Rocheuses ou du cap de Bonne-Espérance.

Placez en regard une des haches de

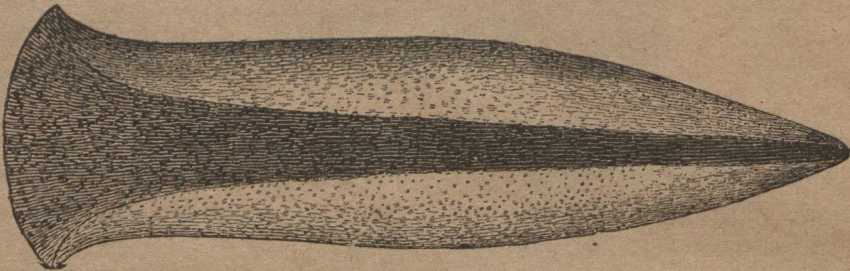


silex trouvées dans la Seine à côté d'une hache de l'Océanie ou de l'Amérique, et, au premier coup d'oeil, vous hésitez à les distinguer l'une de l'autre.

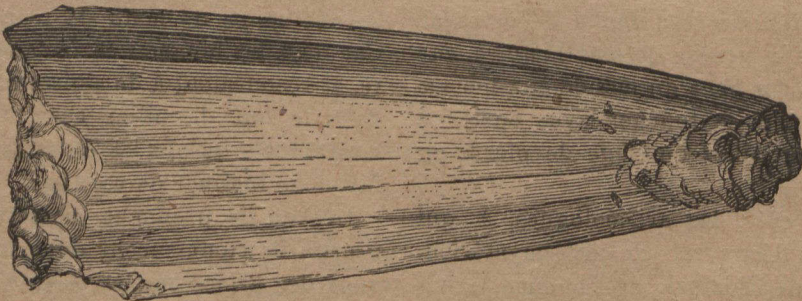
La forme et les moyens de fabrication en sont identiques, seulement la matière en diffère. En Amérique, on emploie l'obsidienne; en Océanie, le jade; en Europe et en Egypte, le silex pyromaque.

Ce silex, au moment où on le retire encore frais du sol, possède, on le sait, la propriété de se fendre en cône arrondi quand on le frappe d'un coup sec, comme

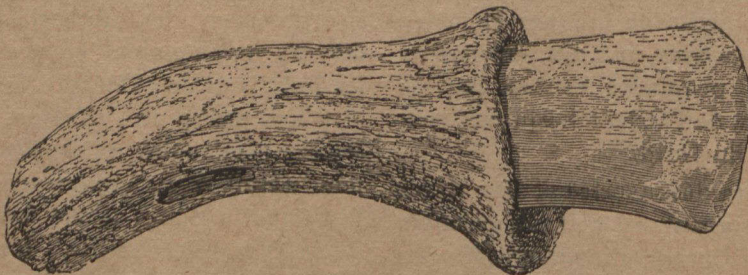
le pratiquent encore aujourd'hui les fabricants de pierres à fusil et à briquet. Nos aïeux inconnus, qui, les premiers, peuplèrent la France, grâce à cette propriété du silex dont ils devaient la connaissance sans doute au hasard, ce père de toutes les inventions, fabriquaient des haches, des pointes de lance, des frondes, des lassos pour la guerre et pour la chasse, des hameçons pour la pêche, et des couteaux et des grattoirs, outils de toutes dimensions, qui leur servaient à dépecer les animaux et à assouplir et à préparer



Hache en silex pyromaque trouvée dans la Seine. (Musée, à Douai.)



Hache en granit du cap de Bonne-Espérance. (Musée Berthoud.)



Corne de cerf emmanchée d'un silex, trouvée dans la Seine. (Musée Berthoud.)



leurs peaux, afin d'en faire des vêtements.

Avec les os et les cornes on emmanchait ces armes et ces outils, on fabriquait des aiguilles auxquelles on donnait une pointe, une fente et même un chas, à travers lequel on passait un fil soit fait de fibre végétale, soit tiré des tendons d'un mammifère ou d'un oiseau. On recourait, en outre, à certaines parties de ces animaux pour en fabriquer des ornements et des parures encore fort en vogue aujourd'hui chez les sauvages contemporains. On perçait, à l'aide de pointes en silex, les dents des taureaux, des loups, des lynx et des rennes, qui, unies l'une à l'autre par un fil et associées à des ammonites, à des tragos globulaires et à des éponges maritimes fossiles, trouées naturellement ou à l'aide du travail, devenaient soit des colliers, soit des bracelets.

On exhume souvent du sol de Choisy-le-Roi, comme des grottes de la Dordogne, mélangées à des objets en silex, des poteries d'une terre grossière à demi cuites et façonnées à la main, quoique le tour à potier fût connu de toute antiquité en Egypte. En effet, il existe dans les tombeaux de Béni-Assan, qui remontent à une époque antérieure de plus de deux mille ans à l'ère chrétienne, des peintures représentant des tours à potier.

Ainsi, comme on le voit, les peuplades de l'âge de pierre connaissaient le feu, car on trouve des amas de charbons dans leurs grottes; elles fabriquaient des poteries, chassaient, s'habillaient de peaux, se paraient d'ornements grossiers, et même peignaient leur visage et leur corps de couleurs crues, soit pour s'embellir, soit pour se rendre plus effrayantes à leurs ennemis.

Pareille coutume se pratiquait jadis chez les Pietes écossais, et se pratique à présent chez les Peaux-Rouges, chez les

Néo-Zélandais et chez les naturels du Sénégal.

M. Meillet a trouvé dans la caverne du Chaffaud un fragment de corne d'un petit daïm, encore adhérent au crâne qui lui sert de pied. Ce fragment de corne, creusé en forme de pot, contient une assez grande quantité d'une matière d'un rouge vif, que l'analyse chimique a constaté être de l'oxyde de cuivre très-pur et très-divisé. Près de la curieuse épave gisait un os de lièvre, garni d'une pointe en silex extrêmement fine, qui, sans doute, servait à appliquer ce vermillon par une sorte de tatouage. A côté se rencontra un rognon d'oxyde de manganèse, matière qui donne, on le sait, une couleur noire. D'où l'on peut conclure, sans trop de crainte d'erreur, que les hommes de l'âge de pierre se bariolaient en rouge, en noir et en blanc, car la craie ne manquait pas. Les Séminoles emploient encore les mêmes couleurs pour composer leur parure de combat.

Les hommes de l'âge de pierre non-seulement fabriquaient des armes, mais encore ils les ornaient de gravures, de figures en creux et quelquefois de bas-reliefs.

Elles représentent presque toujours des animaux dont on distingue parfaitement les formes.

Ce sont des rennes qui sautent, la tête penchée en arrière et les jambes repliées sous eux, des sangliers à la hure hérissée et aux longues défenses, des chevaux sauvages, des taureaux qui paissent paisiblement, et même des éléphants.

D'autre part, on récolte çà et là, depuis l'Asie jusque dans les sables de la Seine, des haches faites avec des minéraux étrangers, ou du moins fort rares en Europe. Elles sont soit en chlorite schisteuse verte contenant du grenat rouge, soit en serpentine verdâtre, soit en jade tenace, soit



en amphibolite. Elles ressemblent complètement aux armes de la seconde période de l'âge de pierre, c'est-à-dire qu'elles sont polies, et non comme celles de la première période, grossièrement taillées à petits éclats; leur partie supérieure, à peu près lisse, se recourbe légèrement vers le bout. Cette courbure forme un des caractères distinctifs des éclats du silex, obtenus par les procédés que je vous ai décrits tout à l'heure.

En 1862, M. Dépine a communiqué à l'Académie des sciences une notice sur les villages lacustres du lac du Bourget, près d'Aix, en Savoie.

Au centre de la baie de Grézine, à cent mètres environ de la rive sud du lac, il a constaté, à un mètre sous l'eau, la présence de pilotis nombreux. Quelques fouilles faites en cet endroit ont procuré bientôt la découverte de poteries semblables à celles qu'on a trouvées et qu'on trouve encore en Suisse.

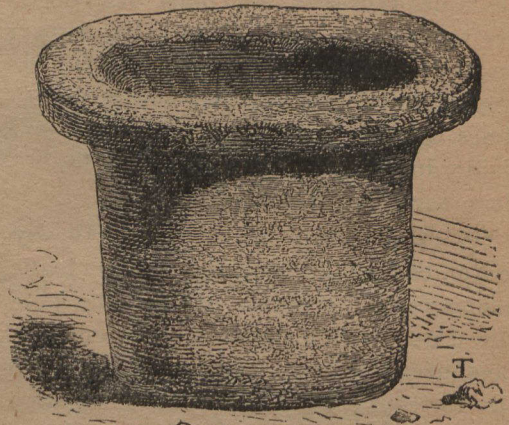
En effet, de 1853 à 1854, des pilotis et des débris de même nature ont été découverts d'abord près du hameau d'Oberleim, en Suisse; une fois l'attention excitée, on en a rencontré d'autres dans toutes les parties de la Suisse, et particulièrement dans le lac de Zurich.

Les villages lacustres qui appartiennent aux trois époques désignées par les noms d'"âge de pierre, d'âge de bronze et d'âge de fer", se composent tous de pilotis plus ou moins grossiers, plus ou moins perfectionnés, et enfoncés dans la vase à une certaine distance de la rive, de façon à mettre ceux qui les habitaient à l'abri des attaques des bêtes féroces et probablement des surprises des hommes.

En fouillant autour de ces pilotis, à très peu de surface du sol recouvert d'eau, on recueille des ossements humains et des ossements de bestiaux, des pierres

noircies par le feu, des charbons à demi consumés, des vases de terre, des pans de muraille et des restes de toitures. On a retiré "vingt-cinq mille" objets de diverses espèces rien que d'un seul des villages aquatiques, situé dans le lac de Neuchâtel.

Les pilotis, la plupart du temps rangés d'une façon méthodique, semblent avoir servi à soutenir des habitations, et même des ponts qui, sans doute, tenaient lieu de rues, comme aujourd'hui dans la plupart des villes des Pays-Bas.



Vase en terre.

Des branchages entrelacés, des plaques d'argiles durcies par le feu, et sur lesquelles on retrouve profondément imprimé le creux de ces branchages, apprennent comment se construisaient les murs et les plates-formes. Il existe encore presque entiers des toits coniques recouverts de chaume et de roseaux. L'eau a conservé ces végétaux de la même manière qu'elle les conserve dans les tourbières.

Des pierres grossières, mais qui ne s'en ajustaient pas moins bien entre elles, de façon à former des foyers et des fours, gisent presque sous toutes les places occupées par chaque cabane, à côté de cou-



ches de mousses provenant des montagnes voisines et servant probablement de lits. De grands bois de cerfs, des têtes de taureaux sauvages, des armes en pierre, en bronze ou en fer, suivant les localités et suivant les profondeurs, s'y rencontrent encore.

Les armes sont des haches et des pointes de lances et de flèches. A en juger par la forme des haches, elles semblent avoir été emmanchées à la manière dont certains sauvages indiens emmanchent des armes analogues. Ces sauvages fendent le tronc d'un jerne arbre, enfoncent dans la fente une hache en pierre, l'y maintiennent à l'aide de petites bandelettes végétales et attendent quelquefois plusieurs années que la sève et le temps aient fermé la plaie de l'arbre, et uni ce dernier à la hache avec une solidité à toute épreuve.

Il ne reste plus alors qu'à couper l'arbre du bas et du haut, suivant la longueur à donner au manche de l'arme si ingénieusement faite, si patiemment attendue.

Les chaumières lacustres ressemblaient pour leur grandeur à trop d'appartements parisiens ; elles ne mesuraient guère que trois à cinq mètres en long et en large ; un trou ménagé, en guise de cheminée dans le toit conique, au-dessus du foyer, donnait issue à la fumée.

C'est particulièrement dans la Suisse allemande qu'on rencontre des débris lacustres appartenant à l'âge de pierre..

Les haches qui caractérisent cette époque et remontent peut-être à trente siècles sont en serpentine et grandes de quatre à cinq centimètres. On sait que la serpentine est une pierre verdâtre et dure. Les unes manquent de mortaise ; elles étaient sans doute emmanchées à la manière des Indiens ; les autres, au contraire, sont liées à des bois de cerf.

A côté de ces haches, on ramasse des couteaux, des tranchets affilés d'une manière surprenante, des scies, des marteaux, des enclumes, des aiguilles en bois de cerf et une multitude de vases, la plupart brisés. on peut, toutefois, reconnaître leurs grandeurs diverses et leur forme constamment la même.

Ces vases se fabriquent à la main, avec une argile grossière, noirâtre et mélangée de petits grains de quartz, évidemment mêlés à cette argile pour lui donner plus de solidité pendant sa cuisson et à l'usage.

Dans les habitations lacustres, où la fabrication des armes et des outils de bronze remplace la pierre, un certain bien-être relatif succède au grossier ameublement des chaumières. Une couche de graphite teint en noir les vases d'une pâte plus fine, des nattes de chanvre et de lin



Outil à tatouage de la grotte de Chaffaud

succèdent aux lits en mousse ; enfin, les habitants savent fabriquer des cordes en fibres d'arbres, et même de la toile.

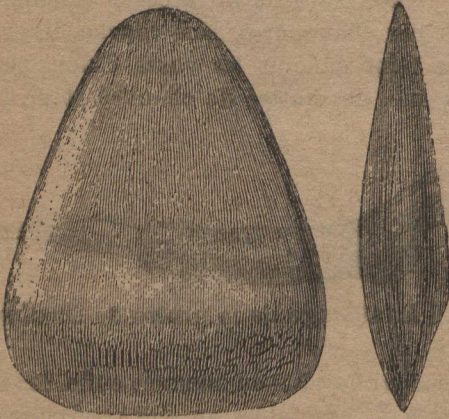
Vienne l'âge de fer, et ces hommes ont des épingles en os, des bagues en métal, des bracelets et des colliers formés de perles, en pierres trouées ; des boucles en bois de cerf et en dents d'ours, des colliers de noisettes évidées et percées, des navettes de tisserand en os, des hochets d'enfant, des pendeloques en cristal, des parures en verroterie et en jais, de l'ambre et même du corail.

L'ambre et le corail présentent les premières traces de produits étrangers importés, et indiquent des relations entre les



indigènes et d'autres peuples.

Les hommes de l'âge de fer avaient encore des palets en grès, soigneusement polis, et qui servaient sans doute à des exercices de gymnastique, et peut-être à des jeux. Les indigènes savaient cultiver la terre, ainsi que le démontrent des amas presque intacts de végétaux, tels que de l'orge, du froment, des pepins de pommes, de poires et des noyaux de prunes. On a même découvert dans le lac de Constance un ancien magasin contenant cent mesures d'orge et de blé en épis, et un pain à demi consommé par le feu et fait avec de l'orge grossièrement broyée.



Haches en chlorite. (Musée Berthoud).

Ce magasin, ce pain, avaient été sans doute brûlés par un terrible engin de guerre qu'on retrouve dans les trois âges, et qui prouve que l'un des premiers moyens cherchés par les habitants de ces contrées sauvages a été celui de détruire leurs semblables.

Cet engin de guerre se compose d'une sorte de bombe en terre à demi friable, que l'on remplissait de charbons ardents et qu'on lançait sur les toits de chaume des villages ennemis, s'en rapportant

pour le reste à la violence du vent chargé d'allumer et de propager l'incendie. Beaucoup de ces bombes, retrouvées dans la vase où elles s'étaient éteintes, conservent intacts leurs formes et leurs charbons à demi consumés.

Les hommes lacustres avaient déjà su s'attacher le chien comme un gardien et un berger, et le mouton comme un esclave et comme un aliment. Dès le premier âge, des squelettes entiers de chiens se mêlent aux ossements des brebis. Ces derniers ont été la plupart cassés, sans doute pour en extraire la moelle.

Enfin, les hommes lacustres ont l'épée de bronze et de fer et la massue garnie de pointes des mêmes métaux.

Toutes les bourgades, sans exception, ont été ravagées et détruites par le feu, et ces incendies sont évidemment l'oeuvre fatale de la guerre. C'est à la demi-combustion des pilotis et des objets végétaux trouvés qu'on doit presque exclusivement la conservation de tant de curieuses épaves d'âges si éloignés.

Toujours à une certaine distance des villages aquatiques, on rencontre des tombeaux creusés dans le sol de la rive.

Ces tombes, profondes, soigneusement faites, attestent à la fois le respect des indigènes pour les morts et leur horrible coutume des sacrifices humains.

On y retrouve, en effet, des charbons, des débris calcinés d'animaux domestiques, un lit de pierre sur lequel repose un squelette intact à côté de lui d'autres squelettes dont tous les ossements sont brisés à coups de haches. La nature de certains de ces derniers ossements, la forme des bassins, des crânes, des dents presque toujours à demi développées—des dents de sagesse—des perles en coquillages, des bracelets et des ornements attestent que non-seulement les esclaves mais



encore les femmes du défunt ont été tués et ensevelis à côté de lui.

Il y a quelques années l'attention a été vivement excitée par la trouvaille d'un grand nombre d'armes et d'ustensiles en pierre, faite récemment en Hollande, dans un "terpen" de la province de Frise.

On appelle "terpen" des monticules de terre, dominant de cinq ou six mètres le niveau de la plaine, d'assez grande étendue et sur lesquels s'élèvent la plupart du temps, soit des fermes, soit même des villages.

En creusant ces "terpen", dont l'exploitation est devenue aujourd'hui une richesse agricole, on rencontre une succession de couches de fumier et d'argiles calcaires qui remontent à une époque inconnue, et que les agriculteurs néerlandais préfèrent comme engrais au guano le plus riche.

On pense que ces "terpen" furent construits à des époques inconnues, par les premiers habitants de la Frise, pour se soustraire avec leurs troupeaux, pendant les hautes marées et les inondations, aux ravages des eaux.

Les "terpen" sont une véritable fortune pour leurs propriétaires; l'exploitation de chacun de ces petits côteaux représente une valeur qui s'élève de vingt-cinq mille à cinquante mille florins, c'est-à-dire de cinquante à cent mille francs environ.

Dernièrement, en extrayant les couches fécondantes d'un "terpen", à quelques kilomètres de Zwolle, on a trouvé d'abord dans les premiers lits du fumier fossile, des haches en bronze, des débris d'armes de même métal, et des vases en terre rouge, évidemment d'origine celtique.

En creusant plus avant et en atteignant les couches inférieures, la nature des objets exhumés a changé tout à fait. Aux armes de bronze succédèrent des armes en

pierre, la plupart d'un granit gris, et ayant la forme d'un marteau troué au milieu pour recevoir un manche.

Ces armes gisaient au milieu d'amas de coquilles d'huîtres, d'arêtes de poissons, de carcasses d'oiseaux, d'os d'animaux, de vases en poteries grossières, de fourneaux en terre cuite et de couteaux en silex habilement taillés et équarris.

On a constaté que les arêtes de poissons provenaient de harengs, de morue et d'anguilles, les squelettes d'oiseaux, surtout du coq de bruyère et de l'"Alia impennis" de Linné, espèce si commune au moyen âge et aujourd'hui tout à fait introuvable.

Les ossements de gros animaux appartenaient à des cerfs, à des chevreuils, à des sangliers, à des loups, à des lynx, à des ours et même à des castors. Quelques-uns sont évidemment les restes du "Bos urus" dont parle Jules César dans ses "Commentaires" et dont la haute taille atteignait celle d'un éléphant.

Toutes sont fendus horizontalement, sans doute parce qu'on en avait extrait la moelle.

Dans la première couche, celle où l'on rencontre les vases de terre rouge et les armes de bronze, se trouvaient une arme, un collier et une divinité en métal doré, incontestablement d'origine carthaginoise.

Il résulte de cette découverte la preuve que les premiers navigateurs néerlandais poussaient leurs excursions jusqu'en Afrique et sans doute y faisaient déjà le commerce d'échanges.

On a encore trouvé dans ces "terpen", une pipe, puis une pipe, elle est très-courte, lourde de forme et se termine par un fourneau de petite dimension. **Que fumait-on dans cette pipe? assurément ce n'était point du tabac, parce qu'on igno-**



rait son existence en Europe. On peut supposer qu'on y brûlait de la graine de chanvre et que les fumeurs s'enivraient des vapeurs de cette plante, qui sert à composer les hatchis des Orientaux.

L'année dernière, M. Bleicher, médecin militaire à Oran, a présenté à l'Académie des sciences plusieurs photographies où sont représentées des haches de pierre et autres instruments de silex trouvés par lui dans les "Grottes d'Hercule", connues et signalées par les anciens.

Ces instruments consistent en haches, couteaux et pointes de flèche en silex taillé; ils sont semblables aux instruments découverts en Picardie par M. Boucher de Perthes. On les trouve en abondance dans les alluvions terreuses qui forment le sol de ces grottes. Ils ne doivent pas être bien anciens, car, dans le même gisement, à côté des silex taillés se rencontrent de nombreuses poteries, faites au tour, et des clous de bronze.

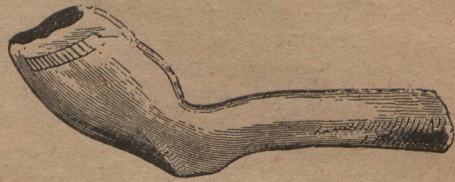
Non loin de là, des sépultures indiquent le mode d'ensevelissement usité alors. Le corps était accroupi dans une position qui rappelle beaucoup celle de l'enfant dans le sein de sa mère, comme le faisaient pour leurs morts les Guanches ou habitants primitifs des Canaries, et les sauvages des bords de l'Orénoque.

M. Bleicher a encore observé de nombreux tumuli dans le voisinage de Kssar-el-Kébir et de Basra. Les uns, simples monticules de forme conique, sont généralement disposés par groupes. Une profonde rigole les entoure et le sommet en est légèrement déprimé; les autres sont protégés à leur base par une enceinte de pierres levées de trois à quatre mètres de hauteur et de forme pyramidale. Les tumuli de cette dernière espèce atteignent plus de huit mètres d'élévation, et leurs

bases mesurent environ quarante-huit mètres de diamètre.

Malheureusement, M. Bleicher n'a pu fouiller ces tertres funéraires et s'assurer si les populations qui les ont élevés sont plus ou moins éloignées de nous et si toutes appartiennent à la race berbère, qui, comme il le remarque fort judicieusement, reste, jusqu'à plus ample informé, la plus ancienne du nord occidental de l'Afrique.

Les premières études sur l'âge de la race humaine remontent à la fin du XVIIIe siècle, époque où, pour la première fois, on découvrit en Angleterre, dans une caverne de Oxe-Horn, en Suffolk, des silex



Pipe trouvée dans un terpen de la Frise.

taillés et des ossements de mammoth.

Il existe dans le musée Berthoud, à Douai, plusieurs échantillons de ces silex, ils proviennent de la collection de sir Georges Carmer, ne ressemblent en rien aux grossières ébauches de Moulin-Quignon, sont à demi polis et rappellent les objets analogues qu'on trouve en Danemark. Ils ne manquent même pas d'une certaine élégance dans leurs contours.

A peu de temps de là, on recueillit dans le comté de Sussex d'autres objets en silex taillé, qu'a signalés à l'attention publique le docteur John Frère.

En 1813, Bulaud raconta, dans ses "Reliquiae diluvianae, la découverte faite, dans la grotte d'Haviland, comté de Glamorgandshire, d'un squelette humain près duquel gisaient enfouis de grosses aiguilles en os et des fragments d'os de rhinocé-



ros, d'éléphant, d'hyène et d'ours.

Ce fut ensuite le tour de Schlotheim, qui signala la présence de débris d'hommes et de rhinocéros en Saxe, dans les brèches de Koestritz.

A peu près à la même époque, M. Borié publia une brochure sur des ossements humains trouvés dans les loëss de la vallée du Rhin.

Tout cela, il faut l'avouer, produisit peu d'effet en France. Ce fut seulement quand M. Boucher de Perthes recueillit à Moulin-Quignon des silex taillés, que les savants français commencèrent à se préoccuper de cette grave question.

Deux écoles sont en présence aujourd'hui.

L'une se rallie à l'opinion de Cuvier et de Blainville, qui professent que les restes de l'homme, à moins d'accidents qui les aient fait pénétrer dans les couches inférieures, ne se rencontrent que parmi les dépôts des diluviums, c'est-à-dire des terrains de transport qui recouvrent les grandes plaines, remplissent les cavernes et obstruent les fentes de certains rochers.

L'autre prétend que l'homme a vécu dans l'Europe centrale, vers la fin de la période tertiaire, et qu'il est le contemporain de l'éléphant méridional, du rhinocéros, du grand hippopotame, d'un boeuf de haute taille, de cerfs et de castors appartenant à des espèces disparues, tout à fait distinctes de celles qui peuplent aujourd'hui la terre.

Une troisième doctrine ne fait remonter l'homme qu'à la période quaternaire.

C'est à cette doctrine que se range M. Paul Gervais. Il voit en l'homme un contemporain du renne et un habitant des dépôts appelés diluvium rouge et diluvium gris.

Faisons observer avec lui que la classification des terrains appelés quaternaires

n'est pas aussi complète et aussi nettement tranchée qu'on le croit généralement.

Les rennes, en même temps que d'autres espèces d'animaux, ont émigré et se sont réfugiés vers des latitudes plus boréales. Sous l'influence de certaines modifications de climat amenant avec elles une perturbation considérable en Europe et dans les parties de l'Afrique et de l'Asie qui l'avoisinent, les pluies torrentielles des premiers temps de la période diluvienne cessèrent; les immenses glaciers qui leur succédèrent, perdirent peu à peu de leur extension, et il en résulta une distribution régulière des saisons, analogue, sans doute, à celle qui règne de nos jours.

Si l'homme vécut avant ce temps, on n'en saurait donner la moindre preuve. On ne constate réellement ses traces qu'à la période suivante de l'âge de la terre.

Ces traces se trouvent dans le Jura, dans la Savoie, en Suisse, en Vénétie, en Irlande, dans les cavernes et dans les habitations lacustres.

On suppose que plus tard des émigrations asiatiques, désignées sous le nom d'"Aryas", envahirent peu à peu l'Europe, s'en emparèrent, y détruisirent ou s'y assimilèrent la race indigène, et s'y établirent avec leur industrie, qui, pour être plus avancée que celle des peuplades primitives de notre continent, ne connaissait néanmoins encore ni le bronze ni le fer, et ne mettait en oeuvre d'autres matériaux que la pierre, l'os et le bois.

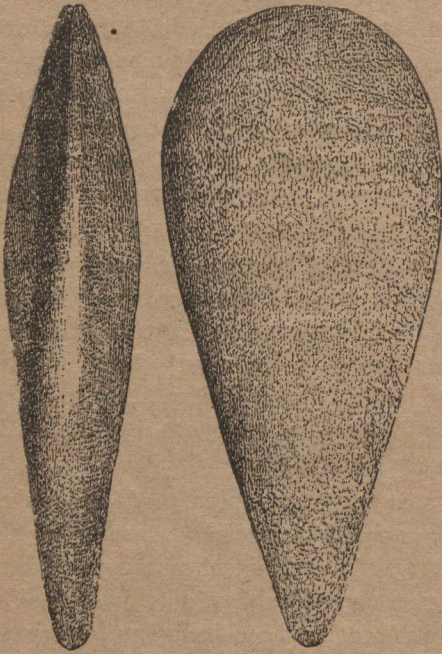
Après avoir énuméré et étudié, sans parti pris, les découvertes d'objets en silex, les os et d'ossements d'animaux fossiles faites en Europe, M. Gervais pèse les arguments invoqués en faveur de l'existence préhistorique de l'homme de nos contrées, étudie les terrains quaternaires, discute l'origine des débris de l'industrie



humaine exhumés des cavernes, détermine les différentes espèces de mammifères propres à la période quaternaire et décrit le petit nombre de crânes, plus ou moins authentiques, que l'on possède des anciens habitants de l'Europe centrale.

M. Gervais arrive à cette conclusion et résume ainsi son livre :

Si l'on n'a pas la preuve que le genre humain a existé durant le dépôt des ter-



Haches de Haïti en granit vert. (Musée Berthoud.)

rains tertiaires, on ne saurait nier qu'il ne fût déjà répandu en Europe lors de la période à laquelle on a donné le nom de quaternaire, c'est-à-dire pendant que se formaient les terrains immédiatement postérieurs au pliocène, dernière phase de la série tertiaire des restes de l'homme.

Ces débris primitifs, et plus particulièrement des instruments en silex taillé nous donnent, en effet, la preuve que des

peuplades très peu avancées en civilisation, pour ne pas dire barbares, foulaient notre sol à cette époque reculée, surtout lors de la grande extension des glaciers, et qu'elles ont vu disparaître plusieurs grandes espèces quaternaires.

Mais ces dépôts eux-mêmes, tout en étant antérieurs aux tourbières, aux dernières assises des cavernes ou des brèches osseuses, ainsi qu'à la rentrée des glaciers dans leurs limites actuelles, doivent être partagés en deux catégories bien distinctes.

Certains d'entre eux sont contemporains de la grande multiplication du renne dans notre pays, et ils ne remontent pas au-delà de l'extension glaciaire.

C'est dans leurs couches que les débris laissés par l'homme antéhistorique sont particulièrement nombreux. La présence simultanée, en France et ailleurs, pendant l'époque glaciaire, d'hommes et de rennes, est donc un fait désormais acquis à la science.

Mais si les terrains, également quaternaires qui sont inférieurs à ceux-là, renferment par endroits des silex taillés par les premiers habitants de l'Europe centrale, les ossements humains y sont rares ou contestables, et l'on n'y a pas encore trouvé des fragments du renne paraissant avoir été utilisés.

De plus, la nature essentiellement meuble de ces terrains, qui sont des sables ou des graviers de l'époque proprement appelée diluvienne, permet de douter encore que l'enfouissement de ces silex soit contemporain de leur premier dépôt, et l'on est ainsi en droit de se demander s'il ne s'est pas opéré en plusieurs points des mêmes terrains des remaniements qui y auraient introduits des objets d'origine humaine, malgré l'âge plus récent de ces derniers.



Ajoutons que dans certaines localités les caractères des débris regardés comme provenant de l'industrie des premiers hommes laissent beaucoup à désirer, et sous ce rapport aussi il reste parfois des doutes sérieux. En présence de pareilles

objections et tout en admettant que l'apparition du genre humain répond aux premiers temps de la période quaternaire, on doit donc reconnaître que la science ne possède pas encore la preuve irréfutable que l'homme a existé dans nos contrées dès le commencement de cette période.



## LA COURONNE DE FER

— 0 —

**L**A plus ancienne couronne d'Europe, la couronne dite de fer, parce que, d'après la légende, l'intérieur en aurait été composé avec les clous ayant servi à la crucifixion de Jésus, pourrait servir de modèle pour l'éducation des grands de la terre. Il n'en est pas en effet qui, avec une devise plus fière, ait eu une destinée plus troublée.

Le souverain qui la ceint doit prononcer solennellement les paroles suivantes: "Dieu me l'a donnée, malheur à qui y touchera!" Or nul emblème n'a peut-être eu autant de possesseurs différents.

Théodelinde, devenue veuve d'Atharhis, roi des Lombards, s'étant remariée au duc de Turin, Agilulphe, fit fabriquer cette couronne en 594 pour l'offrir à son nouvel époux.

La couronne fut, symboliquement, composé d'un cercle de fer recouvert d'or, pour que celui qui la portait sût, mieux que tout autre, qu'elle avait un éclat trompeur. Elle est du reste fort incommode à porter et très chancelante, témoin l'incident du couronnement de Napoléon

Ier comme roi d'Italie. Le joyau n'ayant que 15 centimètres de diamètre, glissa à terre au grand dam des chambellans placés auprès du monarque et dont aucun n'osait bouger dans la crainte d'aller contre les règles d'un protocole pointilleux.

En somme, toute de fer qu'elle est la couronne a l'apparence de l'or. Elle est en forme de cercle et émaillée en gris, ornée de cabochons ciselés et de vingt-deux pierres précieuses, tant émeraudes que saphirs ou rubis non taillés.

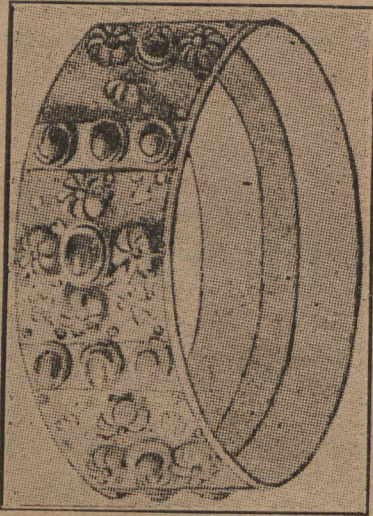
À la mort d'Agilulphe elle fut déposée dans le trésor du célèbre monastère de Monza, qui du haut des Apennins semble veiller en sentinelle avancée sur Milan. Elle passa sur la tête de Charlemagne lorsqu'il fut sacré roi des Lombards en 774. En 1452 elle est portée à Rome pour le couronnement de Frédéric IV, et à Bologne en 1530 pour le couronnement de Charles-Quint.

Le 26 mai 1805, à Milan, l'empereur Napoléon Ier, en présence de tous les grands corps de l'Etat, des envoyés des puissances alliées, et des dignitaires de la cour



de France, se couvrit le chef de la couronne de fer, qu'il déclara immuablement unie à la couronne de France.

Le 5 juin suivant, Napoléon le Grand



La couronne de fer.

fonda l'ordre de la Couronne de fer destiné à récompenser les services civils et militaires. La couronne figurait dans la décoration avec cette devise: "Dieu me l'a donnée, gare à qui y touchera!"

L'ordre comprit d'abord vingt hauts dignitaires, cent commandeurs, cinq cents chevaliers. En 1807, il y eut trente-cinq dignitaires, cent cinquante commandeurs et huit cents chevaliers.

À la chute de l'Empire l'ordre disparut, mais il fut relevé par l'empereur d'Autriche, François II, le 12 février 1816, qui décida, lui aussi, que la couronne de fer serait désormais inséparable de la couronne d'Autriche.

La Lombardie a fait retour à l'Autriche et la couronne de fer a repris le chemin de Monza, où elle est encore; mais elle appartient cette fois au roi d'Italie, qui a le loisir de répéter à son tour: "Dieu me l'a donnée..." sans pouvoir oublier, toutefois, les leçons de l'Histoire.

### L'ÂME DES CHOSES

Heureux celui dont l'âme atteint l'Âme des Choses,  
Et qui peut abriter son Rêve dans leur cœur!  
Il épanche sa peine au sourire des roses,  
Et le soir assoupit sa fièvre en sa fraîcheur.

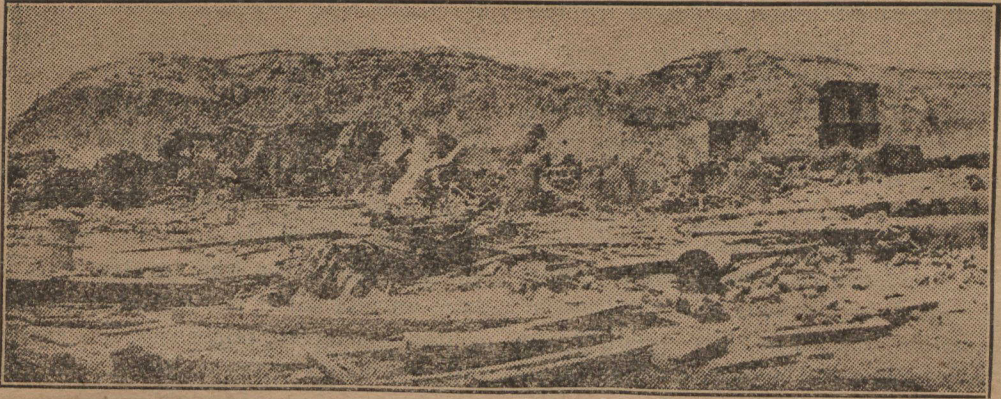
Il voit Dieu dans les champs riches d'apothéoses.  
Et, parmi les remous d'un décor enchanteur.  
Il sent de ses défunts s'ouvrir les âmes closes,  
Et des yeux de l'Aimée il revoit la couleur.

Il croit ouïr sa mère, au son lointain des cloches,  
Qui tousse, et doucement murmure des reproches,  
Parce qu'il n'a pas fait sa prière à genoux...

Et tout dans la nature est pour lui simple et doux;  
La foule le repousse et les choses l'accueillent,  
Car leur âme est la soeur de ceux qui se recueillent.

FLORIAN-PARMENTIER.





## Les Grandes Catastrophes Terrestres

# LES VOLCANS

Leur Origine - Leur Role a Travers les Siecles -  
Desastres Restes Celebres.

Par A. Riou.

**T**OUT le monde parle des volcans, chacun en connaît la puissance, les ravages, se remémore les tragédies dont ils ont été les causes et cependant personne ne peut définir d'une façon absolue leur formation géologique. Se poser la question, qu'est-ce qu'un volcan? est une chose facile, y répondre est extrêmement délicat. Autant de géologues, autant d'opinions différentes pourrions-nous dire, et comme les entrailles de la terre ne nous ont pas encore livré leur secret absolu force nous est d'en rester aux hypothèses des savants, quitte à choisir parmi elles, celles qui nous paraissent construites avec le plus de logique et de raison.

Le principe en lui-même serait simple. En admettant que le centre de la terre soit encore à l'état de pâte, il est permis de supposer que la terre en se refroidissant comprime la région centrale. Celle-ci en se contractant, opère un peu comme la main qui presserait une orange. Les parties faibles de l'écorce terrestre s'écartent par éclatement et laissent s'échapper la matière interne qui jaillit à l'extérieur. A ce moment nous nous trouvons en présence d'une éruption volcanique.

Toutefois, cette supposition ne tient pas devant les théories de certains savants qui admettent en principe la solidification absolue du globe terrestre; il n'y aurait, disent-ils, que quelques couches ignées localisées dans les profondeurs terrestres, lesquelles par suite de la pression des gaz et des vapeurs profiteraient des issues naturelles de la croûte terrestre pour se répandre au dehors.



Enfin, d'autres ne voient dans les volcans qu'un amalgame chimique de matières explosibles, telles que soufre, pyrite de fer, etc., qui par suite d'une condensation formidable finiraient par opérer des réactions telles qu'un éclatement extérieur deviendrait inévitable.

Il y a évidemment dans les trois premières hypothèses des phénomènes exacts mais auquel devons-nous particulièrement nous rallier. Doit-on prendre en entier une de ces versions et l'admettre d'une façon indubitable, où doit-on se créer une théorie particulière, participant de chacune d'elles. Tel est le problème posé, dont la solution jusqu'à présent n'a pas encore été découverte.

D'aucun comme M. Stanislas Meunier, professeur au Museum, représente la terre comme une immense bouteille contenant un liquide gazeux. Tant que le flacon est hermétiquement bouché, il n'y a rien à craindre, mais dès qu'une fissure se produit le liquide tend à se précipiter au dehors, avec d'autant plus de violence que la compression est plus grande.

Enfin, d'autres prétendent, et je erois que cette théorie serait une des plus plausibles, que le centre de la terre formant un immense foyer en perpétuelle ignition, il suffit, que par suite d'une crevasse souterraine, l'accès de l'eau, soit de la mer, soit de nappes intérieures, soit permis vers le foyer, pour que des vapeurs considérables se condensent et fassent éclater la partie de l'écorce terrestre qui paraît être la plus faible.

Dans tous les cas, si les savants ne se mettent qu'imparfaitement d'accord sur les causes initiales qui déterminent la formation des volcans, tout le monde est aujourd'hui à même d'apprécier les phases d'une éruption. La terre se soulève, s'entrouvre et comme une gigantesque pièce

d'artillerie le volcan commence le feu; fumées, flammes, projections de pierres embrasées, écoulement de la larve, etc.

Si un vieux volcan se réveille on entend des grondements ignes précurseurs du danger, quelquefois la terre tremble. Le cratère dégage des fumées, puis bientôt au milieu des détonations et des explosions qui lancent au loin tous les débris du terrain, on voit sortir des matières incandescentes, scoriales, pouceuses, des cendres, puis des boues chaudes, des gaz en quantité énorme, les acides chlorhydrique, sulfureux, sulfurique, sulfhydrique, carbonique et de l'hydrogène.

Les gazs qui s'échappent des cratères en éruption sont pour la plupart des gazs délétères et asphyxiants, dont les effets nocifs se font sentir dans un périmètre relativement éloigné, déterminant par là même, la mort des habitants des villes voisines, avant même que les coulées de laves ne se soient produites. Les vapeurs déterminées par les gaz sulfureux et sulfhydriques sont en principe les deux facteurs importants de l'asphyxie et c'est à eux certainement que sont dus les nombreux décès survenus au début des catastrophes volcaniques, témoin la ville de Saint-Pierre à la Martinique. Il est indubitable que dans la terrible catastrophe des Antilles la majorité des habitants a succombé aux effets nocifs de la vapeur et par là même s'explique le nombre considérable de victimes. Surpris par les gazs, terrassés par l'asphyxie progressive les habitants ne pouvaient fuir le torrent de feu qui peu de temps après ne s'attaquait plus qu'à des cadavres.

En fin d'éruption, c'est surtout l'acide carbonique qui prédomine, car au cours du phénomène on peut suivre une échelle savamment graduée qui débute par l'acide chlorhydrique, se poursuit par l'acide



**Abonnez-vous a**  
**La Revue Populaire**

Magazine mensuel illustré de 132 pages  
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,  
 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).  
 Rue . . . . .  
 Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.



sulfureux et prend fin par des émanations d'acide carbonique.

Parmi les prodromes enregistrés au cours d'éruptions volcaniques, les tremblements de terre, cela se conçoit, tiennent une place considérable. Ce sont eux qui sont les précurseurs certains de la catastrophe, surtout lorsqu'ils s'accompagnent de grondements souterrains dont le caractère est absolument significatif. Il y a peu de temps, la Sicile donnait au monde l'exemple d'un effrayant cataclysme, et la destruction de Messine restera comme le prototype terrifiant des bouleversements terrestres.

Rien n'est plus normal cependant qu'un tremblement de terre, si nous en croyons la plume autorisée de certains géologues éminents. Tandis que les pluies et les vents dissolvent et désagrègent la surface du sol et travaillent sans cesse à l'aplanir, le feu central par contre en remanie toujours et en accentue le relief. Si peu que ce soit au travers des couches géologiques qui tissent un vêtement de plus en plus épais à la terre, la chaleur rayonne lentement dans l'espace et le centre se refroidit. De là une diminution de volume, la chaleur dilatait la masse liquide en ignition, le froid la contracte. Figurez-vous maintenant ce que peut devenir sur une sphère qui se contracte, l'enveloppe qui s'appuyait sur elle. Si à l'instar d'une orange l'écorce montre une certaine élasticité, elle se plissera forcément déterminant des chaînes de montagnes, des vallonnements en forme de vagues. Si au contraire, comme dans une noix de coco l'écorce est rigide, dure, cassante, elle se fendillera, et sera la cause d'effondrements colossaux, de catastrophes effrayantes comme celles de Messine.

Ce sont des effets identiques qui ont été les causes de certains affaissements au

cours desquels des édifices entiers, des palais, des jetées, ont été ensevelis, comme à Reggio où la digue est maintenant complètement immergée. De plus, depuis la dernière catastrophe, les cartes marines du détroit de Messine ont dû être complètement modifiées par suite des différences notables de niveau dans la profondeur des eaux.

La Sicile est d'ailleurs un pays prédestiné à ces cataclysmes souterrains, et la nature volcanique de son sol en est la cause. Sur la ligne en arc de cercle passant par Cautazzaro, Catane et Palerme dont le Stromboli est à peu près le centre, l'écorce terrestre s'effondre en forme de cuvette. Ce travail gigantesque se poursuit depuis de longues années et à peu près au cours de chaque siècle l'histoire enregistre au moins un grand désastre. Nous ne parlons pas des commotions légères qui se sont multipliées à l'infini. Pour ne parler que des tremblements de terre, quelques chiffres seront plus éloquents que des pages entières de récits. En l'an 526, le Sud de l'Italie enregistra plus de 120,000 victimes; en 1666, 6,000. en 1693, environ 60,000; en 1783 toute la Calabre fut ravagée et le bilan se chiffre par 200,000 victimes. Enfin la dernière catastrophe de Messine dont tout le monde se souvient encore.

L'Italie est d'ailleurs considérée comme un des endroits d'Europe où la croûte terrestre est de beaucoup la plus faible, il est donc probable que les cataclysmes de cette nature viendront encore endeuiller sa population. Il y a cependant un gros point noir dans l'horizon de cette puissance, c'est le moment où se produira la dislocation finale, effritement total prévu depuis longtemps, mais dont on ne peut hélas prédire exactement la date!

Mais dira-t-on, il est de toute évidence



**ABONNEZ - VOUS**  
 — A —  
**LA REVUE DE LA MODE**

**Le Seul Journal de Mode en Français**

**POUR**

**50 cts par an.**

**VOUS AVEZ DROIT**

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

**AVIS IMPORTANT**

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

**A LIRE ATTENTIVEMENT**

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

**ADRESSEZ VOS COMMANDES**

**La Revue Populaire,**  
**Département des Patrons,**  
**200, Boulevard St-Laurent, Montréal.**

**COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . .

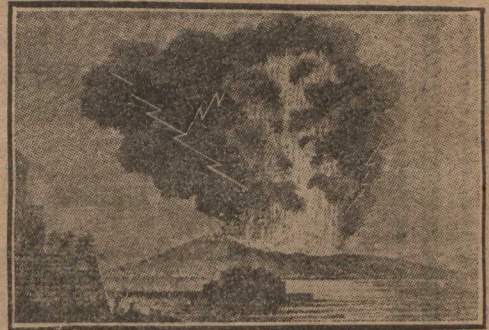


que des tremblements de terre de cette importance ne peuvent arriver brusquement. Il doit être possible de les prévoir, certains phénomènes doivent certainement se produire qui sont de nature à déterminer d'urgentes précautions. Evidemment, il y a au début de ces bouleversements terrestres, toute une série de faits qui peuvent annoncer et présager le désastre, des craquements se produisent parfois, mais tellement insensibles qu'il est très difficile de s'en rendre compte, et surtout de déterminer la direction qui sera prise ultérieurement. Les animaux, paraît-il, seraient plus sensibles que nous à ces prodromes terrestres. Les chats en particulier, posséderaient à cet égard un instinct particulier, une sorte de prescience qui les aurait fait fuir de Florence quelques heures avant une semblable catastrophe. Toutefois il est difficile de se baser sur des faits aussi peu concluants et en l'espèce ce n'est pas la prophétie qui nous fait comprendre l'événement, c'est surtout l'événement qui nous fait comprendre la prophétie. Il n'en est pas moins vrai que des secousses sensibles pour certains animaux ne le sont pas pour les hommes, ce qui implique forcément la présence de certains phénomènes que l'on s'est appliqué à étudier à fond.

La science est venue en aide à nos sens qui peu à peu se dépriment par l'usure et par les abus; ces qualités humaines qui faisaient dans les temps primitifs la force de l'homme, et que nous nous plaisions encore à admirer chez certaines peuplades sauvages, s'étant atrophiées, on y supplée aujourd'hui par des appareils enregistreurs d'une sensibilité extrême, au nombre desquels nous placerons le "Sismographe."

Comme son nom l'indique, cette ingénieuse invention est chargée de nous faire

connaître les "sismes", ou vibrations plus ou moins intenses de la couche terrestre, ainsi que tous les troubles géologiques ou les perturbations qui peuvent se produire sur la partie de notre planète où ils sont placés. Le Sismographe n'est, en somme, qu'un dérivé du "pendule" et basé sur l'inertie de la matière. Les corps possèdent en effet en eux-mêmes une sorte de paresse par laquelle ils s'opposent au mouvement qu'on veut leur imprimer. Une sphère de plomb, par exemple, étant suspendue à une hauteur assez considérable de 35 à 40 verges, il pourra se passer le phénomène suivant, c'est que le sol placé au-dessous de lui pourra subir des oscilla-



Le Vésuve le 8 août 1779

tions plus ou moins grandes, des mouvements plus ou moins accentués, sans que le pendule ait pour cela dévié d'une ligne. Imaginons donc un crayon placé sous ce pendule dont la pointe vienne porter sur une feuille de papier déposée sur le sol, il s'ensuivra une série ininterrompue de lignes, déterminant la puissance des vibrations. C'est là un véritable Sismographe connu sous le nom de "Sismographe vertical".

Toutefois ce procédé encombrant a fait place à l'appareil "horizontal" beaucoup



# Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,  
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,  
**Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal**

### COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.



plus sensible et plus facile à installer. Il se compose d'une masse pesante fixée au sommet d'un triangle isocèle qui tourne autour de sa base, laquelle est redressée presque verticalement. La masse pesante oscille donc sur une circonférence presque horizontale, d'où le nom qui lui a été appliqué. Puisque l'appareil est légèrement penché, la masse pesante s'arrêtera, dans sa position d'équilibre, au point le plus bas de cette circonférence; mais, à la moindre secousse, elle tendra à s'en écarter et viendra alors s'appuyer sur un levier disposé à côté d'elle, afin d'enregistrer, en les amplifiant jusqu'aux moindres mouvements.

C'est à l'aide de ce compteur dont la sensibilité est extrême, qu'il a été déterminé d'une façon indubitable que les grosses secousses sismiques sont toujours précédées de frémissements imperceptibles à nos sens, dénommés "prémonitoires". Malheureusement, elles ne se produisent pas toujours, et lorsqu'elles ont lieu c'est toujours à quelques secondes à peine avant le sinistre. Il est donc difficile de s'en servir comme avertissement préventif.

Aux dires des savants, il existe une corrélation absolue entre les "Sismes", et les taches plus ou moins denses qui recouvrent le soleil à différentes époques. Cela peut de prime abord paraître absolument extraordinaire et cependant il est admis que tous les onze ans, le nombre des tremblements de terre atteint son maximum, alors qu'à cette même époque on voit le plus d'aurores boréales et le plus d'orages magnétiques. Cette connexité entre ces deux phénomènes ne peut s'expliquer que par la théorie de l'"induction".

D'un autre côté, les savants de l'observatoire de Barcelone, ont déclaré que

le Sismographe n'avait enregistré aucune oscillation pendant les quatre jours qui ont précédé la catastrophe de Sicile. Or, on s'accorde à dire, qu'en temps normal, l'appareil enregistre journellement et continuellement des vibrations. Si cette observation se confirmait elle pourrait devenir une source de précieux renseignements pour l'avenir.

Dans tous les cas, ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que le Sismologue, grâce à ses appareils si délicats, voit ce qui se passe au bout du monde, à l'antipode de son observatoire et c'est là ce qui frappe le plus notre esprit. En effet l'oeil d'un observateur exercé discerne à première vue s'il s'agit de secousses lointaines ou rapprochées et comme de plus, ses appareils sont disposés de façon à indiquer la direction du phénomène, il peut par des calculs spéciaux, déterminer la distance du foyer sismique. Assez souvent les mouvements enregistrés ne sont pas annoncés par les journaux, parce qu'ils ont eu lieu en mer ou dans des régions peu civilisées; et le public sceptique, peu instruit des méthodes scientifiques, s' imagine alors que ces tremblements de terre révélés par le Sismographe, mais non confirmés par le télégraphe sont de vulgaires "canards".

Cependant il faut se rendre à l'évidence, le Sismographe ne ment pas. La terre tremble même lorsque personne ne la voit remuer. Nous ne voyons pas tout ce qui se passe autour de nous. Et c'est là une des plus belles conquêtes de la science moderne que de créer de nouveaux organes artificiels, capables de sentir, de voir ce que nos sens ne peuvent saisir.

Le nombre des volcans connus répartis à la surface du globe, et qui pour employer une expression triviale, mais juste "ne dorment que d'un oeil", sont au moins de 225. Un millier d'autres ne de-



mandent qu'à retrouver leur activité et ne sont qu'engourdis. En dehors du Vésuve, de l'Étna, des volcans de la Grèce, il existe en Islande, l'Hécla, le Koblugaia, dans l'Atlantique les Açores et les Canaries, à Ténériffe les Hespérides, les îles du Cap Vert, les volcans des Antilles, la soufrière de la Guadeloupe. Dans les Audes, le Pichincha, le Cotapsi, le Sangey, l'Antisana, les volcans du Chili et du Pérou; dans le centre Amérique le Cosaguina, les volcans du Mexique d'Orizaba, le Joriello, etc. Dans le Pacifique et l'Océan Indien, la chaîne volcanique des Aleoutiennes et du Kamtchatka, les volcans du Japon, de Java, du Timbon; les îles volcaniques de l'Océanie, les volcans de la Nouvelle-Zélande, les volcans de Bourbon, etc. Il faudrait un volume pour décrire les catastrophes dont ces monstres ont été la cause et malheureusement leur tâche néfaste n'est pas terminée, car toute terre qui a tremblé, tremblera encore.

On reste stupéfié devant l'image des bouleversements causés par les volcans, et on se demande comment ces gouffres peuvent disposer d'une puissance propulsive aussi considérable. Mais il ne faut pas oublier que les pressions qu'atteignent les matières explosibles de ces monstrueux canons naturels sont hors de proportion avec ce que nous pouvons concevoir. Si nous calculons l'attitude des montagnes au sommet desquelles se trouvent les cratères, nous serons obligés de convenir que pour élever à cette hauteur des laves, des pierres, et des scories qui se trouvent au centre de la terre il faut des pressions mesurées par les hauteurs d'ascension, multipliées par la densité des matériaux soulevés.

Ainsi en ce qui concerne la montagne Pelée à la Martinique qui atteint 1350 mètres d'altitude au-dessus du niveau de

la mer, on calcule que la pression à la sortie du cratère a dû être de 500 atmosphères. Avec une pression pareille, il est évident que la portée des projectiles doit être énorme.

Nous ne voulons pas terminer ce premier paragraphe scientifique, sur la nature des volcans, sans venir rendre hommage au seul savant qui jusqu'à aujourd'hui ait été capable de prédire les effroyables cataclysmes dont ils sont la cause perpétuelle. Nous voulons parler de M. Frank A. Perret, de Brooklyn, actuellement attaché au professeur Matteucci à l'observatoire du Vésuve à Naples.

Ce jeune savant américain, à la suite d'études extrêmement sérieuses sur les éruptions volcaniques, est arrivé à noter de telle sorte ses observations prises sur les lieux mêmes parfois au péril de sa vie, qu'il avait pu prévoir près d'une année à l'avance la terrible catastrophe de Messine. Malheureusement, ses prévisions ne furent pas prises au sérieux tout d'abord, et il fallut que le sinistre épouvantable vint confirmer ses pronostics. M. Perret à l'aide de certains sismographes auditifs perfectionnés par lui, est arrivé à dénombrer, délimiter et cataloguer les bruits précurseurs des éruptions volcaniques. C'est encore à lui que nous devons les analyses chimiques des gaz souterrains prélevés par un système qui lui est personnel, ainsi que de très curieuses photographies des phénomènes éruptifs prises dans des conditions qui ne laissent pas d'angoisser ceux qui sont à même de se rendre compte des innombrables périls qu'entraînent de semblables expériences.

Par ses recherches méticuleuses et incessantes, M. Perret a fait déjà faire un grand pas à cette science spéciale de l'étude des volcans, puissent ses infatigables recherches être prochainement couronnées de



succès car ce jour-là son nom pourra s'inscrire au livre d'or des Bienfaiteurs de l'Humanité.



Parmi les catastrophes qui sont restées comme impérissables dans le souvenir des peuples et dont l'antiquité nous a conservé les douloureuses relations, se placent au premier rang les désastres d'Herculanum et de Pompéi. Les récits de Pline le Jeune dont les lettres nous sont parvenues intégralement à travers les siècles, nous dérivent d'une façon saisissante les phases successives de cette éruption volcanique qui engloutit en quelques heures la coquette petite ville de Pompéi, sise au pied du Vésuve.

D'après les fouilles auxquelles se sont passionnés les archéologues les plus éminents et qui débutèrent en 1748 sous le règne de Charles III, on a pu contrôler d'une façon absolue les textes anciens. L'ancienne ville romaine, exhumée des cendres qui la recouvraient depuis des siècles, nous a fait revivre son histoire, ses fastes et ses malheurs.

Pompéi, ancienne ville de Campanie au sud de Naples, environ à 20 milles du Vésuve, se trouvait placée à l'embouchure du Sarno. La tradition voulait qu'elle eût été fondée par Hercule. Ses premiers habitants furent les Osques; elle s'assimila rapidement la civilisation grecque, passa aux mains de divers maîtres, puis elle prit part à la guerre sociale, et fut assiégée sans succès par Scylla (82 av. J.-C.). Pourtant Pompéi se latinisa vite et devint un lieu de plaisir recherché par la meilleure société. Cicéron y possédait une villa. Municipale sous Auguste, elle gagna sous Néron le nom de Colonie.

La première éruption du Vésuve qui dé-

vasta la ville, eut lieu en 63 avant J.-C., mais ce ne fut là qu'un avertissement dont malheureusement les habitants ne parurent pas tenir un compte sérieux. En 79 se produisit le second sinistre qui devait être le dernier et à la suite duquel Pompéi devait disparaître à jamais. L'éruption, aux dires des historiens, se produisit le 24 août de l'an 79.

Vers une heure de l'après-midi, au moment où l'agitation battait son plein, le ciel s'obscurcit tout à coup, comme à l'approche d'un orage extrêmement violent, de sourds grondements provenant de la montagne semaient la terreur par mi la



Un cratère de volcan.

population des pêcheurs dont les habitations se trouvaient situées sur les bords de la mer au pied même du volcan. Terrifiés par ce spectacle lugubre, ces malheureux vinrent se réfugier dans l'enceinte même de Pompéi. Dans la ville cependant on attribuait ces perturbations à l'approche d'un violent orage, et l'insouciance était telle chez ces Romains avides de plaisirs qu'ils ne voulurent à aucun prix quitter les gradins de l'amphithéâtre où ils étaient massés pour assister aux jeux.

Toutefois dans la soirée, la peur envahit peu à peu l'esprit des habitants. L'orage



annoncé ne se produisait pas et le cratère du Vésuve commençait à vomir des torrents de fumée, de plus des gaz méphitiques chargeaient l'atmosphère, des odeurs sulfureuses envahissaient la ville. L'air devenait irrespirable. La panique s'empara des habitants qui songèrent à ce moment à se réserver par une fuite rapide. Quelques heures avant la nuit, les routes étaient encombrées de charriots transportant au loin ce que les habitants avaient de plus précieux, les groupes fuyaient la ville empestée où l'atmosphère devenait intenable. Bientôt cet exode prit les proportions d'une véritable fuite. A part quelques entêtés qui payèrent de leur vie leur désir de rester quand même auprès de leurs biens, la population entière émigrait vers le centre de la province, fuyant le voisinage maudit du volcan qui continuait à menacer la cité. Bientôt, à la fumée et aux vapeurs délétères succéda une pluie de cendres mêlée de pierres en ignition, qui s'abattit sur les terrasses des maisons en même temps qu'un énorme torrent de laves en fusion inondait la campagne voisine, les routes, le rivage, brûlant même les barques et les galères à l'ancre dans le port.

Toute la journée du lendemain cette pluie de cendres et ce torrent de feu continuèrent leur acte de dévastation, coupant aux derniers survivants toute retraite possible.

Bref, trois jours après, la ville entière de Pompeï était ensevelie sous un amas considérable de cendres et de scories. le port n'existait plus et le rivage de la mer avait complètement changé d'aspect. Rien ne subsistait de la ville coquette et gracieuse, rendez-vous des élégances et du luxe, seule une immense plaine de cendres bouillonnantes, marquait l'emplacement qu'occupait autrefois la station balnéaire

tant aimée des Romains.

Le nombre de victimes, heureusement, n'atteignit pas le chiffre colossal qui marqua les catastrophes postérieures, et on estime à 300 environ le total des malheureux qui périrent à la suite de leur imprudence et de leur entêtement.

Il est certain que plus tard les habitants revinrent sur les lieux, pratiquèrent des fouilles et réussirent à sauver une partie des objets précieux. Pompeï servit longtemps de carrière, on chercha à en extraire les matériaux de prix et surtout le marbre, puis elle tomba dans l'oubli, bien que la tradition populaire ait conservé à son emplacement le nom de "Civita".

En 1748, un paysan découvrit en fouillant la terre, des statues de valeur, l'attention du roi Charles III fut éveillée. On entama des fouilles qui avancèrent fort lentement jusqu'à Murat. Celui-ci les poussa activement, mais sans ordre précis. Enfin ce fut en 1860 que le savant Fiorelli entama les recherches tendant à exhumer la ville et non à la piller. Il s'adonna pendant plus de 30 ans à cette oeuvre et son travail fut pleinement couronné de succès.

Telle qu'elle est, Pompeï est encore la plus saisissante image de l'antiquité que l'on puisse imaginer. Avec ses rues bien alignées et bordées de trottoirs, ses enseignes, ses boutiques, ses "graffiti", ses fontaines, la ville semble plutôt endormie que morte. Les murs sont couverts de réclames; on a retrouvé les "tessères" de la représentation qui devait avoir lieu le dernier jour, on allait jouer "le Casina" de Plaute; dans une maison le plat de haricots que les femmes faisaient cuire pour leur repas était dans le fourneau; les boutiques des boulangers étaient pleines de pain, des barils d'olives sont là



attendant l'acheteur. Dans la maison de Tetii, il a suffi de nettoyer les tuyaux, pour que les jets d'eau du jardin fonctionnassent à la perfection. Un petit musée a été installé à Pompeï même, mais les objets les plus précieux garnissent l'admirable musée de Naples.

Les deux tiers de la ville à peine sont découverts. Elle était entourée de murs et construite sur un plan régulier. Les principales rues sont: la rue Consulaire ou Domitienne, prolongée par la voie des Tombeaux jusqu'à la Porte d'Herulanum; la rue de Mercure ou du Forum, la rue de l'Abondance, etc. La largeur des rues pavées de laves ne dépasse pas 9 verges. Il y a beaucoup de fontaines et les Pompeïens pratiquaient le tout à l'égout. Les maisons étaient à trois étages, mais un seul subsiste aujourd'hui. Toutes les ouvertures des maisons sont tournées vers les cours intérieures. A l'extérieur, il y a souvent des boutiques. La disposition de celles-ci est assez uniforme; un comptoir creusé de trous où l'on introduisait les vases de terre contenant différentes denrées et derrière le comptoir un étroit espace. Le logement était au-dessus. Les maisons sont pour la plupart fort élégantes à l'intérieur quoique très petites, sauf les plus riches. Le stuc revêt la pierre et les parois sont couverts de peintures aussi fraîches aujourd'hui qu'il y a deux mille ans. Les sujets en sont décoratifs ou mythologiques.

Les monuments publics sont nombreux et témoignent de la richesse de la ville. Le centre était le Forum avec les temples d'Apollon, de Jupiter et de Mercure. On retrouve aussi la basilique, le marché, le théâtre couvert, le théâtre découvert, et la caserne des gladiateurs. Enfin l'amphithéâtre qui pouvait contenir 20,000 spectateurs et les Thermes, ou établissements

de bains qui se divisaient en grands et en petits.

Sir Edward Bulwer Lytton (1834) nous a laissé dans un de ses romans: "Les derniers jours de Pompeï", une étude extrêmement documentée sur la reconstitution des moeurs romaines, et l'action se déroulant à Pompeï, l'auteur, s'aidant des travaux déjà exécutés, nous fait un tableau des plus fidèle de l'antique cité, de ses habitudes et de son degré de civilisation.

Ce fut à la même époque et au cours de la même éruption que périt Herulanum un des lieux préférés de villégiature des familles riches de Rome. Il est probable que la majeure partie des habitants put s'enfuir à temps hors de la ville où l'on n'a découvert qu'une douzaine de cadavres. Mais la cité entière fut couverte d'une épaisse couche de cendres et de "lapille" volcanique, formant aujourd'hui la lave d'Herulanum grise ou noirâtre et présentant par le mélange intime et répété de l'eau, l'aspect d'une boue solidifiée, épaisse et résistante au point d'exiger dans les déblaiements l'emploi de la mine. C'est sur l'emplacement de l'antique cité que s'était établi autrefois le bourg de Portici, et c'est seulement en 1711 que le creusement accidentel de carrières de marbre mit les archéologues sur la trace de la ville détruite.



On pourrait citer des quantités de désastres produits par les volcans, mais nous rappellerons surtout celui dont le monde entier fut ému et qui dépassa en horreur tout ce qui avait été vu précédemment, nous voulons parler de la catastrophe de la Martinique, le 8 mai 1902, au cours de laquelle la magnifique ville de St-Pierre,



surnommée à juste titre "La perle des Antilles", fut complètement anéantie.

Ce fut le 26 avril 1902 que les premières fumerolles apparurent au sommet de la montagne Pelée, au pied de laquelle la ville était construite.

Le 8 mai, à six hrs du matin, le soleil éclairait la ville de Saint-Pierre relativement tranquille; au nord le volcan fumait. Un des témoins oculaires M. Clerc, fait part de ses impressions dans les termes suivants:

"Je me trouvais, dit-il, dans la maison Litté au Parnasse, sur le haut d'un morne qui domine immédiatement Saint-Pierre. A huit heures moins dix j'entendis deux détonations; je sortis pour regarder.

"Un fleuve de fumées lourdes, d'un noir d'encre, sortait de l'étang à sec. Elles coulaient en moutonnant avec un bruit sinistre. On sentait que cela était puissant, pesant. Je croyais voir un gigantesque bélier qui roulait... On entendait le craquement de tout ce que cette trombe brisait, arrachait sur son passage. Cette masse noire qui dévalait ne se confondait pas avec les fumées qui continuaient de monter en nuages du cratère. Avec fracas elle suivit la vallée de la rivière des Pères, la vallée de la Roxelane, et s'étendit jusqu'au Carbet, couvrant tout d'un frémissement de noir linéol. Une minute et demie ne s'était pas écoulée que du haut de la montagne cette avalanche s'abattait sur le Carbet.

"Puis tout à coup, la masse noire fulgura dans un éclat de tonnerre. Et ce fut sur Saint-Pierre, dans cet immense nuage obscur, des lueurs d'incendie. Peu après le sommet de la montagne s'éclaircit, le cratère s'éteignit, et la silhouette du morne La Croix apparut complètement modifiée.

"Et de nouveau l'obscurité s'étendit.

Pendant une heure, le rivage, la montagne, les mornes, la maison où je me trouvais, toute la région fut plongée dans la nuit, on dut allumer les lampes.

"Lorsque revint le calme et la lumière,

"Lorsque revint le calme et la lumière, une lumière sans éclat, une lumière atone, grise de cendres... C'était comme une neige d'un gris clair qui eut tout recouvert.

"Saint Pierre n'existait plus; le quartier du Fort était rasé, celui du mouillage brûlait. Pas un être vivant n'avait échappé au désastre.

"Le 11 mai, la ville n'était plus qu'un immense charnier. Les cadavres apparaissaient scalpés, sans barbe, sans chaussures, dépouillés de leur vêtements. Complètement nus, tous offraient la même couleur noire uniforme.

"Dans le quartier du Fort, il ne restait rien, pas un cadavre, pas un objet quelconque. Les maisons étaient devenues de la poussière mélangée aux cendres. Mais en s'éloignant de la côte, la décroissance d'intensité du phénomène se manifestait. Des arbres restaient entiers, les feuilles à peine roussies. On trouvait des cadavres encore vêtus et sans brûlures. Dans une maison un vieillard était mort en son fauteuil, à table, devant un bol de café.

N'est-ce pas affreux et ce tableau peint sur le vif n'est-il pas dans sa brièveté le récit d'un véritable cauchemar.

Je lisais dernièrement un ouvrage fort curieux de M. Robert Huchard, intitulé: "Aux Antilles", et dans l'article consacré à la Martinique, j'ai retrouvé une description saisissante des ruines de Saint-Pierre. Ce livre écrit en 1906, c'est-à-dire quatre ans après le désastre, nous montre le spectacle qu'offrait la ville à cette époque et je ne résiste pas au désir de citer ces quelques pages qui rappellent les descriptions faites sur l'antique Pompeï.



“Rien n'est plus intéressant, plus curieux qu'un voyage en bateau le long des côtes Martiniquaises. A chaque instant le spectacle change. Le paysage se transforme en un panorama qui défile. Combien plus vrai lorsque le pays ainsi découvert est un pays tropical! Certes, elle était délicieuse, cette navigation au long du rivage, où sans cesse, dans une anse, au fond d'une crique, au pied des mornes,

ruption. Au delà, paraît-il, aucune bâtisse ne resta debout, aucun être vivant ne subsista. Deux pirogues effilées nous attendent; bientôt nos rameurs à grands coups d'avirons nous entraînent sur la mer lisse. Le soleil surplombe, l'air brûle. Peu à peu la haute masse du Mont Pelé avance, se dégage. Nous doublons un dernier promontoire; elle apparaît toute entière. Sur la déclivité du rivage, dans une



Un coin de la ville de St-Pierre (Martinique) après l'éruption de 1902

apparaissent de petits villages enfouis sous les palmes des cocotiers; mais le souvenir de ce que nous allons voir, l'image des ruines, évocatrices d'un immense désastre qui tout à coup allaient surgir, s'imposait malgré nous à notre esprit; elle empoisonnait nos pensées, elle se superposait à ces visions charmantes.

Enfin nous abordâmes au Carbet, dernier village de la côte respecté par l'é-

anse profonde, où se trouve, paraît-il, ce qui fut autrefois St-Pierre, nos yeux cherchent à découvrir la ville. mais d'ici, placés comme nous le sommes, au ras des flots, on aperçoit seulement quelques murailles grises dans un fouillis désordonné de verdure.

Bientôt à un mille de la rade, inhospitalière aujourd'hui, portés par nos rameurs, à travers les brisants, nous débar-



quons; et c'est une route qui dut être fort belle autrefois mais qui maintenant disparaît presque toute entière sous les herbes, qu'il nous faut suivre. De temps à autre apparaissent des arbres brûlés, des murs écroulés et noirs. Ils témoignent d'une ancienne habitation disparue, d'une famille anéantie, d'une fortune évanouies. Egayé par la verdure nouvelle, ce paysage qui par son charme nous faisait un instant oublier le passé, s'en trouve tout-à-coup assombri.

Enfin nous dépassons le troisième morne, un dernier tournant; nous arrivons.

L'impression ressentie, la secousse violente éprouvée, lorsqu'à ce dernier détour de la route, on aperçoit les premières maisons en ruine du mouillage, il est impossible de la rendre. Rien ne nous prépare à semblable vision. De quatre ans à peine date cette catastrophe, cinq cents ans se seraient écoulés que vous n'escouteriez pas un plus étrange spectacle.

Au premier plan une fontaine de bronze émerge, puis se dessine la rondeur d'un bassin aux pierres verdâtres et moussues; partout apparaît un chaos de pierres noires déchiquetées, disjointes; çà et là des pans de murailles grises et lézardées se dressent avec leurs fenêtres béantes toutes pleines de ciel bleu. Et cela fauve, tourmenté, surgit d'une immense nappe de verdure, qui là-bas, très loin, s'en va finir aux premiers contre-forts ocreux et dénudés du volcan.

On arrive, on pénètre dans la rue Victor Hugo, la longue rue centrale, qui d'un bout de la ville à l'autre, court parallèlement au rivage. Elle est la seule déblayée à l'heure actuelle, la seule qui mette en communication avec le reste de l'île les rivages du Ceron, du Prêcheur, longtemps isolés par cet amoncellement colossal de

ruines entassées. Des deux côtés, de hauts talus en pierres sèches la bordent auxquels s'appuient des murailles de maisons chancelantes. Et des herbes, des cactus, des grands roseaux, des palmiers même ont poussé partout, à gauche, à droite, luttant de toute leur jeune sève pour atteindre ces crêtes immobiles. Çà et là un arbre s'égare, se trompe, s'accroche à quelques pierres disjointes, s'embarasse dans l'encadrement d'une fenêtre ou d'un porche, et secouée par la brise, on voit se balancer sa tête verte sur une muraille dénudée. A pas silencieux, posant leurs pieds de bronze dans la poussière, des indigènes vous croisent, portant sur leur tête, en de larges corbeilles, des mangues, des citrons, des bananes. Parfois une mangouste grisâtre traverse rapidement la route courant d'un buisson à l'autre, à la recherche des serpents, qui des pitons du Carbet se glissent maintenant dans ces décombres. Et ce sont les seuls habitants de St-Pierre aujourd'hui! Sauf le rythme du flot, le bruit d'une pierre qui tombe, plus rien. Nul chant d'oiseau n'anime cette solitude infinie.

On tourne à droite, on dépasse la haute ruine de la Cathédrale, qui elle aussi paraît lutter avec la végétation qui l'étreint, on traverse le cimetière nouvellement déblayé et dont les longues dalles plates et blanches semblent une ironie dans cet immense ossuaire. Ville étrange, où les vivants ne laissent aucune trace, où les morts deviennent les privilégiés, où seuls à l'heure du cataclysme, ayant eu une sépulture, ils la gardent.

Par une route en lacets aujourd'hui obstruée de ronces et de lianes on atteint le sommet du morne d'Orange. Face au Mont Pelé ce morne surplombe la mer et la ville et c'est de là qu'il faut voir St-Pierre.



Le rivage s'échancre en une anse profonde; la mer de son remous constant le borde d'une frange d'écume qui d'ici paraît un fil blanc immobile. A nos pieds, à pic, les maisons du mouillage aux toits défoncés, pressées les unes contre les autres laissent hailler leurs portes éventrées et cubiques. Mais plus loin, détruites, pulvérisées par le volcan, les bâtisses n'ont plus ni structure, ni contours. La végétation les a presque totalement submergées. A peine çà et là percent-elles, posées comme d'étranges menhirs sur la plaine verte. Le Mont Pelé, fauve, dénudé, domine au loin tout ce paysage. A son sommet, un amas de nuages lourds, moitié vapeur, moitié fumée, tourne avec lenteur. Dans une claircie, furtivement, parfois son dôme apparaît, semblable à quelque gigantesque four à charbon. D'innombrables fumerolles prennent naissance à deux cents mètres de sa crête. Blanches, bleues, avec des reflets d'acier, sinueuses, elles rampent jusqu'à la cime. Puis d'autres nuages arrivent plus denses, couvrent la montagne, effacent tout. Parfois l'un d'eux se détache, passe sur la ville, et poussé par la brise, promène un instant dans le bleu du ciel l'éclat de sa rondeur blanche. Sur le sol, sur les ruines silencieuses, on voit errer avec lenteur la forme mouvante de sa grande ombre. Hors cela rien ne bouge, rien ne vit dans l'immensité morne de ce paysage. Toujours partout ce même silence impressionnant et vaste. Pas un cri, pas un bruit ne monte de cette ville morte qui dans sa tombe de verdure s'ensevelit.

Aveuglé par la lumière, lassé par la chaleur, je redescends une minute je m'assieds sur le pont de la Roxelane dont l'arche a résisté, seul endroit aujourd'hui où l'on puisse trouver un peu de fraîcheur et d'ombre. Devant moi se dressent les hauts

murs sans toits du Séminaire, vaincus eux aussi par la végétation souveraine. Quelques arbres commencent à y apparaître, qui, d'ici semblent de grosses touffes d'herbes éparses sur des lignes nettes de remparts. Et lorsque par la rue Bouillé qui longe la mer, je regagne ma pirogue, le spectacle devient peut être plus saisissant encore.

En ligne maintenant, les hautes ruines droites se pressent, se dressent, et contre elles se rue l'assaut d'une végétation furieuse. Çà et là un arbre, une touffe de roseau plante son panache sur leur sommet comme un plus audacieux combattant son drapeau. Mais, en général, leur crête reste vaincue et dénudée. Avec leurs pans de murs en contre-forts, éroulés à moitié, elles semblent s'arc-bouter contre l'assaillant. A les voir, trapues et puissantes on leur prête je ne sais quelle force sourde de résistance. Elles paraissent se hausser en un suprême effort. Ce qui reste de la mort, ne veut pas être détruit par la vie.

Lorsque j'aborde Fort de France à cinq heures, c'est une brusque transition. Il fait beau. Chacun est descendu sur la Savane. Les jeunes filles ont mis leur plus jolies robes blanches, les officiers de marine leurs plus pimpants uniformes. On se regarde, on plaisante, on sourit, on babille. Un Martiniquais auquel je conte mes impressions du jour, m'affirme que sans la défense du gouvernement, Saint-Pierre serait en partie reconstruit aujourd'hui. Quant au cratère du Mont Pelé on ne s'en effraye qu'à certains jours, paraît-il; à d'autres on y va soit en procession, soit en pique-nique.

N'est-il pas vrai qu'à la lecture de ces lignes on se sent brusquement angoissé? Ce passage rapide de la vie à la mort, cette extinction brutale de toute activité, cet



anéantissement formidable d'une cité dont la construction avait nécessité les efforts prodigieux du génie de l'homme, ce silence de sépulchre planant sur une ville autrefois animée et bruyante, prouve encore une fois la faiblesse de l'humanité devant les colossales démonstrations de la Nature. Et cependant combien de passions éclatèrent entre ces murs noircis, que de luttes fratricides parmi ces mal-

ne pèsent pas plus qu'une goutte d'eau dans l'immensité de l'océan.

Leçon terrible pour les survivants, qui tout en leur prouvant l'inanité de leur puissance, est de nature à les faire profondément réfléchir sur le rôle qui doit être joué dans la vie. Que ceux-là même qui dans certains cas furent les plus acharnés dans des luttes de partis, qui ne reculérent devant aucuns moyens pour assu-



Les ruines de Pompeï, au fond le Vésuve.

heureux aujourd'hui plongés dans l'éternel sommeil! Combien mesquines nous apparaissent toutes ces luttes de clocher, toutes ces petites vilénies, toutes ces conspirations qui s'ébauchent sous le manteau, et qui surchauffent les esprits, les animent, jettent les uns contre les autres tous ces pygmées qu'un souffle suffit à détruire et qui devant les éléments déchainés

rer la prépondérance de leurs idées, n'oublent pas qu'une force plus terrible que la leur se rit de ces compromissions et de ces intrigues, qu'une étincelle suffit à détruire, un coup de vent à renverser. Avec Bossuet, nous pourrions dire que "Dieu se plaît parfois à donner de grandes et terribles leçons!" à ceux qui restent d'en tirer un profit.



Devant l'instabilité des choses humaines, devant ces tableaux grandioses et saisissants de la puissance naturelle, l'homme ne peut que demeurer stupéfait du peu de place qu'il tient sur la terre, et de la fragilité de ses rêves, et toujours nous reviennent en mémoire les vers immortels de l'immortel poète :

L'avenir n'est à personne,  
L'avenir est à Dieu  
A chaque fois que l'heure sonne  
Tout ici bas nous dit adieu.

(V. Hugo).

Il nous serait possible de continuer cet article rapide sur les volcans et leurs effets par d'autres descriptions des sinistres qui ont fait frissonner de terreur la population du monde entier, mais il nous paraît suffisant d'avoir fait passer sous les yeux de nos lecteurs un aperçu de ces cataclysmes pour leur en faire saisir toute la profonde horreur.

Qu'il nous soit simplement permis en

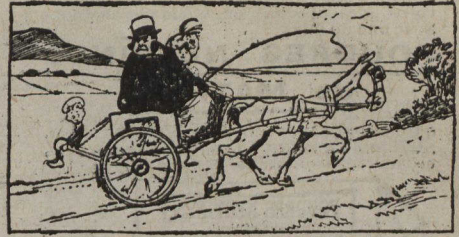
terminant de déclarer que malgré tous les progrès réalisés par la science à travers les siècles, il reste encore des forces indomptées par l'homme. Arrivera-t-il à les maîtriser, c'est peu probable, car la Nature se réserve des droits imprescriptibles devant lesquels le génie humain fait faillite. Une seule chose reste à souhaiter pour le plus grand bien de l'humanité, c'est que par ses observations constantes, ses études approfondies, l'homme puisse arriver à prévoir à temps ces évolutions gigantesques, et par là même sauvegarder des vies humaines en abandonnant à la terre une simple dime matérielle. Comme tous les autres éléments, la terre réclame impitoyablement ses droits, il lui faut de temps en temps des victimes offertes en holocaustes. Portons nos efforts vers ce but, chercher à apaiser ses colères en lui sacrifiant, puisqu'il le faut, certaines oeuvres géniales, mais sauvegarder la vie de nos semblables, ce qui résume le plus puissant principe de solidarité parmi l'espèce humaine.





# UN PEU DE TOURISME

Par Jos Traveller



## LA MACHINE A COUDRE EN AFRIQUE CENTRALE

Tout se perfectionne et l'antique machine à coudre inventée en 1829 par le français Thimonnier n'a guère de ressemblance avec les modèles compliqués d'aujourd'hui. (Voir la machine représentée dans la partie supérieure de notre photo).

En même temps que cet appareil se perfectionnait, il se vulgarisait et aujourd'hui dans le moindre village, il n'est guère de famille ne possédant pas de machine à coudre.

Ceci est vrai même pour les villages africains qui n'ont cependant pas, d'autre part, un aspect très moderne et il est très curieux de voir ces négresses aux habitudes primitives se servir de machines qui eussent été du luxe il y a encore peu d'années dans les pays civilisés.

Il est à présumer toutefois qu'il ne doit pas se faire une bien grande consommation de machines à coudre en Afrique car le costume est plutôt simplifié dans ces régions et les robes à la mode y sont totalement inconnues.

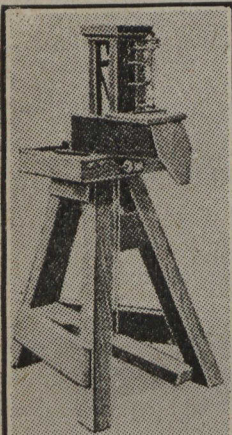
L'apprentissage du métier de couturière n'en est que plus facile.

## UN PEU PARTOUT

### Les grands animaux

Si le lion est le roi des animaux, le tigre est le plus lourd des grands félins. Un lion de 400 livres est un gibier rare, mais ce poids est très ordinaire pour un tigre.

M. Franck Onraët qui détient le record de la chasse au tigre dans l'Etat de Gwalior a tué plusieurs mâles pesant de 450 à 500 livres. M. Shillingford, autre chasseur fameux, possède une magnifique peau longue de dix pieds. Le fauve pe-





Contre le **SURMENAGE**

Cette fatigue excessive de la tête ou du corps sera dissipée en quelques instants avec une ou deux.

**POUDRES NERVINES**  
de **MATHIEU**

qui ne contiennent ni Opium, ni Morphine, ni Chloral, ni autres Drogues dangereuses, et vous rendront forces et vigueur.



25 Cents  
la boîte  
de  
18 Poudres  
—  
En  
vente  
partout

**CONTRE LES MALADIES DE LA GORGE,  
DES BRONCHES, DES POUMONS**

recourez aux propriétés curatives, toniques et fortifiantes du

**SIROP MATHIEU**

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morne et autres Extraits Médicinaux. Il soutient et guérit.

EN VENTE PARTOUT

**CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE**  
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

**Raoul Leboeuf**

Entrepreneur Plombier

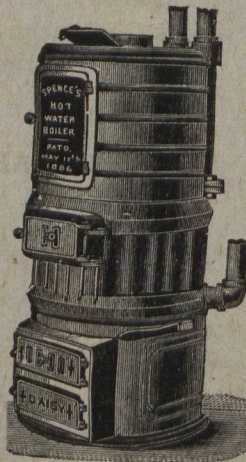
Poseur d'appareils  
à Gaz et Eau  
Chaude.

Réparations de toutes  
sortes, une  
spécialité

Brûleurs et Man-  
teaux à Gaz à  
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bell St-Louis  
4109  
MONTREAL



sait 528 livres.

Mais si lourds qu'ils soient, les lions et les tigres ne détiennent pas le record parmi les fauves. Celui-ci appartient aux ours. L'ours brun de Russie atteint un poids double de celui du lion et le grizzly d'Amérique dépasse lui aussi 800 livres.

Mis le "Vieil Ephraïm", ainsi que les trappeurs appellent ce dernier, est encore plus léger que son cousin du pôle. Un magnifique ours blanc tué dernièrement au Spitzberg amena jusqu'à 1,000 livres l'aiguille de la bascule. Du bout du nez à la queue, il ne mesurait pas moins de 14 pieds.

La force de ces ours blancs est à peine croyable. L'un d'eux fut aperçu dévorant le cadavre d'un baleineau long de quinze pieds et pesant pour le moins trois tonnes. Il avait réussi à le sortir de l'eau et à l'amener sur la glace pour le manger plus facilement.

Après la baleine qui est le plus grand et le plus lourd des animaux, viennent l'éléphant, l'hippopotame et le rhinocéros.

L'éléphant d'Afrique, sensiblement plus lourd que son frère d'Asie qu'il dépasse d'un pied environ, pèse fréquemment cinq tonnes et plus. Pour un hippopotame et un rhinocéros, deux tonnes sont un poids ordinaire.

La girafe ne dépasse guère une tonne. L'animal qui l'approche le plus est le grand lion-marin d'Australie: Déjà le capitaine Cook avait remarqué en Patagonie un lion-marin long de quatorze pieds et dont le... tour de taille en avait dix.

Un animal plus grand et plus lourd qu'on ne le croit généralement est le gorille africain. On cite un vieux mâle haut de six pieds qui pesait 400 livres. La largeur de sa poitrine était surprenante.

Une autre surprise nous est réservée



par la tortue. M. F. T. Bullen, l'écrivain bien connu pour ses études sur la mer, sa faune et sa flore, en mentionne une qu'il tua en Amérique. Elle pesait une tonne et ne contenait pas moins de huit cents oeufs!

**AU JAPON**

Si vous allez quelque jour au Japon vous serez certainement surpris par quantité d'usages bien différents de ceux d'ici; les tickets de théâtre, entre autres choses, vous étonneront par leurs dimensions.

Faits en bois de pin, ils ont environ 10 pouces de largeur sur 4 1/2 de largeur et un demi-pouce d'épaisseur.



Ils coûtent la modique somme de 4 cents 1/2 chacun ce qui n'est pas cher mais à ce montant, il faut encore ajouter un demi-cent pour le vestiaire.

Dans ce vestiaire on ne dépose ni cannes, ni chapeaux, mais ses souliers car on n'est, en effet, pas admis avec des chaussures à l'intérieur des théâtres.

Pour 5 cents voir le spectacle tout en se délassant les pieds, c'est vraiment pour rien d'autant puls que si l'on a le droit de conserver ses tickets et pour peu que

**Un Buste Bien Dessiné**

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



**Les  
Pilules  
Persanes**

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—J'en suis enchantée."

**SOCIETE DES PRODUITS PERSANS**  
Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



**L'ONGUENT EXTIRPATEUR  
DES CORNS GARANTI  
L. DE LIMBOURG,  
(de Paris)  
Pédicure Spécialiste.**

Attaché au Service des RR. Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

291 rue St-Denis 291. Phone Est 2109

Dépot Générale pour l'Onguent Extirpateur des Cors Garanti,

QUENNEVILLE & GUERIN,  
90 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Exiger la signature sur chaque pot.



**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

"Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL.

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres



**Le Spécialiste BEAUMIER**

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



Atelier moderne défiant toute  
compétition.

# Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,

**MONUMENTS FUNERAIRES EN TOUS  
GENRES D'UN TRAVAIL ARTIS-  
TIQUE IRREPARABLE.**

Constructions de Granit diverses  
Gros et détail. Tel. Up. 1466

Renseignements et estimations sur  
demande aux offices et ateliers.

675 Chemin de la Côte des Neiges  
Montréal.

l'on aille au théâtre, on doit se faire ra-  
pidement une provision de bois pour la  
mauvaise saison.

## CHEZ LES INDIENS DU NORD-OUEST

Dans le nord de la Colombie Britanni-  
que, les Indiens ont une méthode toute  
spéciale d'ensevelir leurs morts.

On ne peut pas dire "enterrer" car,



## SAUVEZ VOS CHEVEUX

Par l'usage du merveilleux

# Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les che-  
velures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur pri-  
mitive et ne présente aucun danger; mais  
ce ne sont pas les seules qualités de ce fil-  
tre régénérateur de beauté, il donne encore  
à la chevelure le brillant, l'abondance et  
la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

LA COMPAGNIE R. J. DEVINS, Ltée.

en est de représentant général au Canada  
1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

—§—

En écrivant mentionnez la Revue Popu-  
laire.

bien loin de les déposer à six pieds en  
dessous de la surface du sol comme cela  
se pratique un peu partout, ces Indiens  
les placent au sommet d'un poteau élevé  
après les avoir mis dans un cercueil ru-  
dimentaire.



Le poteau est sculpté de manière à représenter une divinité quelconque chargée de veiller sur le dernier sommeil de l'Indien.

Cette bizarre installation n'a, d'ailleurs, lieu que pour les hommes qui ont acquis une certaine renommée au cours de leur existence tels que les sorciers, guérisseurs et autres.

En conséquence de ces singulières funérailles, ces hommes se trouvent occuper une "position élevée" même après leur mort.

### EN ALBANIE

L'Albanie, vers laquelle se concentrent actuellement tant de préoccupations diplomatiques, a de tout temps retenu l'attention de ceux qui furent à même d'en observer de près les populations et les coutumes. Parmi ceux-là figure l'illustre poète Byron. Il visita longuement l'Albanie, et il n'est pas sans intérêt de voir avec quel enthousiasme il parle de la beauté des femmes et de la bravoure des hommes. "Les Albanais, dit-il dans sa correspondance (je veux parler ici des montagnards et non de ceux qui cultivent la terre dans les provinces), ont en général très bonne mine. Nous avons trouvé, entre Delvinachi et Libochabo, les plus belles femmes que j'aie jamais vues pour la taille ou pour la figure. Elles étaient occupées à réparer un chemin dégradé par les torrents. La démarche des Albanais est tout à fait théâtrale. Leur longue chevelure fait penser aux Spartiates, et l'on ne peut se faire une idée du courage qu'ils déploient dans les guerres de partisans".

Il insiste sur ce point dans une autre lettre à sa mère :

"J'aime beaucoup les Albanais, ils ne sont pas tous Turcs, il y a même quelques tribus chrétiennes, mais leur religion ne fait pas grande différence dans leurs moeurs et leur façon de croire. Ce sont les meilleures troupes de l'armée turque. Dans mon voyage, j'ai passé une fois deux

## Contre la Migraine

et ses intolérables souffrances, employez le spécifique favori de la Profession Médicale:— les

### POUDRES NERVINES de MATHIEU

Exemptes d'Opium, de Morphine, et autres Drogues dangereuses. Elles abattent la fièvre et combattent l'Etat Nerveux. Recommandées contre Maux de Tête, Névralgie, Fatigue, Etat Nerveux.



25 Cents  
la boîte  
de  
18 Poudres

En  
vente  
partout

**Les RHUMES D'ETE**  
sont les plus dangereux, évitez-en les conséquences souvent fatales, en prenant quelques doses de

**SIROP MATHIEU**  
au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

**MÉFIEZ-VOUS DES IMITATIONS**

**CIE J. L. MATHIEU, PROPRIÉTAIRE**  
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

**L'HON. J. ALD. OUIMET,**  
C.R.C.P.

**J. U. EMARD, CHS. EMARD,**  
L.L.L.C.R. L.L.B.

**EMARD & EMARD**

**AVOCATS  
BARRISTERS**

**Edifice Liverpool & London  
& Globe**

**Chambre 79,  
112 RUE ST-JACQUES**

Telephone Bel:1 Main 5790

W. U. Code

Cable Address: "Emard."

**Montréal.**



jours, et ensuite trois, dans une caserne à Salme, et je n'ai jamais trouvé de soldats aussi supportables, quoique j'aie été dans les garnisons de Malte et de Gibraltar, et bien que j'aie vu bon nombre de troupes françaises, espagnoles, siciliennes et anglaises. On ne m'a jamais rien volé, et j'ai toujours été bien venu à partager leurs provisions et leur lait."

Enfin, dans une troisième lettre, on trouve un passage pittoresque et coloré où il semble que se reflète bien le caractère de ce peuple vigoureux.

"Le soir, dit-il, les portes du village ayant été fermées, on s'occupa des préparatifs du souper. Une chèvre fut tuée et rôtie tout entière; quatre feux furent allumés, autour desquels les soldats s'assirent par groupes. Après avoir longtemps bu et mangé, la plupart s'assemblèrent autour du feu le plus considérable, et, tandis que nous et les plus âgés restions assis à terre, ils se donnèrent la main et dansèrent autour de la flamme au bruit de leurs propres chansons, et avec une étonnante énergie. Le sujet de ces chants était toujours les exploits des Klephtes

(guerriers réfugiés dans les montagnes pour échapper à la domination des Turcs). Il y en eut un qui dura plus d'une heure; il commençait ainsi: "Quand nous partîmes de Parga, nous étions soixante!" Puis venait le refrain:

"Tous Klephtes à Parga!

"Tous Klephtes à Parga!

"Et, lorsqu'ils entonnaient cette strophe de toute la force de leurs poumons, ils tournaient rapidement autour du feu, tombaient sur leurs genoux, se relevaient et recommençaient à tourner en répétant en chœur le refrain."

Maison fondée en 1852. Tel. Bell Main 554

**Chs. Lavallée,**

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE et MUSIQUE EN FEUILLE

Réparations de toutes sortes

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pelisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35, Boul. St-Laurent, - - - Montréal

## Beaute et Fermete de la Poitrine!



Disparition des creux des Epaules et de la Gorge  
par l'emploi de la Méthode Scientifique

La Méthode Scientifique, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur les seins, sans faire grossir les autres parties du corps.

Bienfaisant pour la santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix de la Méthode Scientifique, \$1.00

PROF. FRED. ROBERT,  
Dept. 18,

Boîte Postale 2244, Montréal, Qué.

Toutes les correspondances sont strictement confidentielles. Les commandes sont toujours expédiées de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu.

Les personnes qui désirent de plus amples informations peuvent m'écrire à l'adresse indiquée en joignant un timbre de 2 cents pour frais de Poste.



# La Voiture Idéale

# Car "ENGER" 1914

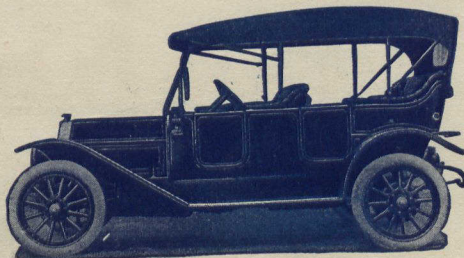
«MODELE "P"»

FORCE - SOUPLESSE - RAPIDITE

LUXE - CONFORT

4 Cylindres                      -                      -                      -                      40.45 Chevaux

Complètement équipée avec Capote démontable, Compteur automatique, Self starter électrique. Démarrage électrique. Eclairage électrique. Carrosserie de luxe. Capitonnage cuir, signaux, phares, lampes à l'électricité, glace de protection, livrée en couleur bleu-royal, gris ou vert.



## DESIGNATION DES PIECES

**MOTEUR** Milwaukee, 4 cylindres 4½ x 5¼.

**REFROIDISSEUR** à pompe et à thermo siphon.

**TROIS** changements de vitesse.

**UNE MARCHE** ARRIERE.

**CARBURATEUR**, modèle Shebler, graisseur automatique.

**ACCELERATEUR** à pédale et à manette.

**COMPTEUR** de vitesse, (speedometer) Steward.

**CHRONOMETRE** marchant 8 jours.

**AVERTISSEUR** (Horn) électrique.

**CONTENANCE**, 5 ou 7 passagers.

**EMPATTEMENT** (wheel base) 120 pouces.

**PNEUS** 36 x 4. Dunlop ou Diamond.

**BESSORTS** avant, 38 pouces de long, 2 pouces de large.

**RESSORTS**, arrière, 50 pouces de long, 2 pouces de large.

**RESERVOIR** à gazoline, 18 gallons.

**MAGNETO** Remy (basse tension).

**ALLUMAGE** électrique North-East.

**CHASSIS**, acier pressé 3 x 16 d'épaisseur.

**PESANTEUR**, 3,200 lbs.

**VITESSE**, 5 à 60 milles à l'heure.

Prix: \$2,150, à Montréal.

Un catalogue spécial sera envoyé sur commande, s'adresser à  
**FRED. POIRIER, Jr., 200 Blvd St-Laurent, Montréal, P. Q.**

TEL. BELL: MAIN 2680



# CIGARETTES DERBY



Des millions de  
CIGARETTES  
DERBY

se vendent  
annuellement,  
simplement par ce  
que des milliers de  
fumeurs les pré-  
fèrent aux autres.

5c. le paquet  
partout.

